BnF Gallica

En Syrie et au Liban : Couverture de Marius Hubert-Robert / André Geiger

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque Orientale de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth

{BnF Gallica

. En Syrie et au Liban : Couverture de Marius Hubert-Robert / André Geiger. 1942.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

69 D 1

EN SYRIE ET AU LIBAN

par

ANDRÉ GEIGER

B. ARTHAUD
GRENOBLE — PARIS

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque Orientale de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth

3

5

EN SYRIE
ET AU LIBAN

DU MÊME AUTEUR

A la même librairie :

Syrie et Liban (Couronné par l'Académie Française). *Epuisé.*

Chez d'autres éditeurs :

ROMANS

Maï la Basquaise (Fasquelle). *Epuisé.*
Edition illustrée par Ramiro.

Arrué (Renaissance du Livre, 25e mille). *Epuisé.*
Traduction anglaise par Miss Maude Walpole (Erskine, Londres).

Les Amants de Damas (N. S. E.).

L'Amant soldat (Renaissance du Livre).

André (Fasquelle).

Fors l'honneur (Fasquelle). (Couronné par l'Académie Française).

La Printane, idylle de Biarritz (Fasquelle).

Rastapolis (Edition du Monde Moderne).

La Reine amoureuse (Fasquelle).
Edition illustrée par Louis Fontan. (Renaissance du Livre, 25e mille).

ESSAIS, VOYAGES

Gabrielle d'Annunzio.
(Bibliothèque internationale de Critique, La Renaissance du Livre).

La résurrection d'Olympie (Plon). *Epuisé.*

La mort de Loti (Revue Hebdomadaire).

Méditation sur la musique et la guerre (Revue Hebdomadaire).
Epuisé.

La corniche Basque. — Sète. — Aspects du golf de Saint-Tropez. — Toulon.
Illustrés par divers. (L'Illustration).

RÉCITS HISTORIQUES

Au pays du bon roi Henri (Revue Hebdomadaire).

Un secret de Napoléon (Pour paraître prochainement).

La route d'Eleusis (En préparation).

29.835

69 D1
136

ANDRÉ GEIGER

EN SYRIE ET AU LIBAN

Couverture de Marius HUBERT-ROBERT

Ouvrage orné de 220 héliogravures

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE
UNIVERSITÉ
St. JOSEPH
BEYROUTH

B. ARTHAUD
GRENOBLE ET PARIS

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

DE CET OUVRAGE, LE QUATRE-VINGTIÈME DE LA COLLECTION « LES BEAUX PAYS », IL A ÉTÉ TIRÉ 200 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL À LA FORME DES PAPETERIES DE RIVES, NUMÉROTÉS DE I À 200.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande. le Danemark et l'U. R. S. S.
Copyright by B. ARTHAUD, 1942

AU GÉNÉRAL WEYGAND

SYRIEN.

COUCHER DE SOLEIL À PALMYRE.

INTRODUCTION

—

« PARTANT POUR LA SYRIE... »

ETATS du Levant, Liban et Syrie... Contrées merveilleuses ! Mots magiques, « syllabes chantantes », comme eût dit Barrès, l'auteur de l'*Enquête !*

Les civilisations antiques, la paix romaine... les Califes et Schéhérazade, conteuse des *Mille*

DANS LE DÉSERT DE SYRIE, ENFANT BÉDOUIN.

13

LA CÔTE, PRÈS DE BEYROUTH.

VOILIER À BEYROUTH.

et une nuits... les Croisades... le général Bonaparte... la question d'Orient... le Mandat confié à la France, et ses soldats voués à la défense de ses droits imprescriptibles... et aussi les cèdres du Liban, les parfums de Syrie, les abricots de Damas, les oranges de Saïda...

Que d'évocations ! que d'images !

Ce livre vient les préciser et, sans rien retirer de sa poésie à la *terre privilégiée*, où furent écrits ou vécus les plus divins poèmes, il s'efforce de l'appuyer par la connaissance du réel.

Qu'est-ce que la Syrie au sens large du mot, c'est-à-dire les régions

15

LE LIBAN EN HIVER.

comprises entre la mer, la Turquie, l'Irak, l'Arabie et la Palestine et où se trouve-t-elle ?

Au bord de la Méditerranée orientale apparaît et se dresse l'Asie immense, pareille à un sphinx accroupi en face de l'Europe qu'il menace ou charme tour à tour, et vers laquelle s'allongent ses pattes colossales : au nord la Turquie, au sud la péninsule du Sinaï, qui dépend de l'Egypte. Les pays du Levant sont comme le poitrail taillé droit de l'animal symbolique et fabuleux, dominé par leurs montagnes aux hautes altitudes.

Une simplicité remarquable caractérise leur configuration. Cinq zones parallèles à la mer peuvent être distinguées :

Une région côtière étroite et accidentée, comme la Côte d'Azur au pied des Alpes ; on lui a donné à elle aussi un surnom : « La Côte Divine », car elle déroule une corniche et des paysages enchanteurs. On y voit

des ports assez nombreux; deux sont importants : Beyrouth et Tripoli.

La chaîne du Liban (en arabe : *Libnân*), qui, des flots, s'élève jusqu'aux neiges éternelles, avec ses villages et ses climats superposés; la chaîne des Ansariehs ou Alaouïtes la prolonge au nord jusqu'à l'Amanus. Cette barrière s'abaisse en trois points : le col de Bahr el Baïdar (1.542 m.), que franchissent la route et la voie ferrée de Beyrouth à Damas, les vallons où les routes de Tripoli à Homs et de Tartous à Hama déroulent leurs tracés et leurs fortes rampes.

Une plaine, ou plutôt, vu son altitude, un plateau fertile, la Beqaa (l'antique Cœlésyrie), dont le centre est à Baalbek, aux ruines fameuses, point de partage des eaux : le Nahr el Asi, qui s'en va en direction

DANS LE LIBAN. BÉCHARRÉ, L'ÉTÉ.

du nord, et le Nahr el Litani, qui coule dans la direction du sud.

Une seconde chaîne, l'Anti-Liban, répétition moins étendue de la chaîne côtière, avec cependant un massif superbe, l'Hermon, qui domine les horizons.

Enfin le désert, déroulant ses espaces infinis, ses herbages, de l'Arabie à la Mésopotamie, bornant la Syrie à l'orient comme la mer à l'occident. C'est le pays des Bédouins nomades, dont les migrations et la vie conservent encore les aspects du temps des patriarches de la Bible.

A l'entrée de ce désert, une des villes les plus prestigieuses de la terre : Damas, dans ses jardins grands comme une province, fertilisés par un fleuve, le Barada, dont les eaux restent abondantes en toutes saisons. Aux bornes de ce désert, deux grands fleuves historiques : le Tigre et l'Euphrate. Le Jourdain *(Yardèn)* a sa source parmi les peupliers et les saules, à l'extrême sud du territoire syrien, près de la frontière de Palestine.

* * *

La géographie de la Syrie est très nette, très claire. L'histoire l'est moins.

« Privée de cohésion par son morcellement géographique et la diversité des races ou des clans qui l'habitent, destinée par sa situation à être la route commerciale et le champ de bataille de puissants voisins, la Syrie ancienne laisse l'historien à peu près dépourvu sur son existence intime et l'amène à constater que son histoire est, avant tout, celle des dominations étrangères ». Ainsi s'exprime excellemment le R. P. F.-M. Abel, professeur à l'Ecole Biblique et Archéologique de Jérusalem.

Rôle glorieux certes, car la Syrie, à l'imitation de la Grèce, d'après le vers fameux, sut presque toujours conquérir ses vainqueurs.

Et tout naturellement elle évoque ces Orientales de l'histoire sacrée et profane ou de la légende, qui ont joué tant de fois en politique un rôle de premier plan, qu'il s'agisse de Dalila, de Zénobie ou de Didon. Mais un rôle un peu ingrat. Et si les Syriens actuels montrent un désir parfois excessif de leur indépendance, on ne saurait leur reprocher d'être des gens trop pressés.

« Lieu de passage entre les plateaux d'Asie Mineure, la vallée du Nil et la Mésopotamie mère des peuples, la position géographique de la Syrie, remarque Elisée Reclus, a fait d'elle un carrefour, où la plupart des races militaires de l'ancien monde finirent par arriver tôt ou tard

et par se choquer violemment. Resserrée entre la mer et le désert, elle offre la seule route de trajet facile qui mène les armées d'Afrique en Asie, et tous les conquérants et les peuples ont dû lui passer brutalement sur le corps ».

Le pays a été peuplé de très bonne heure, dès l'époque préhisto-

FRAGMENT DE LA VOIE ROMAINE QUI RELIAIT ANTIOCHE À ALEP, AUX ENVIRONS DE KEFR KERMÎN.

19

rique. Des restes humains de la période néolithique ont été retrouvés dans des grottes libanaises, des pierres levées : menhirs, dolmens, des *tumuli* subsistent le long du Jourdain et sur les plateaux au sud-est de Baniyas. Au cours des millénaires suivants, car nous pouvons faire remonter l'histoire de l'Orient jusqu'au delà du troisième millénaire, la région, devenue aujourd'hui la Syrie, est recouverte par plusieurs invasions successives, venues les unes du Caucase, semble-t-il, les autres de l'Arabie; vainqueurs et vaincus s'amalgament dans les plaines, alors que les vallées de la montagne permettent aux divisions ethniques de subsister.

Vers 3.000 ans avant J.-C., les Cananéens sont fixés sur la côte; ils fondent Tyr, vers 2.700, et nouent des relations commerciales avec l'Egypte, tandis que l'est de la Syrie et la Beqaa actuelle forment le pays d'Amourrou bientôt conquis par le roi Sargon l'ancien, Sargon d'Akkad en Basse-Mésopotamie. Cette région, siège de la brillante civilisation sumérienne, transmet aux vaincus son culte pour la grande déesse de la fertilité et de la fécondité, qui sera adorée sous des noms différents dans toute l'Asie Mineure. On doit noter encore, au cours de cette période, l'infiltration des Araméens qui dure plusieurs siècles et dont la langue se répandit dans tout l'Orient; elle subsiste même encore en quelques coins retirés.

Bientôt les Hatti ou Hittites, qui ont réussi à créer un premier grand empire sur les plateaux de l'Anatolie actuelle, déferlent sur le pays; vers 1.800 avant J.-C., ils entrent en Haute-Syrie et s'emparent d'Alep. Le XVIe siècle avant notre ère voit surgir deux puissants royaumes, celui de Mitanni, dont la capitale paraît devoir être identifiée avec Râs el Aïn sur le Khabour, affluent de l'Euphrate, et celui de Hourri en Syrie proprement dite; ils entretiennent des rapports fréquents et cordiaux avec l'Egypte qui a mis le pays de Canaan sous son protectorat. Au XIVe siècle, nouvelle invasion hittite, les royaumes de Mitanni et de Hourri disparaissent. Egyptiens et Hittites s'affrontent, puis finissent par se partager le pays en deux zones d'influence, mais l'empire hittite est anéanti par l'invasion des Peuples de la Mer, lors de l'établissement des Grecs en Asie Mineure.

En même temps l'influence égyptienne décline; les Xe et IXe siècles marquent l'âge d'or de la Phénicie; les flottes de Tyr parcourent la Méditerranée, y fondent de nombreux comptoirs et font de cette ville la métropole commerciale du monde antique. En 700 avant J.-C., après de longues années de lutte, Tyr succombe sous les coups des rois d'Assyrie qui ont réussi à implanter graduellement leur domination sur l'Orient.

Aux Assyriens vont succéder les Babyloniens, puis les Perses; la conquête d'Alexandre mettra le pays en contact avec la civilisation hellénique.

A sa mort (323 avant J.-C.), ses lieutenants se partagent l'empire; en Egypte s'installe Ptolémée, à Babylone Séleucus; la Syrie reste l'objet de leurs convoitises réciproques et sert de champ clos aux adversaires. D'abord sous l'obédience égyptienne, après trois dures guerres, elle passe sous le contrôle des Séleucides et devient la province la plus florissante de tout leur royaume (198 avant J.-C.).

La Syrie est riche; à la côte aboutissent les pistes des grandes caravanes venues de l'Asie centrale et du golfe Persique; les verreries de Sidon, les teintureries de Tyr gardent leur renommée; mais, après trois siècles de domination, le déclin des souverains séleucides approche. Révoltes des provinces éloignées et des Juifs, luttes contre les Parthes nomades qui se sont taillé un état en Mésopotamie, rivalités intestines marquent le IIe siècle avant J.-C.; le royaume, déchiré, s'épuise.

PONT ROMAIN À DJISR ECH CHOGHOUR, ENTRE ALEP ET LATTAQUIÉ.

21

AUX ENVIRONS D'ALEP. À NEIRAB, SÉCHAGE DU GRAIN.

Au cours du siècle suivant, profitant de l'anarchie, Tyriens et Juifs se rendent indépendants, les Arabes s'infiltrent en Syrie méridionale, prétexte dont Pompée s'empare pour intervenir et mettre fin à l'empire séleucide (64 avant J.-C.). Depuis la fin du IIIe siècle, en effet, Rome avait commencé la conquête du bassin de la Méditerranée orientale. La province romaine de Syrie est alors créée; les princes locaux sont provisoirement maintenus; à la lisière du désert, les Romains respectent d'abord l'indépendance des centres caravaniers : Damas, Palmyre, qui bientôt vont rentrer dans l'orbe romain; la Syrie tient le rôle d'une marche frontière exposée aux assauts perpétuels des rois d'Arménie et des Parthes.

Pendant cinq siècles, ceux de la *Pax Romana*, les Syriens, dont l'habileté commerciale est prodigieuse, trafiquent sans contrainte dans tout le monde connu; ils exportent en Occident les étoffes et objets d'art fabriqués dans les provinces asiatiques de l'Empire et bien d'autres marchandises venues de la Chine ou de l'Inde.

On élève de brillants ensembles architecturaux, dont les restes

grandioses subsistent encore, tels Baalbek (l'ancienne Héliopolis) et Palmyre; les architectes syriens sont pleinement maîtres de leur art; un architecte de Trajan n'est-il pas Apollodore de Damas ? La culture intellectuelle va de pair avec la prospérité matérielle; le fameux Lucien est né à Samosate, sur les bords de l'Euphrate, le jurisconsulte Ulpien est de Tyr, l'impératrice Julia Domna, femme de Septime-Sévère, est syrienne; ses petits-neveux, Elagabal (ou Héliogabale), prêtre du Soleil à Emèse, et Alexandre-Sévère vont revêtir la pourpre impériale.

Cinquante ans plus tard, une autre Orientale, Zénobie, reine de Palmyre, prendra aussi le titre d'*Augusta*. Cette ville — entrepôt de caravanes — connaît alors un magnifique essor. Ses princes sont romanisés; l'un d'eux, Odenath, lutte avec succès contre l'ennemi commun, les Perses sassanides, qui viennent de détruire l'empire parthe; sa veuve Zénobie dénoue les derniers liens rattachant Palmyre à Rome, se rend indépendante et étend son influence jusqu'à l'Egypte. Mais, en 273, Zénobie est vaincue par l'empereur Aurélien et sa capitale mise à sac.

Lors du partage de l'empire romain, la Syrie reste une des provinces les plus vivantes d'Orient; ses écoles, l'école de droit de Beyrouth en

ÎLE DE ROUAD. L'EMBARCADÈRE.

particulier, sont renommées. Aux Vᵉ et VIᵉ siècles s'épanouit, dans de nombreuses basiliques que nous verrons, un art religieux fort original, qui fait penser à notre art roman. Ce sont la Syrie et les provinces d'Asie Mineure qui donnent à la monarchie byzantine son caractère oriental.

Mais dès le début du VIIᵉ siècle cette prospérité est ruinée par les Perses, qui multiplient leurs incursions et parviennent à occuper le pays en grande partie. Il faudra de longues années de guerre à Héraclius pour en triompher ; succès éphémère, car, cinq ans plus tard, les Byzantins perdent la Syrie à la bataille du Yarmouk (636), qui la livre aux Arabes. Moaouiya, nommé gouverneur, s'installe à Damas et en 660, devenu Calife, il fait de cette ville la tête de l'empire arabe. Ses successeurs, les Omaïyades, habiles politiques, utilisent à leur profit l'administration byzantine, s'entourent de Syriens même chrétiens et cherchent à constituer un Etat fortement centralisé ; les schismes, les révoltes se multiplient et, bien qu'au milieu du VIIIᵉ siècle la Syrie paraisse islamisée, la puissance omaïyade est balayée par Aboul Abbas, un réformateur venu d'Iran, qui s'appuie sur les Perses et installe sa capitale à Bagdad. C'en est

KRAK DES CHEVALIERS.
GALERIE SUR LAQUELLE OUVRE LA GRANDE SALLE (XIIIᵉ SIÈCLE).

fini de la prépondérance syrienne dans l'empire arabe. Les xe et xie siècles marquent pour le pays une période d'anarchie et de misère : révoltes, guerres civiles, luttes entre sectes religieuses ne cessent pas, tandis que Byzantins et Califes d'Egypte se disputent les grandes villes. En même temps, une nouvelle invasion consomme la ruine de l'empire arabe; les Turcs Seldjoucides, originaires de l'Asie centrale, se mettent en marche vers l'ouest. Rien ne leur résiste; après la Perse, Bagdad, l'Asie Mineure qu'ils enlèvent aux Byzantins, la Syrie tombe entre leurs mains (1076).

Le péril que la puissance turque menaçant Constantinople faisait courir à la chrétienté est à l'origine des Croisades. Prêchée par un pape français au Concile de Clermont, la première de ces expéditions devait aboutir à la fondation du Royaume chrétien de Jérusalem (1099) et à deux siècles de domination « franque » sur la côte syrienne. Les Français, en effet, jouent un rôle prépondérant dans l'organisation de cet Etat; le comté de Tripoli appartient à un grand feudataire du royaume de France : Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse. Ce sont des Français qui fondent ces ordres militaires des Templiers et des Hospitaliers, milices valeureuses qui guerroient sans cesse contre l'infidèle. Leur supériorité tactique, la puissance de leurs forteresses qui subsistent encore nombreuses, assurent la sécurité au royaume en butte aux attaques des émirs d'Alep et de Damas et permettent à une civilisation très originale de s'épanouir. Si l'Etat est organisé à la manière féodale comme l'Europe occidentale, si la langue française s'impose, si l'architecture est la même qu'en Champagne ou en Bourgogne, les influences orientales s'exercent aussi. Beaucoup de Croisés ont épousé des femmes du pays, notamment des Arméniennes (ce peuple chassé de chez lui par les invasions, réfugié dans le Taurus et le Liban, se révéla un auxiliaire précieux pour les Occidentaux). Les contacts sont fréquents entre les émirats et les seigneuries chrétiennes, qui possèdent les villes du littoral, où aboutit le trafic de tout le pays: les pèlerins abordent de plus en plus nombreux aux ports de Syrie alors en pleine prospérité, car la Méditerranée orientale rentre dans le circuit économique du monde européen. Princes francs et musulmans, dont la vaillance au combat s'égale, parviennent à s'estimer; le grand sultan Saladin, le conquérant de Jérusalem, gagne l'admiration de nos vieux chroniqueurs, comme la pure figure de saint Louis émerveille les Sarrazins victorieux.

En 1291, les *mamelouks* d'Egypte arrachent aux chrétiens leurs dernières possessions : Saint-Jean d'Acre est pris d'assaut, Tyr, Sidon, Tortose évacuées, — Tripoli est tombé en 1289. La domination égyptienne sur la Syrie, coupée d'incursions mongoles comme celle de Tamer-

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE UNIVERSITÉ IHS St. JOSEPH BEYROUTH
25

lan, qui mit Damas à sac (1400), se maintient jusqu'au XVIe siècle, lorsque les sultans ottomans remplacent les *mamelouks*. Mais dans l'Empire turc, alors autant européen qu'asiatique, la Syrie n'est plus qu'une province épuisée par des luttes séculaires.

En dépit des efforts d'émirs indigènes (Fakhr ed Dine au XVIIe siècle, Daher au XVIIIe, Béchir au XIXe), pour rénover le pays, il végétera. Une certaine activité règne seule dans les ports, les Echelles du Levant, où s'installent les Français, attirés par les privilèges que leur a concédés l'alliance entre François Ier et Soliman le Magnifique, alliance qui fait du roi de France le protecteur de tous les chrétiens d'Orient.

Au cours de la campagne d'Egypte, Bonaparte victorieux s'avance vers la Syrie, mais il est arrêté devant Saint-Jean d'Acre (1799) et ne poursuit pas sa route. D'autres desseins l'appellent.

Quand, au XIXe siècle, s'ouvre la question d'Orient, Méhémet Ali, pacha d'Egypte, réclame du Sultan le gouvernement de Syrie pour prix de son appui contre les Grecs; il appuie sa revendication par les armes et ol tient satisfaction (1832); mais sept ans plus tard la guerre reprend

DANS LE DÉSERT SYRIEN. TRAITE DES BREBIS.

BÉDOUINS SOUS LA TENTE.

et, quoique victorieux, le pacha doit céder sous la pression de l'Angleterre, dont la flotte bombarde Beyrouth. En 1860, la France intervient comme protectrice des chrétiens lors des massacres qui se produisent dans le Liban et à Damas; Abd el Kader, exilé depuis la conquête de l'Algérie, seconde nos soldats de tout son courage.

La guerre de 1914-1918 amena la défaite et le démembrement de l'Empire ottoman.

A la France fut confié, en 1921, par la Déclaration de Londres, enregistrée ensuite à la Société des Nations, le Mandat de protéger les Etats du Levant contre toute menace extérieure, de les guider par ses conseils dans leur administration et de préparer, en accord avec eux, le régime de leur indépendance.

Un homme d'Etat éminent, Khaïreddîne el Ahdab, ancien président du Conseil du Liban, a très bien mis en lumière l'action de notre pays. « Nul orateur impartial ne saurait méconnaître les progrès considérables

27

À LA FRONTIÈRE DU HAOURÂNE ET DE LA TRANSJORDANIE.
LA FIANCÉE, VOILÉE DE BLANC, EST CONDUITE CHEZ SON ÉPOUX.

réalisés dans ces pays du Levant. L'œuvre française s'est exercée dans tous les domaines de l'activité libano-syrienne, au service de laquelle la France n'a jamais ménagé ses riches ressources matérielles et morales.

« Respectueuse, par une tradition constante, des croyances et de la foi de chacun, la France a su faire régner la concorde...

« Faut-il rappeler que, tandis que les chrétiens sont en faible majorité au Liban, les musulmans constituent plus des deux tiers de la population de la Syrie ? Or, en Orient comme ailleurs, le besoin qu'éprouve une majorité de prédominer prend l'allure d'une tyrannie aveugle, quand cette règle joue en faveur d'une communauté religieuse plutôt que d'un groupement politique ou corporatif. Seul un arbitre au-dessus de tout soupçon est en mesure de freiner de telles passions pour les diriger

vers des buts meilleurs. Comme musulman, je suis à l'aise pour convenir que l'autorité française a réussi ce rôle d'arbitre avec autant de tact que de discrétion. La fusion des confessions dans le creuset national (1) est un phénomène réconfortant et digne d'éloges pour ceux qui ont contribué à le réaliser et à le maintenir en dépit de mille obstacles. »

* * *

Aux paroles éloquentes, ajoutons les faits, les chiffres, qui apportent la preuve.

Population de la République Libanaise : 850.000 habitants, en majorité chrétiens, capitale Beyrouth. Population de la République de Syrie : 1.930.000 habitants en grosse majorité musulmans, capitale Damas, auxquels il faut ajouter 343.000 Alaouïtes et 65.000 Druzes (une partie de la population druze est restée dans le Liban). Au total : trois millions deux cent mille habitants.

Or cette population, surtout dans les villes, augmente rapidement. En 1920, Beyrouth comptait 100.000 habitants; en 1940, 180.000. Damas (300.000 habitants, dont 50.000 chrétiens) voit surgir une ville « européenne » en dehors de sa vieille agglomération. Alep dépasse 260.000, Homs et Hama 60.000, Tripoli 40.000. Deir ez Zor sur l'Euphrate, Hassetché, en Djezireh, Soueida, dans la montagne des Druzes, de bourgades, sont devenues des cités de 20.000 à 30.000 habitants.

On remarquera que la population de la Syrie est à prédominance urbaine. Une dizaine de villes renferment un tiers de la population totale. Ceci explique les agitations fréquentes, parfois très vives, de l'opinion publique dans ces pays, comme aussi l'incroyable nombre des journaux.

La langue parlée en Syrie et au Liban, la langue nationale, sans distinction de race ni de religion, est la langue arabe.

L'arabe, ou plutôt la transposition des mots arabes en français a donné et donnera longtemps encore bien du souci aux écrivains voyageurs : rien de moins fixé, de plus variable ! Un jour, à

(1) Que l'on songe que, si plus de dix races sont mêlées ou juxtaposées dans la population syrienne, les confessions religieuses se subdivisent avec surabondance : Arabes sunnites (en grosse majorité) et Arabes chiites, Syriens catholiques et Syriens orthodoxes, Grecs melchites soumis à Rome et Grecs orthodoxes, Maronites dépendant de Rome, Druzes et Alaouïtes aux croyances de métempsycose, Arméniens catholiques et non catholiques, Juifs (peu nombreux) et même ... Adorateurs du Diable ! Les Patriarches (« Leurs Béatitudes ») sont un peu des émirs et des potentats. L'un d'eux est d'ailleurs cardinal, prince de l'Eglise.

29

Neuilly, je trouvai un illustre écrivain qui enrageait littéralement sur les « épreuves » de son livre oriental Faut-il écrire « calife » ou « khalife », « Druses » ou « Druzes », « Omayades » ou « Oméyades » ou bien « Omaïyades », « Irak » ou « Iraq » etc... ?

En tout cas, n'écrivons pas « Baalbeck », qui est une forme allemande, mais « Baalbek »; n'écrivons pas davantage « Tewfik », qui est une forme anglaise, mais « Toufik ».

TOURBILLON DE SABLE EN HAUTE-DJEZIREH.

Continuons à poursuivre l'examen des réalisations et des chiffres, si édifiants.

Routes : en 1919, pas un kilomètre en bon état. A présent, 3.000 kilomètres asphaltés, plus 3.000 kilomètres de pistes. Les voies ferrées, remises et tenues en état ; une toute nouvelle, dans le nord, double — en territoire du Mandat — le chemin de fer de Bagdad qui sert de frontière et dont la voie est turque.

Un vaste port est créé à Beyrouth, qui pourra concurrencer Haïfa et Alexandrette. Des aéroports sont construits à tous les points importants, notamment Beyrouth, Tripoli, Rayak, Damas, ce dernier très remarquable.

CARROUSEL DE CAVALIERS TCHERKESSES.

Un *pipe-line*, à travers l'Irak et le désert, apporte à Tripoli le pétrole provenant des gisements de Mossoul. On a émis la supposition que le sous-sol de la Syrie, limitrophe et similaire du sous-sol iraquien, pourrait bien contenir, lui aussi, des nappes de naphte. Une société (qui semble être une filiale de *Irak Petroleum Company*) a entrepris, depuis 1938,

une large campagne de forages pour la recherche de ces gisements.

Un vaste système d'irrigations, reprenant la tradition des Arabes, héritiers de Byzance et de Rome, ces grandes colonisatrices, est organisé. Les cultures en éprouvent les bienfaits. Le blé est passé de 2.500.000 quintaux, en 1920, à 5.000.000 en 1933. Les olives, de 600.000 à 950.000 quintaux, les bananes de 15.000 à 150.000 quintaux, les citrons de 2.500 à 35.000, le tabac de 450 à 750. Les oranges, on ne les compte plus !

Les moutons passent de deux millions de têtes à trois millions; les chèvres de 1.200.000 à trois millions. L'élevage du ver à soie prospère, et les tissages se sont multipliés à Damas. Les cimenteries, les usines électriques, etc., se sont installées dans le Liban, abondant en « houille blanche ».

Aussi la balance commerciale ne cesse-t-elle de s'améliorer. Elle approche de l'équilibre. La Syrie n'est pas « un homme malade » — comme on disait de la Turquie ottomane. C'est un pays qui se porte bien.

Ajoutons (bien que les événements laissent provisoirement un peu à l'ombre cette partie de l'économie) que le tourisme en Syrie, par l'ouverture récente de nombreux et confortables hôtels, voire de casinos, fréquentés par la riche clientèle de tout le Proche-Orient, par l'amélioration des moyens de communication, enfin par la propagande intelligente de la « Société d'encouragement au tourisme » (S. E. T.), associée souvent au Club Alpin Français, ne cesse de progresser et de diriger voyageurs et visiteurs vers les sites et les monuments des Pays du Levant.

Ces sites et ces monuments — que l'on veuille bien croire un écrivain qui a beaucoup voyagé — comptent parmi les plus beaux du monde.

* * *

Il faut envier ceux qui accomplirent jadis et ceux qui font aujourd'hui ce beau voyage.

Aux premiers, la vigie réveille-matin criait, à en croire le frère Faber, moine cordelier d'Ulm, dans son *Evagatorium :*

« O seigneurs pèlerins, levez-vous et montez : voici apparaître la terre que vous avez tant désirée, la terre sainte, la terre de Chanaan, la terre glorieuse ! »

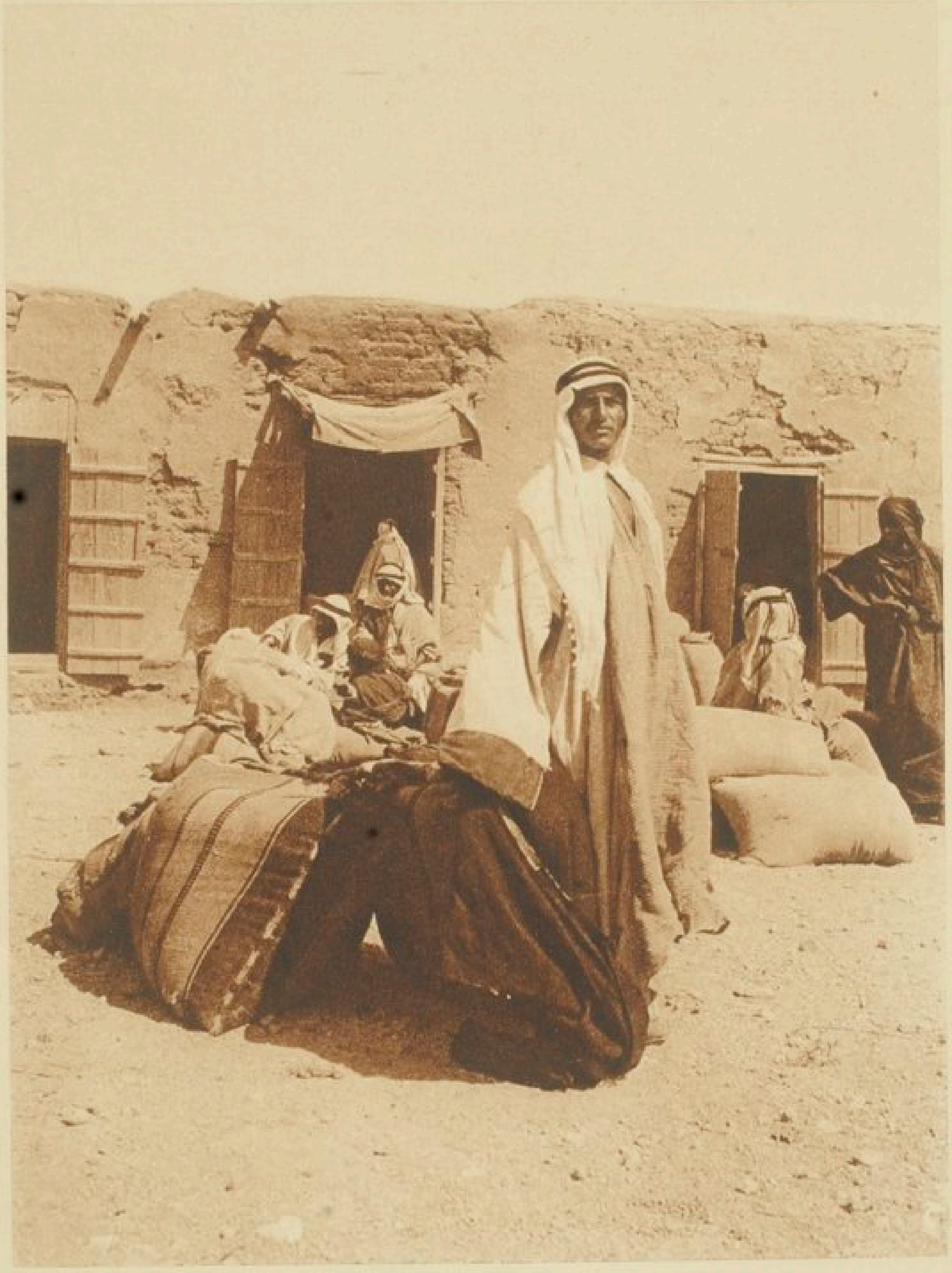
Les autres, moins diserts en histoire religieuse, se borneront à fredonner, particulièrement les « guerriers » qui mêlent au plaisir du

voyage la satisfaction du devoir accompli, comme le jeune et beau Dunois, l'Air de la reine Hortense :

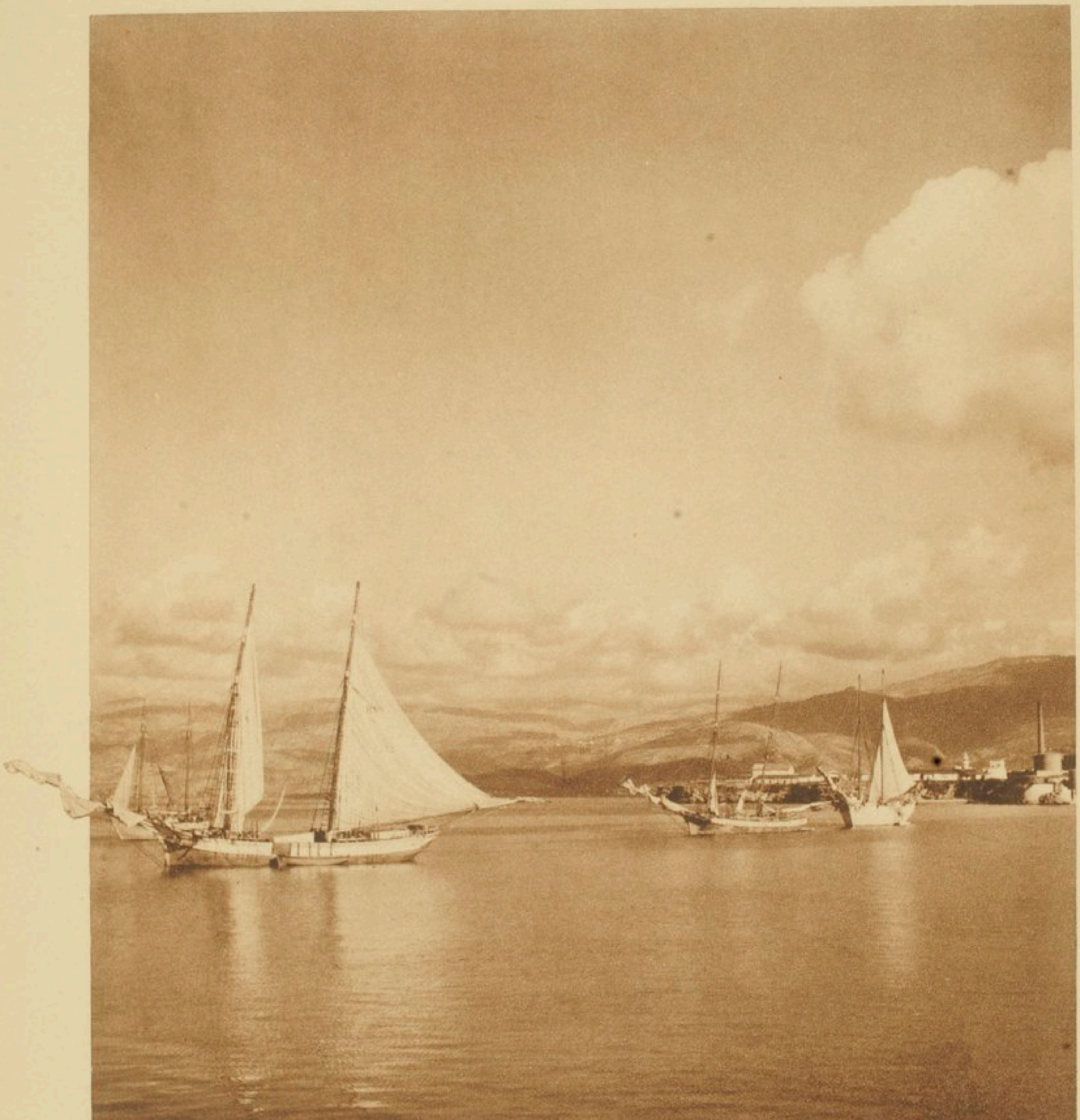
Partant pour la Syrie!

. . . .

Faites, reine immortelle,
Que j'aime la plus belle
Et sois le plus vaillant!



AU MARCHÉ D'HASSETCHÉ.



LA RADE DE BEYROUTH. AU FOND, LES PREMIERS CONTREFORTS DU LIBAN.

BEYROUTH. LA BAIE ET LE DJEBEL SANNINE.

Chapitre Premier

BEYROUTH, CENTRE MODERNE DES PAYS DU LEVANT

Vue de la mer, Beyrouth, capitale de la République Libanaise, offre un tableau ravissant, comparable à celui des plus fameuses cités méditerranéennes.

Le regard enveloppe Beyrouth, la plage, et les sommets du Liban... Sous la lumière du soleil oriental resplendit la douceur du paysage qui monte par lignes superposées de la mer étincelante à ces hautes cimes de près de trois mille mètres, couronnées de neige.

Au bord des flots bleus, les roches rouges du Râs Beyrouth, cap jadis fortifié, le ruban doré du sable semblent soutenir la ville qui élève ses quartiers sur les collines; la masse centrale et compacte est égayée par les dômes et les minarets des mosquées, par les clochers des chapelles et des églises, par ces grands monuments : universités, hôpitaux, couvents, administrations, hôtels, qui surgissent de l'éparpillement des maisons et des villas. C'est une bigarrure de taches rouges, de toits carrés de tuiles, de murs blancs et roses percés de loggias ogivales, au milieu des verdures des jardins et des groupes pointus de cyprès. Au delà s'étale la campagne qui continue à monter toute parsemée de villages et, couronnant le tout, la grande chaîne du Liban, le Djebel Libnân, barrière immense, droite et majestueuse, à peine renflée de ces sommets arrondis : le Sannîne et le Kénisé.

Le débarquement a perdu un peu de son pittoresque levantin. Beyrouth est fortement européanisée; il ne faut plus chercher l'Orient

BEYROUTH. LE PORT. LE « CHAMPOLLION » AU PREMIER PLAN

d'il y a cinquante ans, mais une copie de Nice en plus colorée. On aperçoit pourtant des robes asiatiques, sur bien des têtes le *tarbouch* écarlate, beaucoup de femmes enveloppées d'étoffes et de voiles. Pas de *burnous ;* disons tout de suite que le *burnous* est un article du costume algérien, et que l'Algérie n'est pas arabe, mais berbère.

L'air est d'une pureté idéale, l'harmonie des couleurs ne se trouble d'aucune fumée, d'aucune brume, mais l'enchantement, c'est la mer... La mer de Syrie, étendue au large de la côte phénicienne, a son bleu spécial, qui n'est ni l'azur un peu dur de la Riviera, ni l'azur comme lacté de Corfou et de Corinthe, ni celui un peu épais des côtes d'Afrique. Un jour, Vignal a saisi cette nuance, l'a fixée de son pinceau : un bleu franc, mais léger, avec, par places, une imperceptible transparence d'émeraude. Comme on comprend que de ces flots ait voulu naître Astarté, baptisée par les Grecs Aphrodite et par les Romains Vénus !

Beyrouth, ville de 180.000 âmes et plus (musulmans, chrétiens maronites, grecs orthodoxes et grecs catholiques, nombreux Arméniens, etc.) était un labyrinthe inextricable, et souvent boueux, malsain. On a éventré les vieux quartiers et souks (déjà le gouvernement turc avait donné l'exemple) et ouvert de larges voies aux riches magasins, notamment les librairies. L'avenue Weygand, prolongeant la rue Georges-Picot, traverse la cité d'ouest en est. La rue Allenby va rejoindre la rue Emir-Béchir à une « étoile », devant le nouveau grand théâtre. La rue Maréchal-Pétain, la rue Emir Fakhr ed Dine et la rue Foch descendent vers le port.

Il faut dire le nouveau port. Grâce aux fonds prélevés sur les recettes douanières, les premiers travaux entrepris par la compagnie française du port ont été rapidement achevés à la fin de 1938 : l'ancien brise-lames a été prolongé par une digue de cinq cents mètres, qui, avec une autre digue-abri de trois cent trente mètres, forme un vaste bassin intérieur, où les navires de guerre et les beaux paquebots peuvent stationner à l'aise ; le développement des quais et terre-pleins est en proportion.

L'avenue des Français est le centre des distractions : cinémas, cafés, restaurants, concerts. Elle suit la courbe du rivage, où un palace, l'hôtel Saint-Georges, semble jouer sur les flots, et sous d'autres noms, se continue en corniche jusqu'à la Grotte aux Pigeons, pour aller finir d'une part au terrain d'aviation et d'autre part à la plage de Saint-Simon.

Pour nous, Français, cette avenue est un pèlerinage. Sur le monu-

BEYROUTH. DU KID KAD À L'HÔTEL SAINT-GEORGES.

ment, où les soleils couchants jettent des apothéoses, les yeux lisent :

AUX LIBÉRATEURS
DE LA SYRIE ET DU LIBAN
A LA GLOIRE DE L'ARMÉE FRANÇAISE
DU LEVANT ET DE LA DIVISION NAVALE
DE SYRIE

Devant cette exèdre à la belle colonnade, la place est favorable pour feuilleter le *Livre d'Or des troupes du Levant, 1918-1936*, composé sous l'égide du général Huntziger qui exerça le commandement supérieur des troupes du Levant (1) ; il rassemble quelques-uns des héroïques épisodes où s'illustrèrent nos soldats en Syrie et en Cilicie, dans la région des Alaouïtes ou dans le Djebel Druze. Comment citer des noms ? Que l'on me permette seulement d'évoquer, parce que je fus leur hôte à Alep et à Soueida, les figures splendides du général Billotte, tué à la tête de ses armées dans la dernière guerre, et du « capitaine »

(1) Atelier typographique des troupes du Levant. Beyrouth.

Carbillet, mort colonel, à Ouargla, théâtre de son nouvel apostolat.

La place des Canons, ornée de massifs de fleurs, de faïences et de fontaines, est un des centres de la ville. Là s'élève le Petit Sérail, où siège le gouvernement de la République Libanaise et près duquel la Tour de l'Horloge offre peut-être le point de vue le plus beau sur la ville, la mer et les montagnes. Là, vers le soir, dans leurs automobiles, passent les élégantes Libanaises dont le type : « grands yeux sombres et doux, ovale fin et mat, grâce impérieuse », est justement célèbre. Au milieu de la place s'élève le « monument des Martyrs », par le sculpteur Hoyek, témoignage de gratitude nationale à ceux qui, chrétiens et musulmans, se sacrifièrent pour la cause de l'indépendance.

On se promène et on flâne beaucoup à Beyrouth, sans oublier pour cela les affaires, car nous sommes en Pays levantin, en savourant l'existence dont les plaisirs varient selon les saisons, mais avec cette caractéristique que la douceur du climat presque perpétuelle facilite la vie en plein air, donc les sports. On y est très élégant; tout le monde parle français. La « société », l'ambiance, les « salons » il y en a même de littéraires, où les écrivains sont bien accueillis, quoique les romanciers

BEYROUTH. LA PLACE DES CANONS.

soient parfois des gens bien bavards...) la vie « en » un mot offre autant de ressources qu'en peut désirer le séjournant.

Vogüé, si injuste pour le paysage, a rendu plus de justice aux Libanais, qu'il appelle, comme on les appelait autrefois, les Maronites : « La plupart des Maronites d'une certaine classe sont sortis du collège des Lazaristes d'Antoura ou de nos écoles européennes : je ne saurais dire combien j'ai été charmé par leur distinction d'idées et de manières, par cet heureux mélange de la culture occidentale et de la noblesse naturelle aux races arabes ». Evidemment, comme partout, quelques défauts se mêlent aux qualités. « Ils rappellent par bien des côtés le génie grec, ces Arabes, jouets d'une imagination qui grossit toutes choses, crédules à toute parole ardente, faciles à toute apothéose, amoureux de toutes les luttes... »

Cet état de civilisation, ce raffinement de culture aux Pays du Levant, que des ignorants prirent jadis pour des pays « à civiliser », s'explique par plusieurs siècles d'instruction et d'éducation. La France, en favorisant avec ardeur le développement intellectuel, a continué une tâche commencée sous la domination ottomane par ses ordres religieux. On visite d'ordinaire les deux principaux établissements universitaires : « Saint-Joseph », « ce phare spirituel de la Méditerranée orientale », comme l'appelait Maurice Barrès, avec sa belle bibliothèque orientale, et les « Américains », qui ont un musée archéologique, un stade et un parc magnifique. M. Louis Bertrand, dans un livre fameux mais un peu injuste pour le « miracle oriental », les a minutieusement décrits. La Faculté de médecine de Beyrouth est la pépinière d'une légion de médecins qui dispensent leurs soins et exercent leur art à travers les pays arabes et tout l'Orient : Liban, Syrie, Palestine, Irak, Turquie, Iran, Egypte, Hedjaz; le climat tempéré du moyen Liban a permis d'installer dans des conditions particulièrement favorables des sanatoria remarquablement organisés. Depuis 1914, une Ecole de droit, rattachée à l'Université de Lyon, fournit au barreau et à la magistrature des recrues de choix formées par d'éminents juristes français. L'Ecole française d'ingénieurs prépare le contingent nécessaire à la rénovation du pays. Il y a une vingtaine de lycées et collèges. L'instruction primaire se développe de plus en plus.

Sur ce plan intellectuel, il serait vain de vouloir séparer Beyrouth de Damas, le Liban de la Syrie. C'est pourquoi, dès ici, tenons-nous à signaler les efforts concomitants accomplis dans la république voisine et amie. Damas possède désormais une Université musulmane. Son Académie arabe est « un des soleils » de la culture orientale et

resplendit sur tout l'Islam. Son Ecole des Beaux-Arts produit de bons artistes, élèves des Ecoles de peinture européennes, avec une originalité propre ; un Institut français d'archéologie et d'art musulmans a été créé et installé au Palais Azem. Jusqu'en 1939, on pouvait se rendre compte à Paris, au quartier latin et à Montparnasse, de tout ce mouvement spirituel libano-syrien, car de nombreux jeunes Syriens et Libanais venaient parachever leurs études à la Sorbonne et dans nos Universités, à Montpellier notamment. Ils soutenaient en France leurs thèses pour le doctorat, souvent avec éclat ; n'a-t-on pas vu, naguère, l'un d'entre eux être reçu premier à la fois à l'Ecole Normale Supérieure et à l'Ecole Polytechnique ? Tout ceci fait leur éloge et celui du mentor affable et intelligent chargé de la direction des étudiants du Levant en France. La place manque pour citer des noms. De même pour les peintres, architectes, dessinateurs et sculpteurs, ils sont trop ; nous en oublierions quelques-uns, et il y aurait des jaloux...

Beyrouth ne renferme guère de monuments anciens, sauf, dans le vieux quartier où subsistent les restes pittoresques du bazar, la Grande

BEYROUTH. LE MONUMENT AUX FRANÇAIS.

Mosquée *(Djami el Omari)*, qui n'est que l'église transformée de Saint-Jean-Baptiste des chevaliers de l'Hôpital.

Mais la jeune capitale de la République Libanaise s'enorgueillit de quelques édifices modernes : le Palais des ministères, la Banque de Syrie et du Liban, — c'est l'institut d'émission pour les Etats du Levant, — la Bibliothèque nationale libanaise et encore le Musée, transporté dans un somptueux palais de style assyrien, non loin de la forêt des Pins, dans un nouveau quartier avoisinant ce couvent des Sœurs de Notre-Dame de Nazareth, d'où l'on jouit d'une vue justement vantée.

Ce Musée national d'Art antique, destiné à recevoir tous les objets provenant des fouilles entreprises sur le territoire libanais, est l'œuvre commencée, il y a vintg ans, par le Dr Contenau et poursuivie notamment par M. Virolleaud et l'émir Maurice Chehab. Voici les découvertes de Saïda (Sidon), de Tripoli, de Baalbek, de Djebaïl (Byblos), sans oublier Beyrouth même, qui a fourni un *torse* de Jupiter splendide, spécimen de la sculpture colossale antique. La statue de *Vénus*, en terre cuite, trouvée à Saïda, le *rhyton aux éphèbes* provenant de Tripoli sont des

BEYROUTH. LA GROTTE AUX PIGEONS.

BEYROUTH. LES CAFÉS INDIGÈNES SUR PILOTIS.
À DROITE, LE FOYER MILITAIRE ET L'AVENUE DES FRANÇAIS.

pièces exquises. Mais la merveille de ce musée, c'est évidemment l'apport de Byblos : des vases, des armes, des statuettes de bronze figurant des guerriers de type asiatique, un cylindre du IV^{e} millénaire avant notre ère faisant mention d'Adonis sous son nom égyptien, et surtout le célèbre sarcophage du roi Ahiram, contemporain et allié de Ramsès II (XIII^{e} siècle avant J.-C.) : quatre lions, taillés à la mode hittite, supportent la cuve; sur le couvercle est gravée l'épitaphe en caractères phéniciens déchiffrée par M. Dussaud. C'est la plus ancienne inscription alphabétique que l'on ait pu lire. Enfin ce qu'on pourrait appeler le Trésor de Byblos, bijoux et bibelots trouvés dans les hypogées royaux de Djebaïl, pectoraux

BEIT ED DINE. PORTIQUE DU PALAIS DE L'ÉMIR BÉCHIR.

en or enchâssant des pierres précieuses, coffrets, coupes, bracelets, un grand miroir d'argent et des sandales du même précieux métal, à faire rêver l'héroïne du roman de Pierre Louÿs.

A quelque distance, dans cette forêt plantée par Fakhr ed Dine, le fameux émir du XVIe siècle, s'élève une sorte de palais oriental, résidence

des Hauts-Commissaires; des Pins, la vue s'étend sur la vallée du Nahr Beyrouth.

* * *

Beyrouth, centre moderne du Levant, n'a pas encore, chose paradoxale, son réseau ferré complet. On étudie la ligne qui longera la côte de Tripoli de Syrie à Haïfa, permettant de venir à Beyrouth directement d'Alep au nord, de Palestine et d'Egypte au sud.

En attendant, la voie ferrée à crémaillère, qui franchit le Liban à une hauteur de 1.600 mètres d'altitude, offre un parcours avec des vues grandioses, mais c'est un « chemin de fer de montagne » à qui les grandes vitesses restent interdites. Il dessert Zahlé, une des principales villes du Liban (15.000 habitants), villégiature d'altitude appréciée, et un peu plus loin, après la descente sur la Beqaa, Rayak, position stratégique de premier ordre à la bifurcation du chemin de fer Damas-Alep, dont le nom reste cher aux aviateurs de Syrie. Toute la plaine est couverte des bâtiments et magasins de l'armée. Le train met dix heures pour aller de Beyrouth à Damas : par la route, en automobile, il en faut à peine trois; aussi tout le monde prend-il la route. Quel voyageur n'a pas proclamé que les chauffeurs syriens sont des « as » : en pleine vitesse, au bord des précipices, ils lâchent tranquillement le volant pour allumer une cigarette... à bout doré, car ce sont des messieurs élégants et qui emportent toujours dans leur voiture un plumeau pour qu'il n'y ait pas un grain de poussière... sur leurs souliers vernis!

Aux environs de Beyrouth prospère une végétation méridionale, disons méditerranéenne, qui rappelle des impressions d'Algérie, d'Italie, de Provence, de Grèce et d'Espagne. Les arbres fruitiers de France, — la plupart nous sont venus de Perse par la Syrie, — voisinent avec les essences des pays du soleil : figuiers, mûriers, cyprès, grenadiers, caroubiers, sycomores, même aloès et palmiers. Mais les palmiers de Syrie ne se trouvent que sur la côte et dans les sables de Palmyre.

La Syrie, comme toute l'Asie, est un pays haut. « Ce sont des pays froids à soleil chaud », disait le maréchal Lyautey du Maroc. Le charme du climat, vrai sortilège, apaisant, lénifiant, mais qui n'engourdit point, qui ne déprime pas, on l'éprouve surtout dans ces stations d'altitude, où, l'été, monte la société libanaise, où accourent la société égyptienne et même un lot important d' « estiveurs » ou « estivants », venus d'Irak, de Perse, de Turquie et jusque des Indes.

Très visité est le village de Broummana; on y va en passant par

Beit Meri et les belles ruines romaines de Deir el Qalaa, excursion à travers des forêts de pins parasols. De Broummana se fait l'ascension du mont Sannîne (2.623 m.), assez dure, Refuge au col de Zahour, édifié par la S. E. T. et la section du Levant du C. A. F., et refuge-abri au sommet. Un téléférique est en projet.

Les alpinistes, à la belle saison, s'attaquent aussi au Djebel Kenisé (2.091 m.), au Dahr el Khotib (3.063 m.) et au Qornet es Saouda (3.088 m.), point culminant de la chaîne du Liban. Dans l'Anti-Liban, l'Hermon n'atteint que 2.760 mètres, mais qu'il est majestueux, avec sa forme pyramidale ! En hiver, ces sites élevés sont devenus terrains de ski.

BEIT ED DINE. COUR DU PALAIS DE L'ÉMIR BÉCHIR

LE PALAIS DE BEIT ED DINE.

Toutes les localités voisines, à la fois agrestes, sportives et mondaines, sont délicieuses : Bhamdoun, Bikfaya, Douhr Choueir. Très fréquentée aussi, et même célèbre pour ses élégances, Sofar, exactement Aïn Sofar (« aïn » veut dire « source »), où les plus riches familles de Beyrouth ont leurs villas. Et, non loin de Sofar, on séjourne avec agrément au village d'Aley (ne pas confondre avec Alep), on y peut jouer au tennis en pleine canicule et se baigner dans une piscine toute bleue et verte, à l'eau glacée. Les terrasses dominent à pic un abîme vertigineux, au fond duquel s'étend toute une région, brusquement masquée par un nuage qui enveloppe en passant l'hôtel, comme il arrive en Savoie et en Dauphiné.

47

Une des routes qui conduisent de Beyrouth à ce charmant Aley passe au village de Choueifât, un des coins les plus enchanteurs. Combien d'artistes ont peint cette vue que l'on a par les ogives des fenêtres de la maison de l'émir : ces maisons blanches, cette plaine verdoyante et la ligne nette, tranchée, bleue de la mer qui soutient le ciel, le grand ciel d'Orient qui n'est pas d'azur vulgaire, perpétuel, implacable, mais parcouru sans cesse de nuages infiniment légers et qui se nuance de toutes les transparences de la nacre, de la perle et de l'opale.

De Beyrouth ou d'Aley, en passant par Deir el Qamar, « le couvent de la lune », séjour de la fameuse « châtelaine », tout le monde va visiter Beit ed Dîne. L'ancien palais de l'émir Béchir, qui régna vers 1840 sur cette région, inspira la plume de maints voyageurs. Gérard de Nerval promena ici ses « aventures burlesques et fantasques », tomba amoureux de la belle Salama, fille d'un Druze, la voulait épouser, ayant offert en signe de fiançailles à la jolie personne une « tulipe rouge ». Sa lamentable folie couvait-elle déjà dans son pauvre cerveau ? Malgré Barrès, qui admire ici « un coin de Grenade ou de Tolède », on peut trouver que ce palais si vanté fait un peu « opéra-comique ». C'est un décor de cet orientalisme que Marcel Prévost appelait des « turqueries ». Lamartine y séjourna; une plaque en bronze commémore le centenaire (1933) de son séjour.

A quelque distance, on trouve un petit cimetière ombragé où reposent des soldats français de l'expédition commandée par le général de Beaumont sous le Second Empire.

Nous sommes ici en pays druze. Les événements de Syrie ont rendu célèbres les Druzes, mais le gros de cette population, depuis la répression de 1860, a quitté le Chouf libanais pour s'établir au delà de Damas. Nous rendons visite à cette race mystérieuse, dont la religion, ni musulmane ni chrétienne, reste plus mystérieuse encore.

Ces sites de montagnes ont quelque chose de sauvage au milieu de leur douceur. Tout le Liban est rempli de pierres bizarres, comme la Bretagne et les Dolomites : pyramides, aiguilles, tours, ponts naturels, aux contours les plus étranges.

* * *

A Beyrouth, la nuit tombée, il y a près de la place des Canons, dans un jardin qui domine les navires et les bas quartiers scintillants de lumières, un restaurant et un théâtre en plein air, où une troupe fameuse du Caire joue et chante en arabe. Entre amis, on y vient prendre

le *mézé*, c'est-à-dire un léger repas servi sur un grand plateau dans deux douzaines au moins de petites soucoupes, où l'on trouve un peu de tout : amandes, pistaches, olives, œufs, concombres, fromages, caillé, gâteaux, fruits. On picore tout cela, qui est exquis. Le temps passe. Un verre d'eau, parfois un petit verre d'*arak*, ou *raki*, la liqueur syrienne. Et puis le café, le divin café, — le vrai café à l'orientale qui n'est nullement boueux et dont l'arome ineffable restera la nostalgie du voyage en Syrie, quand au retour seront servies les désastreuses mixtures qui, — même avant le temps des « restrictions », — osaient usurper son nom dans les restaurants et sur la plupart des tables d'Europe.

Le temps passe... Et la nuit s'enfuirait toute, à écouter les musiques, à se rafraîchir, à regarder les étoiles. Mais, ce soir, il faut se coucher tôt, pour partir demain, de très bonne heure, vers la partie de la côte phénicienne étendue au sud de Beyrouth jusqu'à ses anciennes capitales : Tyr et Sidon, devenues Soûr et Saïda.

DÉPIQUAGE DU BLÉ DANS LE LIBAN.

BÉCHARRÉ. LE « CÈDRE DU DRAPEAU ».

SAÏDA (SIDON). LE PORT ET LE « CHÂTEAU DE LA MER ».

CHAPITRE II

LA « COTE DIVINE ». LES CÈDRES DU LIBAN

LA route suit la mer, route accidentée, souvent en corniche, montant et descendant au gré des ravins, les uns verdoyants et cultivés, les autres pierreux et vides. Il passe par ici beaucoup de monde, car, en attendant la voie ferrée côtière, une multitude de voitures assurent la communication entre le Liban et la Palestine. La frontière

TYR. TOMBEAU DU ROI AÏRAM.

est un peu au delà de Soûr et, aussitôt après, on arrive à Saint-Jean d'Acre, dont la baie splendide se termine au port de Haïfa (Caïffa, si l'on préfère), dans cette Palestine qui a été détachée de la Syrie à la chute de l'Empire ottoman et placée sous le Mandat britannique avec la Transjordanie.

Dans Saïda, reste vivant le souvenir d'un grand souverain français. Les débris de ce *Qalaat el Mezzé*, au centre de la ville, portent le nom de « château du roi saint Louis ». Il fut ici avec son historiographe Joinville et ses chevaliers, ces pieux soldats « qui priaient sur leur lit de mort sans s'être dévêtus de leur cotte de fer ». Plus pittoresque d'ailleurs est le *Qalaat el Bahr*, le « château de la mer », dans une île où l'on accède par un vieux pont.

L'apogée de Sidon dura trois siècles (du XVII^e au XIV^e avant J.-C.). Sous la protection de l'Egypte, elle se créa un véritable empire colonial. Des deux ports avec leurs bassins et leurs môles, du temple d'Eschmoûn, de l'église des Croisés devenue mosquée, il n'y a plus que d'informes restes.

Saïda demeure « la Fleurie », comme la surnomma le vieux poète Dionysios Périégètes. En Sicile seulement, on respire un air aussi parfumé. Les oranges de Saïda, moins grosses que celles de Jaffa, plus douces que celles d'Espagne, font de plus en plus la conquête des marchés européens. Ce miracle est dû au Nahr el Aouali, au Nahr es Sénik, à toutes les eaux limpides et intarissables qui descendent des proches sommets de la chaîne du Liban méridional.

D'ici plusieurs routes permettent d'y accéder et de découvrir une région moins visitée (on ne sait pourquoi) que le massif du nord, mais où abondent les beautés naturelles les plus impressionnantes. Près du village de Djezzine, devenu station estivale que fréquentent même les Egyptiens, tombe d'une hauteur de quarante mètres une cascade argentée. Les vallées verdoyantes, les forêts de pins d'Alep, les cols aux échappées immenses composent une série d'attractions. Mais la principale, ce sont les gorges du Nahr el Litani, ce fleuve qui arrose toute la Beqaa depuis Baalbek, puis tourne brusquement vers l'ouest et la mer; un peu avant ce coude, auprès du village de Yahmour, son cours torrentueux coupé de chutes traverse un *cañon*, un gouffre aux parois de deux cents mètres, traversé par un pont naturel formé de rocs éboulés dominant le courant à plus de trente mètres : c'est le *Qoué* (la voûte).

A travers ces montagnes, une route ramène vers Beit ed Dine et Beyrouth, en passant par Moukhtara et le Chouf : on y visite le vieux palais des émirs druzes Djoumblât, dont une *émira* célèbre

par son influence faisait naguère, et fait peut-être encore, les honneurs.

Toujours, en Orient, la Beauté unie à l'Intelligence brûle de servir des causes héroïques et se passionne pour les jeux de la politique et de la diplomatie. Au village de Djoûn, que domine une hauteur couronnée d'oliviers, repose cette Lady Hester-Lucy Stanhope, de la famille des Pitt, qui, à la mort de son oncle William, dont elle était secrétaire, partit pour la Syrie en 1810, parvint à y acquérir une autorité surprenante et à y jouer un rôle de premier plan.

Un peu au delà de l'embouchure du Litani, qui prend, avant de se jeter à la mer, le nom de Nahr el Qasmiyé, apparaît Soûr. « Tyr, le marché des nations », disait le prophète Ezéchiel. Vous vous rappelez la merveilleuse phrase de Fénelon, qui évoque aussi bien qu'une longue description : « ... l'imprenable ville de Tyr, située dans la mer ». Tyr, qui supplanta Sidon, qui posséda un empire colonial étalé sur tous les rivages de la Méditerranée, fut à son tour éclipsée par sa colonie Kiriath Hadeschât, plus connue sous son nom romanisé de Carthage. Ah ! quelle mélancolie ! Plus déchue encore que Sidon, elle occupe à peine une petite partie de son ancienne enceinte dans ce qui fut autrefois une île. Cette situation naturelle fut sa meilleure protection et lui permit de soutenir un siège de treize ans contre Nabuchodonosor (587-574). Au

SAÏDA (SIDON). MARCHAND D'ORANGES

SAÏDA (SIDON). VUE

bout de treize mois, Alexandre le Grand ne put s'en emparer qu'en édifiant une chaussée gigantesque qui réunit l'île au continent. Des recherches sous-marines et aériennes, où s'est distingué le P. Poidebard, ont permis de reconnaître l'ancien port sous les flots. Presque plus de vestiges des divers passés qui se sont succédé. Où est le temple de Baal-

N). VUE GÉNÉRALE.

Melkarth, qu'on appelle « l'Hercule phénicien », avec ses poutres de cèdre incrustées d'or et d'argent ? Où est la basilique-cathédrale dont Guillaume de Tyr, l'historien du Royaume de Jérusalem, fut archevêque ? Les gens d'ici étaient les premiers constructeurs du monde. C'est à leur roi Hirâm, — on montre son tombeau sur la route de Qana, —

SAÏDA (SIDON). LE « CHÂTEAU DE LA MER ».

que les rois juifs David, puis Salomon (en l'an 1011 avant J.-C.) demandèrent des matériaux et des ouvriers pour l'édification de leur palais comme du Temple.

Ce pays de Tyr, orné de palmes, tourmenté et fertile, au pied des contreforts du Liban, porte encore les traces de ces hommes qui étaient à la fois des artistes et des artisans, des esthètes et des industriels... comme leurs descendants d'aujourd'hui. Plus qu'à la fameuse nécropole, on s'intéresse aux choses encore visibles de leur vie quotidienne que notre grand Maspéro a inventoriées : débris de maisons, conduites d'eau et rigoles, citernes, silos, meules, caves, pressoirs pour l'huile et pour le vin. L'inventeur de la nécropole, Renan, a déclaré : « Les Phéniciens construisaient un pressoir, une piscine pour l'éternité ».

Devant Soûr, au soleil couchant, — la pourpre de Tyr ! — il faut saluer d'un souvenir ce peuple disparu, traité dédaigneusement de « commerçant » et de « marchand » par des critiques. Apprenons à le mieux connaître en relisant l'*Odyssée,* dont Victor Bérard a montré que les péripéties se déroulent en pleine civilisation phénicienne, c'est-à-dire maritime. Ce peuple a inventé la marine, et sa geste nautique

égala celle, qui nous émerveille, des aviateurs unissant les rives de l'Océan : l'Océan d'alors, c'était la Méditerranée. Il colonisa, non pas « à la romaine », mais « à la phénicienne », c'est-à-dire en se mêlant avec sympathie aux aborigènes. Et il fit mieux que d'établir des communications matérielles entre les hommes, il établit la communication spirituelle par l'invention de l'alphabet qui est encore le nôtre.

Tyr est au seuil de la Terre Sainte. Un émoi sacré étreint le voyageur... A travers les ombres du crépuscule, ne semble-t-il pas que nous allons voir apparaître Celui qui s'en vint jusqu'ici ?... On ne sait pas assez que les païens de Sidon et de Tyr furent parmi les premiers adeptes du christianisme. « *Partant de ce lieu* (les rives du lac de Tibériade, de la mer de Galilée), *Il s'en alla vers les confins de Tyr et de Sidon* ». Ainsi parle l'apôtre Marc.

Et Il voulait passer inaperçu, mais une femme païenne, syro-phénicienne de nation, dont la fille avait des crises démoniaques, Le découvrit et vint Le trouver. Et Il eut d'abord une réponse d'orgueil juif un peu âpre, à quoi la femme répondit par cette adorable parole d'humilité, que la rude phrase ne tendait sans doute qu'à faire naître : « — Mais, Seigneur, les petits chiens mangent bien sous la table les miettes des enfants... » A cause de cette parole, sa fille fut guérie...

Regardez les vestiges de ces demeures ! Certaines sont contemporaines de l'événement. A quelle place se passa la scène du sublime dialogue ? On évoque cette femme rentrant chez elle, remontant ses étages... Strabon nous dit que « les maisons de Tyr sont plus hautes que celles de Rome »; il faut nous représenter ces villes maritimes antiques, non comme de basses cités musulmanes, mais comme Gênes, Toulon, avec d'étroites maisons excessivement élevées. L'espoir, la foi soulevaient sous ses pieds les marches... Sur le seuil de la pauvre chambre, sa fille l'attendait souriante... Les flots de poussière des automobiles emportent la Vision et celle de ces femmes d'aujourd'hui, immobiles et silencieuses au bord de la route, toujours enveloppées des mêmes tuniques...

* * *

Une « corniche » splendide permet de visiter la côte au nord de Beyrouth, jusqu'à Tripoli de Syrie.

Merveilleuse l'impression que tout passant éprouve, en suivant par un beau matin cette admirable *riviera* qui mérite la visite des touristes du monde entier ! A droite, les montagnes se relèvent avec des mouvements gracieux ; à gauche, la mer, bleue ou verte selon les fonds, s'étire avec

FEMMES DU VILLAGE DE BENT EL JEBEL
AUX ENVIRONS DE TYR.

des mollesses, des chatteries presque féminines.

On ne pouvait choisir ambiance meilleure pour établir ces camps T 1, T 2, T 3 ou T 4, dont nos soldats d'Orient, les *soldors*, savouraient les douceurs avant de partir pour leur affectation, où ils revenaient s'assembler pour les « permes » et, peut-être avec moins d'empressement, pour les rentrées, jusqu'à l'heure du dernier passage, où ces camps construits de planches leur apparaissaient comme la porte féerique du retour dans la mère-patrie.

Eternelles servitude et grandeur militaires, qui trouvaient leur place même au sein des pacifiques paysages des fermes maronites et du Liban !

Il en fut toujours ainsi sur cette route d'enchantement qui servit de tout temps au passage des invasions. Des espèces d'archives, taillées dans le roc en toutes langues, se chargent de rafraîchir notre mémoire.

C'est avant d'arriver au

CAVEAUX PHÉNICIENS SUR LA ROUTE DE SAÏDA (SIDON) À SOUR (TYR).

charmant vallon du Nahr el Kelb (le fleuve du Chien), qu'apparaissent ces stèles, ces emblèmes, ces inscriptions, ces cunéiformes, ces hiéroglyphes, où les maîtres du monde, entre deux batailles, ont voulu éterniser leur gloire : Pharaons, Assyriens, Babyloniens, Romains, célébrant

LE NAHR EL KELB (FLEUVE DU CHIEN) VERS SON EMBOUCHURE.

l'élargissement de la route par la « troisième légion gauloise », sous le règne de Caracalla, Grecs, Arabes et plus récemment, le corps expéditionnaire envoyé par Napoléon III pour la défense des chrétiens; enfin l'armée franco-anglaise de 1916.

Sur la Rivière du Chien, qui donc résisterait au plaisir de faire halte au petit café dont les arcades en ogive et le bassin circulaire

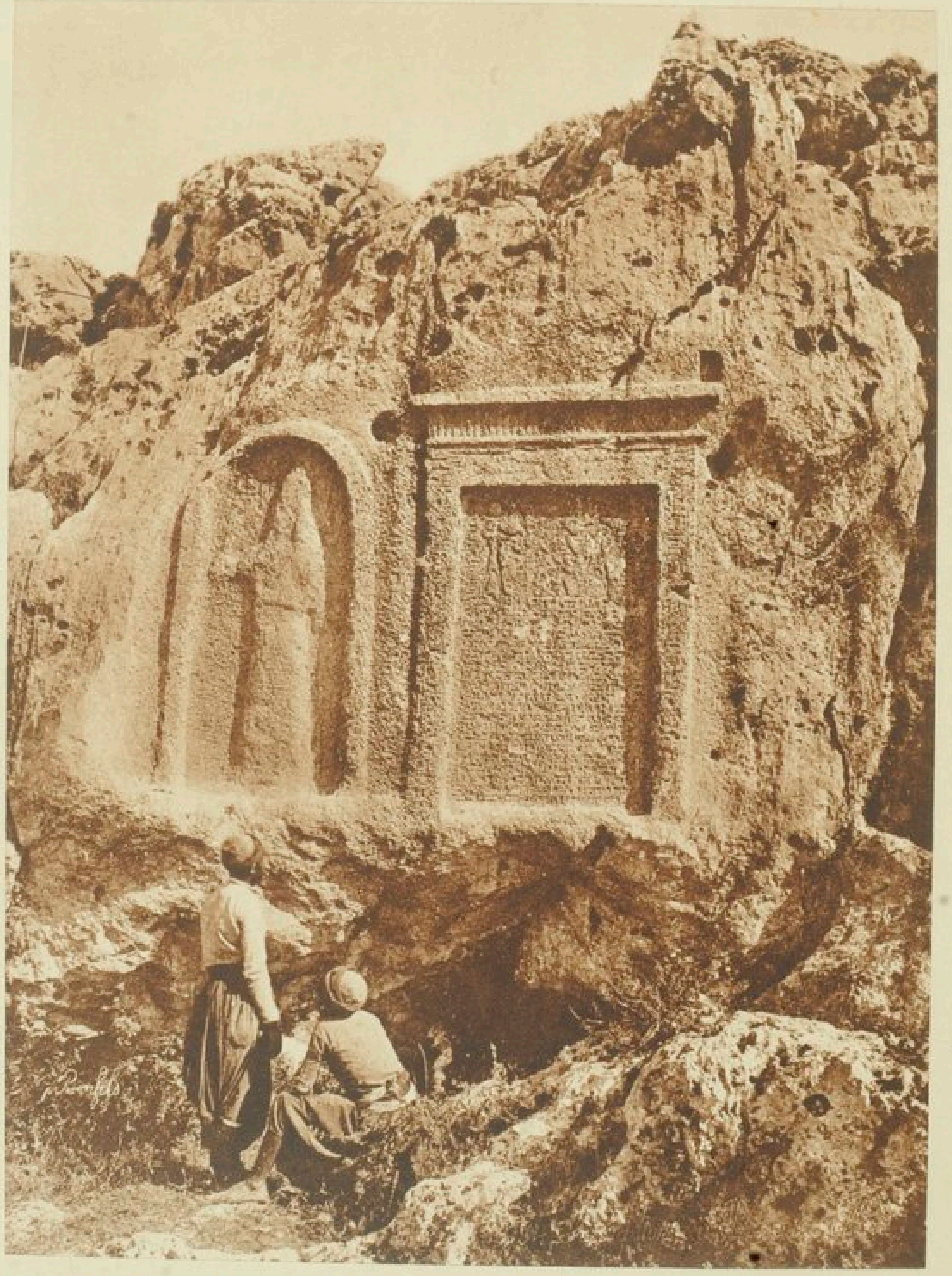
59

ont séduit tant d'artistes ? On doit remonter les gorges jusqu'au Djisr el Hadjar, énorme pont naturel, de trente-trois mètres d'ouverture et de vingt-quatre mètres de haut, et à la cascade.

La côte phénicienne, la « Côte Divine », comme il conviendrait de la baptiser, pour que ce nom prenne place dans les annales touristiques à côté de ceux de « Côte d'Azur » et de « Côte Basque », atteint son maximum de beauté à la baie de Djouniyé, dominée par le village montagnard de Ghazir. Le séjour de Renan l'a immortalisé. « C'est l'un des endroits les plus beaux du monde... Heures délicieuses et trop vite oubliées, oh ! puisse l'éternité vous ressembler ! »

Les montagnes ont de grandes formes simples, d'une beauté presque religieuse. Les jardins d'orangers, de mûriers, de citronniers descendent jusqu'à la mer... C'est ici que Gœthe aurait dû faire chanter son : « *Kennst du das Land, wo die Citronen bluhen ?*... Connais-tu le pays... »

Une route serpentante mène à Antoura, et au fameux collège



STÈLES ASSYRIENNES DANS LES GORGES DU NAHR EL KELB.

des Lazaristes, où le P. Sarloute donne volontiers l'hospitalité aux représentants des Lettres et aux Académiciens, établissement qui remonte au Père Joseph, l'Eminence grise du cardinal de Richelieu, et qui reçoit côte à côte des élèves chrétiens et des élèves musulmans. Une autre route conduit à Bkerké, résidence de Sa Béatitude le patriarche maronite, qui est comme le roi de ces montagnes.

C'est un peu avant d'y arriver, après la charmante localité de Reyfoun, que surgit dans le paysage magnifique qu'elle domine souverainement la haute statue de la Vierge du Liban, édifiée à la fin du XIX^e^ siecle. Le piédestal enferme une chapelle. Au loin, on aperçoit la mer. « *Ave, maris stella!* » Par delà les flots bleus, d'autres sanctuaires, Notre-Dame d'Afrique, Notre-Dame de la Garde s'évoquent à nos yeux : tout autour de la Méditerranée, de rivage en rivage, s'allument comme les phares de la dévotion française à la Vierge Marie.

Les innombrables pèlerins qui montent ici, ne sont pas seulement des chrétiens, mais aussi des musulmans qui vénèrent « *Sitti Mariam* » (ou Myriam), « Madame Marie ».

Voici Badja, près d'une crique assez jolie, puis bientôt le pont sur le Nahr Ibrahim, qui sort d'une gorge sauvage pour se jeter dans la mer. Le Nahr Ibrahim, c'est le fleuve Adonis.

De Ghiné, on va voir le bas-relief, sculpté sur un pan de rocher vertical, qui représente le combat du jeune dieu avec le sanglier.

Et voici Djebaïl, qui fut Byblos.

Byblos ! « ... la sainte Byblos, où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes ». Ce fut la très grande cité des pèlerinages, quelque chose comme Lourdes et La Mecque aujourd'hui. Ce fut le centre spirituel du monde, au bord de la Méditerranée. « La Méditerranée, unissant l'Europe, l'Asie et l'Afrique, est réellement le milieu, le cœur de la terre », a dit Merejkovsky. « Dans le murmure incessant de ses vagues bat le cœur de l'humanité. Les siècles et les nations en se pressant autour d'elle l'entourent d'une ronde éternelle comme le chœur des Néréides, et son sel violet mousse comme l'ambroisie dans la coupe des dieux. » Nulle part ceci n'est plus vrai que sur la « Côte Divine ».

Le nom moderne de Djebaïl reproduit le nom de la Gebal, vieille entre les plus vieilles cités, que cite *le Livre des Rois*. Au IV^e^ millénaire, elle resplendissait avant même Tyr et Sidon ! Les Grecs la baptisèrent Byblos. Où sont les foules énormes qui accouraient, par mer et par terre, pour y célébrer les fêtes d'Adonis ?

Au bord de la mer, c'est un petit port, un bassin protégé de quelques

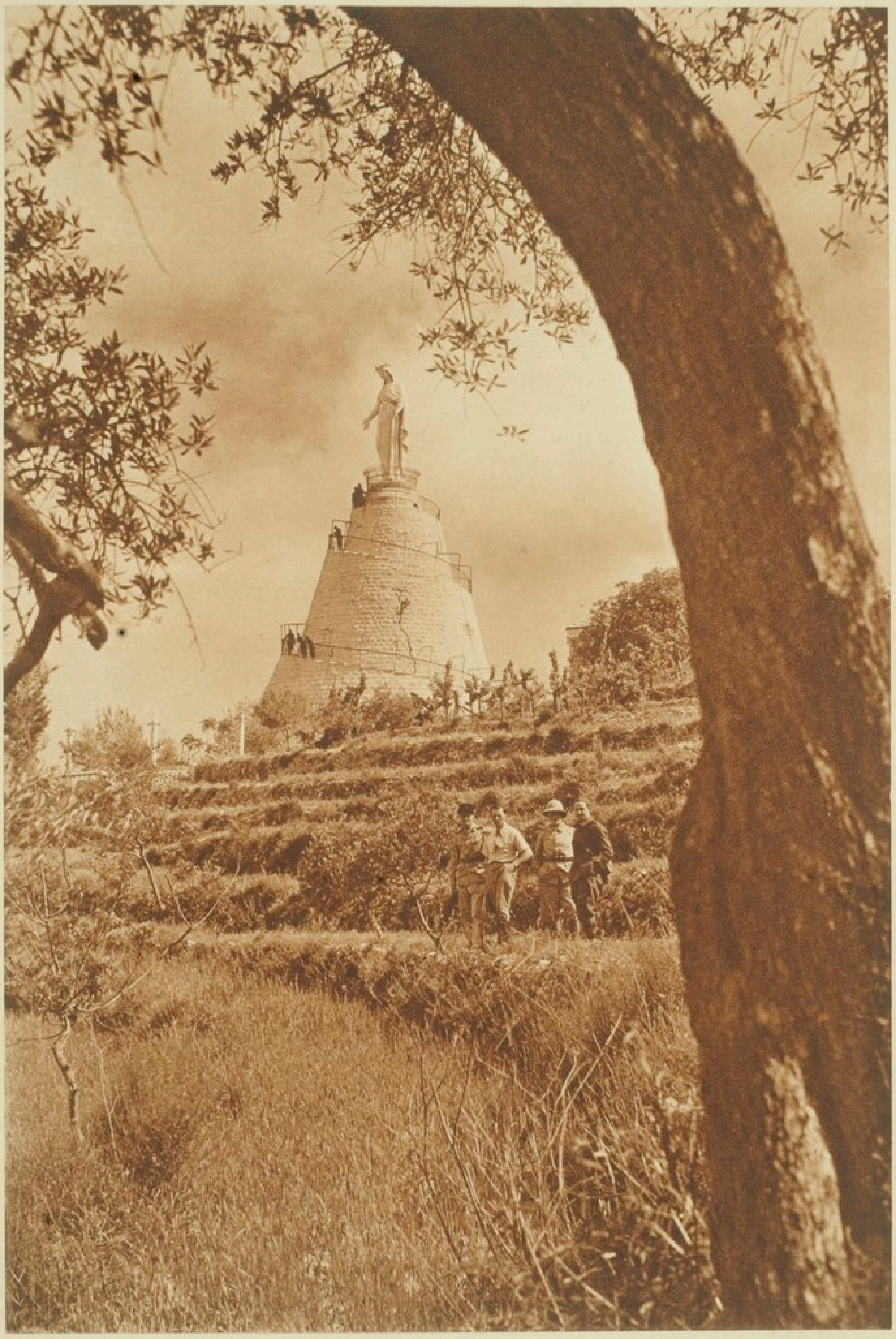
LA CAMPAGNE PRÈS DE LA VIERGE DU LIBAN.

fortifications vétustes, un château ruiné, celui des Croisés, plus haut une colline avec des maisons et des villas de banlieue libanaise, parmi des vignes et des mûriers. On ne voyait là que des débris, des colonnes jonchant le sol jusque dans les flots.

Les fouilles entreprises depuis une vingtaine d'années (depuis l'établissement du Mandat français), et dirigées surtout par M. Pierre Montet et M. Maurice Dunand, ont amené toute une série de découvertes qui donnent et maintiennent à Byblos son rang hors de pair dans l'art et l'archéologie du Levant.

Si ses ruines n'offrent pas les grands ensembles restés debout de Baalbek et de Palmyre, si la plupart des édifices n'ont laissé que des vestiges, elles les dépassent par l'ancienneté et par le prestige historiques. Les civilisations s'y sont superposées : phénicienne, gréco-romaine et même médiévale.

La ville phénicienne n'a laissé que des restes de remparts, mais la nécropole ne groupe pas moins de neuf hypogées. Les tombeaux des princes de Byblos, amis, alliés et protégés des Pharaons d'Egypte, sont comparables à ceux des Atrides de Mycènes. Les trésors qu'ils



LA VIERGE DU LIBAN.

renfermaient font, nous l'avons vu, l'ornement du musée de Beyrouth. Ceux qui demeurent en place datent du temps écoulé entre le XIXe et le XIIIe siècle avant notre ère.

Bien plus ancien — IVe millénaire avant J.-C. — était le sanctuaire de la Déesse de Byblos qui fut reconstruit deux fois à des époques postérieures. Ce qui a été dégagé est très ruiné, mais permet de reconnaître la disposition particulière des temples de ces époques, consistant en une esplanade, au milieu de laquelle un haut édifice se dresse et abrite l'image divine.

Une colonnade, relevée en partie, reliait l'acropole phénicienne à la ville basse. La cité gréco-romaine se trouvait au sud; un nombre incroyable d'édifices religieux s'y multiplia, comme dans tous les lieux de pèlerinage antiques, et couvre toute la région avoisinante, notamment des catacombes creusées en plein roc, une sorte d'amphithéâtre, un escalier monumental. Du temple où, à l'époque romaine, se célébraient les Adonies, il ne reste trace que sur des pièces de monnaie et l'emplacement, la disposition en demeurent problématiques.

Ce que l'on venait célébrer à Byblos de tous les points du monde alors connus, ce n'est pas sans doute la petite anecdote idyllique de Vénus amoureuse d'un jeune et joli chasseur qu'un mari jaloux fait tuer par un porc sauvage et que le maître des dieux transforme en rouge anémone, fleur des printemps de Syrie; nous ne pouvons plus accepter ces fables. Nous savons que le « dieu du ciel », la « déesse de la terre et de la mer », le « dieu fils » (qu'on assimile parfois au « dieu-lune ») se retrouvent non seulement à Byblos, mais aux temples de Baalbek, de Palmyre et de tous les sanctuaires dédiés au culte du Soleil.

On a pu affirmer que les Phéniciens, sous l'apparence de tous leurs Baals, dieux et déesses étaient en réalité monothéistes. On peut supposer aussi que les mystères de Byblos s'apparentaient aux mystères égyptiens d'Isis et d'Osiris, et aux mystères d'Eleusis près d'Athènes.

Comme à Eleusis, où une procession se rendait à Athènes, puis d'Athènes revenait à Eleusis, en l'honneur d'Iakkos, le jeune dieu mort et ressuscité, à Byblos une procession montait de la mer à la montagne, au long du torrentueux fleuve Adonis, jusqu'à ses sources, qui se trouvent à une haute altitude près du village d'Afqa. Ce parcours sacré est une des plus belles choses de la Syrie, ces gorges, ces cascades, et au point terminus, le cirque merveilleux.

En cours de route, nous aurons encore le loisir de méditer sur l'imagination mythologique des anciens qui surajoutait sans cesse au sens religieux des mystères. Ces vignes étendues sur la terre, partout dans

le Liban et, sur la route d'Afqa, au début de l'itinéraire, cette vigne qui est broyée à l'automne dans les pressoirs, dont le sang vermeil coule ainsi que celui du jeune dieu, et qui, comme lui, ressuscite au printemps, ne voilà-t-il pas le sens du symbole du bel Adonis ?

Quelle surprise ! quel émerveillement, quand apparaît l'amphithéâtre rocheux, de proportions si vastes qu'on ne se rend pas compte tout d'abord de ses dimensions ! On a comparé à la fontaine de Vaucluse cette énorme muraille de roche, percée d'un trou sombre, d'où l'Adonis jaillit avec une impétuosité magnifique. Un pareil décor était bien fait pour porter au paroxysme l'exaltation des foules passionnées.

Quand on redescend sur la « Côte Divine », la nuit est venue. Byblos s'endort dans le silence, à peine troublé par le murmure des vagues.

LE CAMP T 3.

Vénus et la lune brillent au ciel, tandis que, sur l'horizon marin, une dernière lueur du soleil semble teinte encore du sang merveilleux.

'Απώλετο καλὸς Ἄδωνις.

« ... Il est mort, le bel Adonis !... Ah ! que sa dépouille soit arrosée de larmes dans le doux soir,

« Et que tous les myrtes du printemps lui servent de couche, et que les aromates syriens l'aspergent, et qu'en grave théorie, sur le pâle rivage,

« Les éphèbes l'emportent avec des hymnes lents. »

Ainsi chantaient les pleureuses antiques. Ainsi, dans son *Intermezzo*, le grand poète Gabriel d'Annunzio, traduit dans notre langue par G. Hérelle, chanta « la Mort du dieu ».

Mais à ces thrènes funèbres succédait la joie délirante de la bacchanale. Un chant de joie balayait le deuil. « Adonis est ressuscité ! »

DJEBAÏL (BYBLOS). LE DONJON DU CHÂTEAU DE GIBLET.
AU PREMIER PLAN, STATUE ÉGYPTINISANTE.

DJEBAÏL (BYBLOS). COLONNADE ROMAINE.

Alors, dans la Byblos nocturne, ardente cité méditerranéenne, port cosmopolite, rendez-vous de toutes les races, de tous les sexes, de tous les âges, s'accomplissaient les rites contre lesquels Israël jetait l'anathème du haut de ses montagnes desséchées. Contre les prêtresses rehaussant leur beauté orientale des plus raffinées parures, contre ces jeunes serviteurs du temple, parfumés et fardés comme le sont encore les Bédouins et les Druzes, contre le charme envahissant de

DJEBAÏL (BYBLOS). STÈLES ET AUTEL À SACRIFICES.

,67

VERS LA GROTTE D'AFQA.

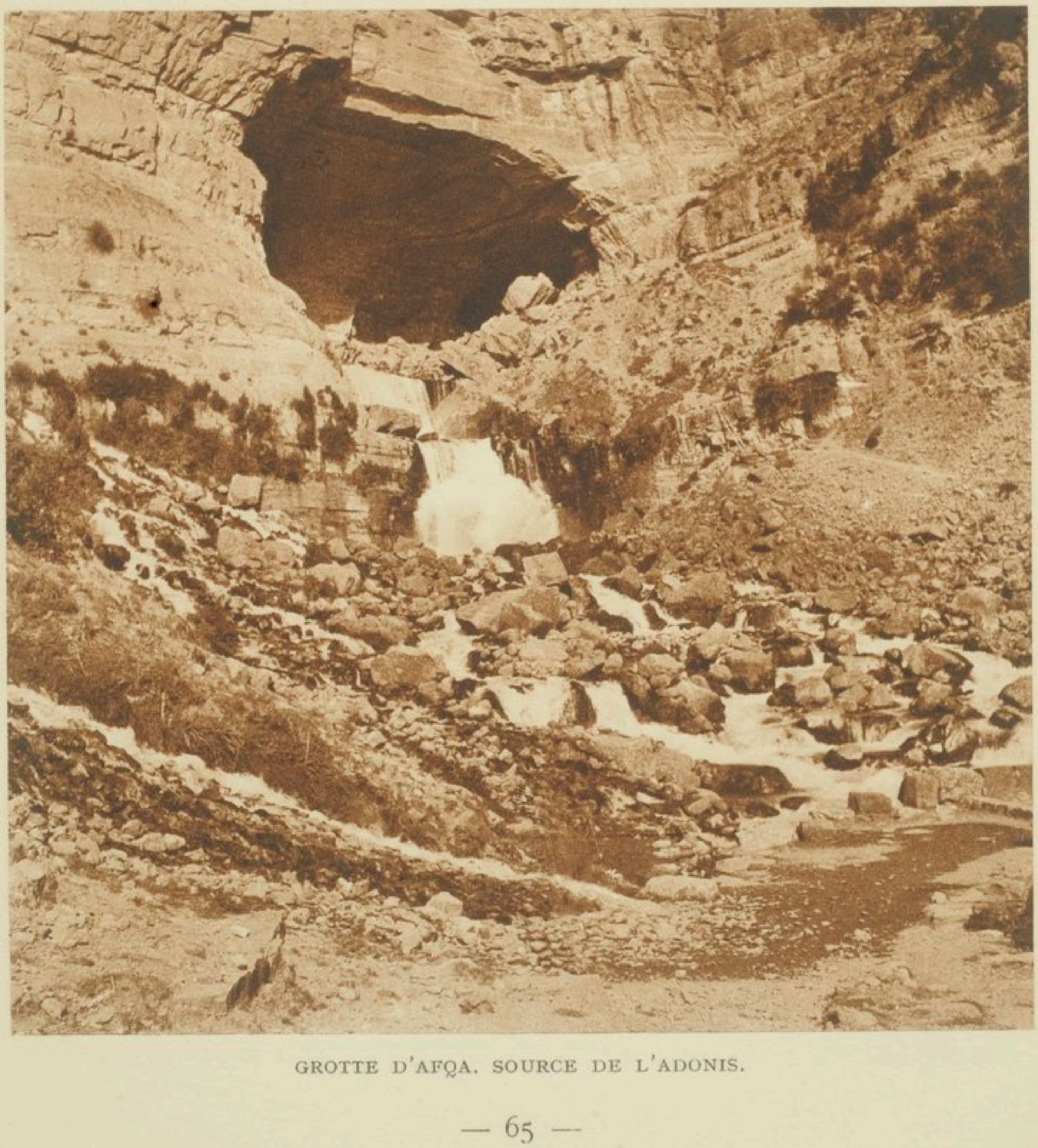
ces danseuses et de ces chanteurs célèbres dans le monde entier, une sainte horreur soulevait le voisin pays des prophètes.

De la charmante petite ville de Batroun (jadis *Botrys*), après un coup d'œil sur la baie de Chaqqa et le promontoire de « la Face de Dieu », on part pour les Cèdres; les cèdres du Liban universellement célèbres.

Voici Hadet, voici Dimâne, qui est résidence d'été du patriarche maronite. Saint Maron et ses moines vinrent défricher la terre, cultiver

la montagne, fonder des couvents, qui subsistent, nombreux, transformant cette vallée sauvage en *Qadicha* ou la Sainte. Du haut de la route, on domine ces vieux bâtiments, mais de plus modernes, situés plus haut, les remplacent peu à peu. Des siècles de travail ont fait de cette partie du Liban comme un jardin suspendu. On caractérisera le mieux ce paysage au village d'Hasroun.

Au premier plan, un abîme s'ouvre parmi des aiguilles de roches, des arches et des ponts naturels, et au fond bondit le torrent. Au delà de ce vide, une pente où les cultures se superposent en gradins, où les maisons blanches et rouges s'éparpillent parmi les pointes des arbres



GROTTE D'AFQA. SOURCE DE L'ADONIS.

et, dominant cette zone verdoyante, la barrière étincelante des neiges éternelles, haute de plus de trois mille mètres.

Devant pareil spectacle, comme on s'explique que le *Cantique des Cantiques* compare la Bien-Aimée à « un ruisseau qui coule du Liban » et le parfum de ses vêtements à « l'odeur de la montagne ». Et la Bien-Aimée, voulant à son tour louanger l'Epoux, s'écrie : « Il est beau comme le Liban ! »

Ayant laissé sur la droite la source du Nahr Qadicha, donnons un coup d'œil à l'usine électrique qui éclaire Tripoli et toute la région. La route, qui accomplit un demi-cercle, parvient au village de Becharré, d'où elle continue vers Tripoli. Ici s'en détache la route des Cèdres, et l'on arrive non pas dans la forêt biblique, mais aux enclos où subsistent les fameux arbres. Tout le monde connaît les phrases et les pleurs de Lamartine, qui, en dépit de l'inscription, fut arrêté en route par la neige. Les sports d'hiver n'existaient pas encore ! Les arbres sacrés en laissant de côté quelques bas buissons de reboisement et quelques antiques troncs foudroyés informes, élèvent une belle voûte. Tel cèdre

UN GROUPE DE CÈDRES VUS D'AVION.

LES CÈDRES EN HIVER.

isolé, avec ses larges ailes horizontales et sombres, se profile sur l'horizon avec une majesté souveraine. On comprend que les Libanais aient mis un cèdre sur leur drapeau, tricolore comme le nôtre, et un cèdre encore sur les timbres-poste de la République Libanaise.

Une plaque de bronze du 6e bataillon du 2e Etranger commémore la construction récente d'une route allant de Tripoli à Baalbek, par le col d'Aïn Atla (2.660 mètres) :

« *A l'Armée française et au Gouvernement libanais,*

« *Auteurs de cette route de montagne, une des plus hautes du monde,*
« *le Club Alpin Français reconnaissant.* »

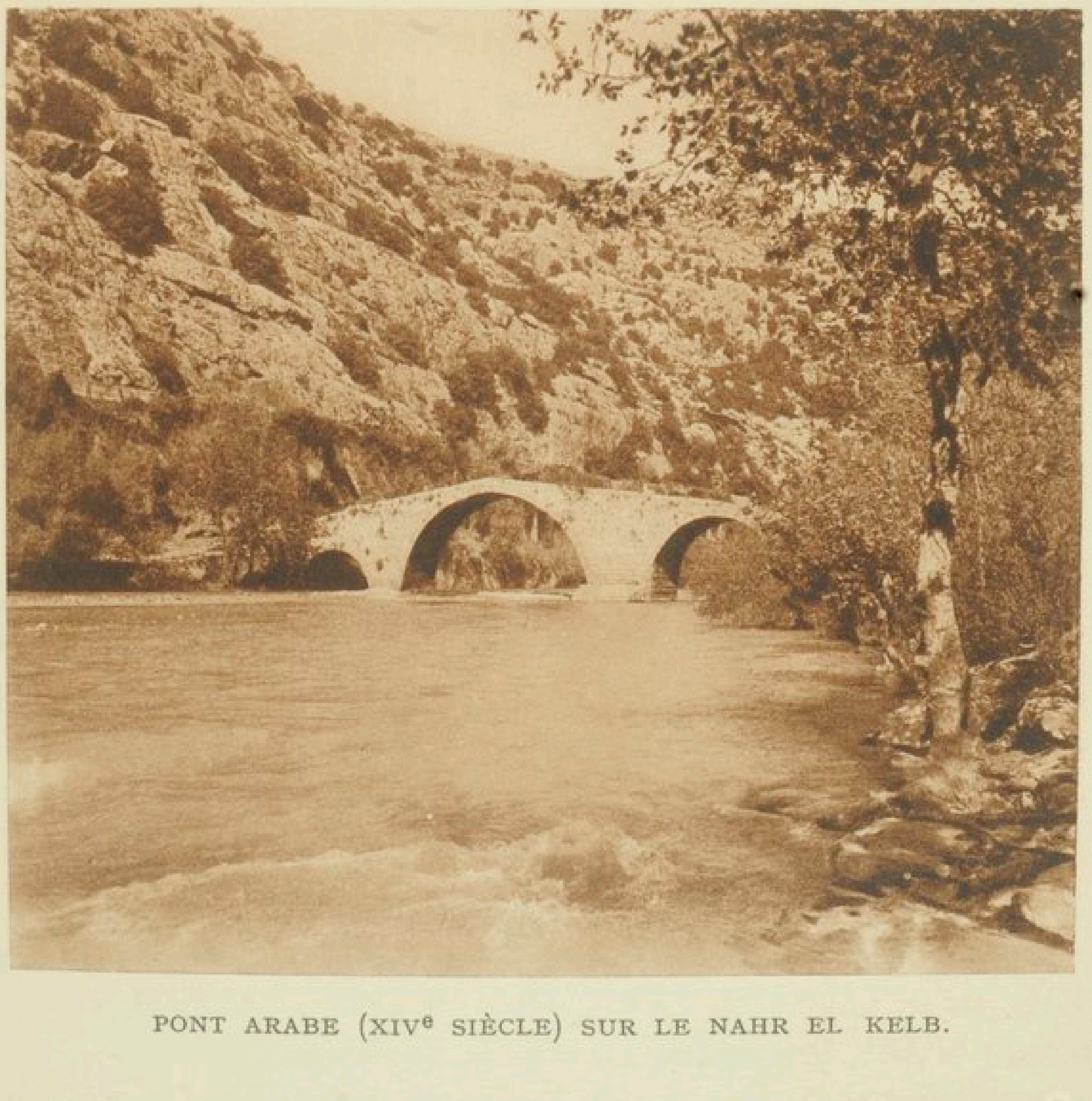
Voici Ehden, dont le nom appelle irrésistiblement le calembour, car c'est un petit paradis de pins, de mûriers, de figuiers, de noyers superbes, — le noyer est un des plus beaux arbres de la Syrie, — et toujours, partout, les vignes, les vignes adonisiennes.

Ces villages sont animés par des groupes de jeunes gens, de jeunes

filles, d'enfants; beaux visages, grands yeux, toutes ces jolies Yamilé, Mariam, Linaa, Mountakâ, tous ces souriants Boutros, Antoun, Ibrahim, Khalil, qui vont échanger des serments sous les cèdres, au murmure du vent de la montagne ou de la cascade... Au Liban, la famille, cette base indestructible des peuples, a conservé une force de jeunesse inconnue en Europe.

Au sortir d'Ehden, soudain, vue grandiose sur la mer.

A travers les oliviers, Tripoli apparaît, Tripoli ech Châm, Tripoli de Syrie. C'est tout un monde nouveau qui commence, — avec les minarets de ses mosquées, — le monde de l'Islam.



PONT ARABE (XIVe SIÈCLE) SUR LE NAHR EL KELB.

TRIPOLI. LE CHÂTEAU DE RAYMOND DE SAINT-GILLES.

CHAPITRE III

TRIPOLI — LES CHATEAUX FRANCS LES VILLES DE L'ORONTE

CE caractère musulman, arabe de Tripoli, s'accentue, avant même d'entrer dans la ville, par l'apparition du grand cimetière près duquel la mosquée de Teylân élève ses coupoles dans l'azur (on y admire un portail du plus pur style oriental du XIV^{e} siècle), et,

AMRIT. UN DES MAGHAZIL (FUSEAUX), MONUMENT PHÉNICIEN; LE CYLINDRE MONOLITHE MESURE 4 MÈTRES × 3 M. 50 DE DIAMÈTRE.

non loin de là, dans un frais vallon, la dervicherie, où il y a de charmantes fontaines.

Nous entrons dans le royaume du blanc, si l'on peut dire, où tout, murailles, terrasses, édifices privés et religieux, subit les badigeonnages à la chaux qui révoltent quelques délicats, mais dont l'aspect fait battre le cœur de ceux qui ont visité et qui aiment les pays musulmans d'Asie ou d'Afrique. Quelle caresse pour l'œil que tous ces blancs, — car il y en a dix, cent et davantage, — onctueux comme le velours et la neige, brillants de l'éclat de l'albâtre ou du marbre pentélique, chatoyants comme les satins de Terburg ou les soieries vénitiennes, caressants

HABITATION SUR PILOTIS
DANS LES JARDINS ENTRE TRIPOLI ET EL MINA.

TRIPOLI. LA DERVICHERIE.

comme le duvet des cygnes ou la fourrure des chats persans, doux comme la chair des camélias ou celle de ces autres fleurs : les beautés féminines...

On se perd avec délices, allant de surprise en surprise, dans le fouillis, le labyrinthe des rues étroites, tortueuses, parfois voûtées des vieux quartiers, bruissantes de l'animation populaire et colorées de la bigarrure des costumes. Derrière ces façades aux rares fenêtres grillagées, — qui ont fait rêver l'auteur de *Yamilé* de la façon la plus heureuse, — comme on devine des jardins secrets, y compris ceux des âmes. On parle à mots couverts des harems de Tripoli, où la vie orientale de jadis aurait gardé tous ses droits. Quelle surprise, dans ce lacis de ruelles, de découvrir le vieux pont sur le Nahr Abou Ali, car la rivière Qadicha, comme plusieurs autres fleuves syriens, éprouve le besoin de changer de nom pour célébrer ses noces avec la mer; il faut s'arrêter quelques instants et regarder le courant qui coule, non encastré de quais, mais entre les maisons avec comme toile de fond le *Djisr el Djedid*, le pont neuf, bordé de boutiques comme le *Ponte Vecchio* à Florence. La *Djami el Kébir*, la

TRIPOLI. PLACE DU TELL ET TOUR DE L'HORLOGE.

Grande Mosquée, est l'ancienne cathédrale Sainte-Marie de la Tour, reconstruite à l'arabe, qui a conservé cependant quelques vestiges (portails, fenêtres, chapiteaux) de sa destination première. La place du Tell forme le centre de la vie urbaine : poste, hôtels, cafés, se groupent autour d'un joli jardin public, orné d'une « tour de l'horloge » comme on en trouve une dans chaque cité du Levant : on n'aurait pas cru les Orientaux, qui passent pour indolents et rêveurs, aussi préoccupés de l'heure exacte que les Européens au micro !

D'autres jardins, plus vastes, toute une petite plaine triangulaire, bornée de deux côtés par la mer, couverte de végétation luxuriante et d'arbres délectables, séparent ou plutôt réunissent Tripoli au quartier maritime : El Mina, qui occupe un promontoire, et renferme le port

et la gare, tête d'un embranchement qui, par Homs, rejoint la grande voie ferrée Alep, Damas et Beyrouth.

El Mina fait surgir la vie moderne au milieu du passé. Il y a l'aéroport; il y a les installations, à terre et en mer, pour l'embarquement du pétrole amené des gisements de la région de Mossoul, en Irak. Six *pipe-lines* sous-marins, détachés du grand pipe-line, vont alimenter à 1.800 mètres du rivage les gros bateaux-citernes aux flancs métalliques et plats.

Industrie, commerce, communications, affaires se sont emparés de ce coin. Cela vaut mieux que la politique pure, et cela ne ramène-t-il pas la Syrie aux beaux jours de sa prospérité d'autrefois, quand elle était l'intermédiaire entre l'Europe et l'Asie ?

Le passé, sur ce rivage, nous ressaisit d'ailleurs d'autre façon. Ce décor fut celui où se place l'aventure émouvante et authentique de Jaufré Rudel, le charmant chevalier de Blaye, l'amoureux de la Princesse lointaine, qui ne fut pas comme Grisélidis une héroïne de légende ou

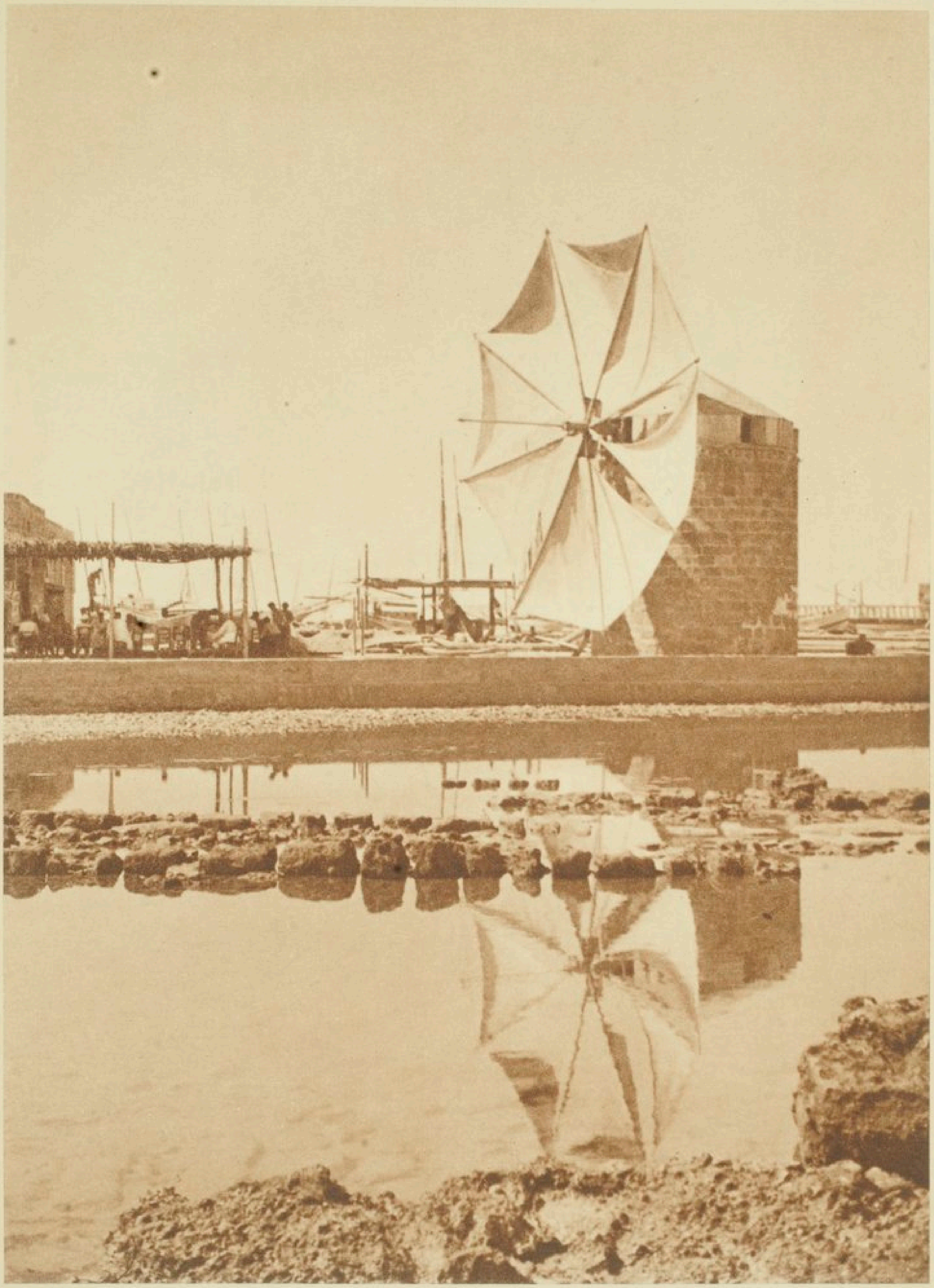
TRIPOLI. LE PONT NEUF (DJISR EL DJEDID)
SUR LE NAHR ABOU ALI (QADICHA).

de théâtre, mais Mélisende, comtesse de Tripoli. Elle résidait dans le château édifié par Raymond de Saint-Gilles comte de Toulouse, dont la lourde masse domine encore la ville. Ce *Qalaat* (château ou citadelle) est le premier que nous rencontrons, de ces châteaux forts médiévaux, construits par les Croisés avec la collaboration de la main-d'œuvre locale.

EL MINA. VOILIERS.

Toute la Syrie est couverte de ces « châteaux francs » (le mot « Franc », nous l'avons dit, désignait alors tous les Européens), les uns en ruine, les autres restés debout, devenus célèbres dans le monde entier, à l'égal de ceux du Rhin et des Vosges. Les plus beaux sont groupés dans la région au nord de Tripoli qui forme le territoire des Alaouïtes. Le relief rude et presque sauvage s'accorde à merveille avec ces populations à religion mystérieuse : Alaouïtes, qui croient à la métempsycose et qui vénèrent des imans tenus pour la réincarnation du prophète Ali, Ismaéliens, autre secte, au culte différent, qui, au moyen âge, dressèrent forteresses contre forteresses et résistèrent aux Croisés.

Au sortir de Tripoli, la route qui dessert toute cette région continue



MOULIN À VENT À L'ÎLE DE ROUAD.

LATTAQUIÉ. COLONNES ROMAINES À L'INTÉRIEUR D'UNE MOSQUÉE.

à suivre le rivage de la mer. A dix lieues plus loin, apparaît le Qalaat Areimé, qui appartenait aux Templiers et assurait liaison avec le « Chastel-Blanc » et le « Chastel-Rouge » des environs de Safita : il fut reconstruit en grande partie par les Arabes. Puis on traverse Amrit, où il faut sans doute retrouver les restes de la ville phénicienne devenue *Marathus* à l'époque romaine, étendue sur un espace immense et présentant des monuments aux formes les moins attendues, notamment une maison monolithe, tout entière creusée dans un roc.

L'on arrive ensuite à Tartous, la Tortose des Croisés, qui s'enorgueillissait de posséder la plus ancienne chapelle consacrée à la Vierge Marie : ce fut un lieu de pèlerinage; de nombreux miracles furent attribués à l'Image Sainte, qui était, disait-on, l'œuvre de saint Luc, et que même les tremblements

TARTOUS. INTÉRIEUR DE N.-D. DE TORTOSE. PILIER ET CHAPITEAUX.

81

LE QALAAT SAHYOUN. ANGLE SUD-EST.

de terre épargnaient. En 1922, le général Gouraud a sauvé la vénérable cathédrale de transformations honteuses par sa remise au Service des Antiquités. Mais Notre-Dame du Liban l'a supplantée dans le culte des fidèles. L'ancienne forteresse des Templiers est envahie en partie par la ville actuelle, le tracé des deux enceintes est aisé à reconnaître; de l'énorme donjon au bord de la mer ne subsiste que la base, mais la « grande salle » (de 44 mètres sur 15) où se tenaient les Chapitres généraux de l'Ordre offre encore d'admirables fragments.

En face de Tartous s'allonge dans les flots l'île Rouad — l'*Aradus* des Grecs — dont le commandant Trabaud s'empara dès 1914; elle servit de point d'appui aux Alliés pendant toute la guerre. Elle

QALAAT SAHYOUN. FOSSÉ TAILLÉ DANS LE ROC ET PILIER DU PONT-LEVIS.

a conservé ses fortifications aux soubassements phéniciens, son château du XIII^{e} siècle, encore l'œuvre des Templiers, ces infatigables bâtisseurs; de là, on a sur la côte de Syrie une vision splendide.

Au delà de Tartous, après des vues de villages enveloppés de verdure, après avoir aperçu au loin sur la droite, le château de Marqab, la route atteint la bourgade de Baniyas (qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, tout au sud de la Syrie, où le Jourdain prend sa source). C'est d'ici qu'on se rend aux ruines de cette citadelle qui passait pour imprenable. Elle se dresse, énorme, sur une montagne triangulaire qui a déterminé la configuration architecturale.

Cette disposition, — ce dispositif de stratégie, — est commun à tous les châteaux francs de Syrie, dont l'assiette fut toujours choisie pour en faire une grande place d'armes, soit comme refuge et pour la défensive, soit pour le départ de l'offensive; comme leur est commune, pareillement, la division en « première enceinte », « deuxième enceinte »; celle-ci forme le « réduit », où se trouve le donjon, la chapelle, la grande

CAMPEMENT BÉDOUIN À DJISR ECH CHOGHOUR

L'ORONTE À DJISR ECH CHOGHOUR.

salle, les logis. Ce donjon, nerf de la défense, ne se trouve pas nécessairement au milieu, mais au point le plus menacé : ainsi, au Marqab, à la pointe sud, fortifiée par un saillant formidable que l'on baptisa « l'Eperon ». Les enceintes de ces forteresses sont protégées par des fossés profonds, taillés en plein roc et qui restaient remplis d'eau. Des revêtements de pierre tapissaient ces tranchées gigantesques. Les constructions sont en pierre de grand appareil et assises sur le roc vif.

Toujours poursuivant notre itinéraire sur cette côte méditerranéenne des Alaouïtes qui prolonge, vers le nord, la « Côte Divine », nous atteignons Djeblé (la *Gabala* des Phéniciens) ; nous passons à quelque distance du Qalaat el Mehelbé, complètement en ruine, franchissons plusieurs cols avec descentes assez rapides, et, à travars des vallées verdoyantes, atteignons la petite ville de Lattaquié (plus de 30.000 habitants).

Séleucus Ier changea son nom sémitique et araméen pour celui de Laodicée, en l'honneur de sa mère. Rien de plus grandiose, mais

LE KRAK DES CHEVALIERS. VUE D'ENSE

E D'ENSEMBLE PRISE DU SUD-OUEST.

aussi de plus gracieux que cette coutume de la dynastie des Séleucides, héritiers d'Alexandre en Syrie, de créer des villes ou de changer leur nom en l'honneur des membres de leur famille. Laodicée rivalisait avec les grandes cités hellénistiques d'Antioche, d'Apamée, de Séleucie. Elle était même le port d'Apamée. En octobre 1097, c'est la flotte boulonnaise de Guynemer (un nom prédestiné !) qui s'en empara et en fit hommage au

KRAK DES CHEVALIERS. SECONDE ENCEINTE. UNE PARTIE DU FRONT OUEST.

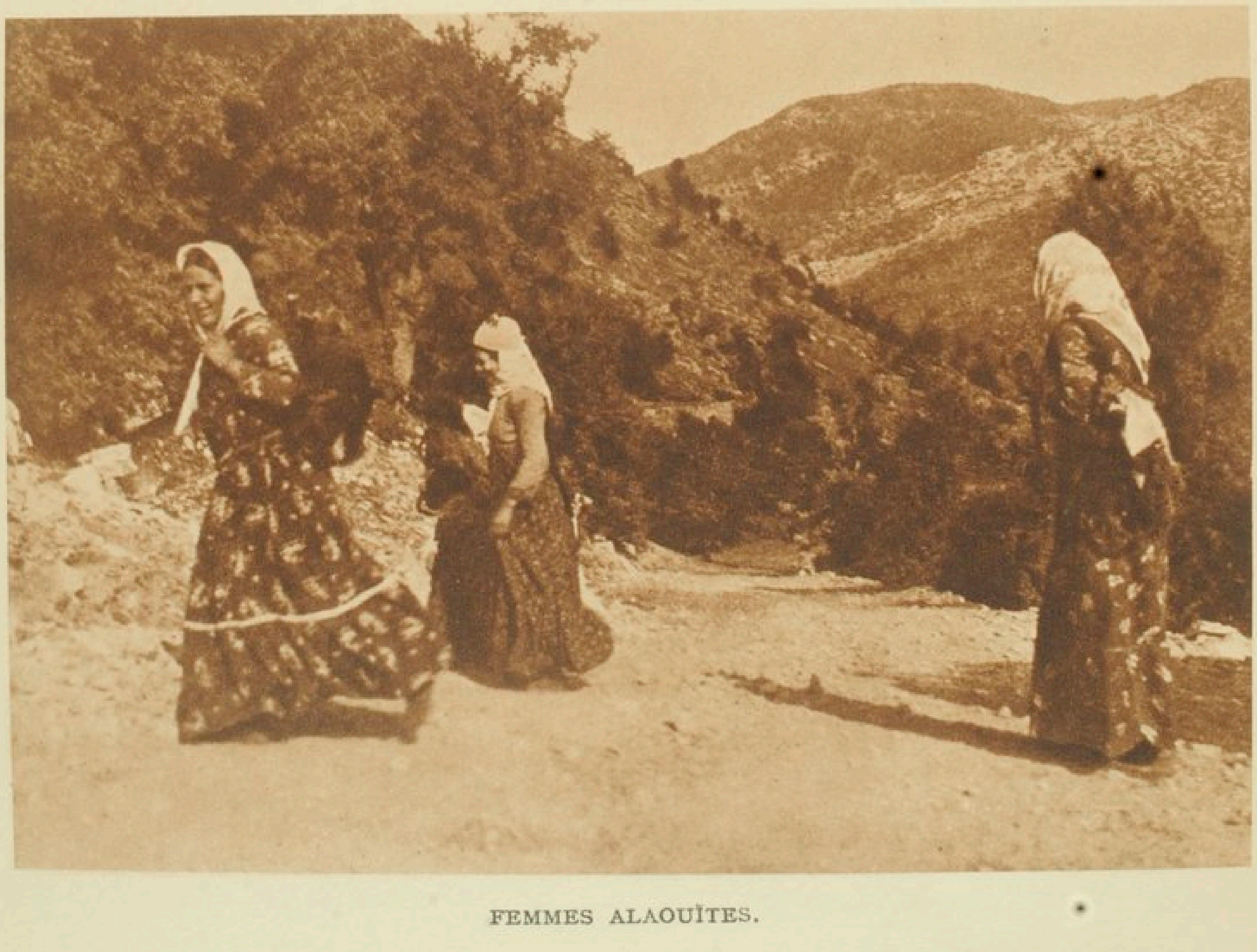
comte de Tripoli. Tout un joli quartier s'est construit au long de la mer. Sur le boulevard Billotte, on a érigé un monument — une colonne antique — en souvenir de ce général. C'est aux environs de Lattaquié qu'ont été entreprises les fameuses fouilles de Râs Chamra, ou Schâmra, où l'on a découvert, à côté de textes très importants pour l'histoire de l'Asie occidentale ancienne, des tablettes d'une écriture alphabétique antérieure, semble-t-il, à celle de Byblos.

Ici la grande route quitte le rivage, s'enfonce dans le massif alaouïte en direction de Riha et d'Alep. Elle passe au pied du château de Sahyoun, le « Saône » des Croisades. Quand apparaît cette masse gigan-

KRAK DES CHEVALIERS. LA COUR BASSE; À DROITE, GALERIE DE LA GRANDE SALLE. AU FOND, LE DONJON.

tesque de murailles vertigineuses, dominant le fossé, large de quinze mètres, précipice taillé dans le roc, vrai travail cyclopéen, dont le point le plus extraordinaire est cette aiguille réservée au milieu de la tranchée pour y appuyer le pont-levis, quand les tours et les enceintes se déploient devant les yeux, on éprouve un compréhensible saisissement. Il reste d'importants vestiges de la citadelle byzantine, mais la forteresse franque les a complètement enfermés.

Au delà de Lattaquié commence la région d'Antioche, devenue frontière de Syrie. Rebroussons chemin jusqu'à Baniyas, d'où l'on se rend le plus commodément à Masyaf : ici la forteresse est arabe et byzantine; elle intéresse moins par elle-même que par les souvenirs sanglants qui s'y rattachent, car c'était le repaire — avec aussi les châteaux voisins de Qadmous et du Kahf — des Haschichins (fumeurs de haschich, dits « Assassins »), secte étrange qui, vers la seconde moitié du XIIe siècle, obéissait aveuglément à son chef Rachid ed Dine Simân, plus connu sous le nom du « Vieux de la montagne ». De ce lieu, dont les secrets n'ont pu être éclaircis, partaient les ordres qui faisaient exécuter, à travers l'Asie et l'Europe, les personnages voués par lui à la mort. C'est



FEMMES ALAOUÏTES.

HOMS. INTÉRIEUR DE LA GRANDE MOSQUÉE. TOMBEAU DU SHÉRIF SÉLIM.

ainsi qu'il envoya à saint Louis, alors à Saint-Jean d'Acre, des messagers qui, prêts à le tuer s'il refusait ses propositions, revinrent au contraire désarmés par la bonté du roi, avec des présents !

Le château d'Akkar (où l'on se rend de Tripoli) est au contraire une très belle et très puissante construction médiévale, sur une crête à 700 mètres d'altitude, entre deux gorges où coulent deux torrents qui se rejoignent, tandis que sur le dernier côté une coupure artificielle l'isole absolument. L'intérieur n'est qu'un monceau de pierres, mais du haut de la tour s'offre une vue étendue sur les monts Nosaïri (ou des Alaouïtes) et sur l'inoubliable vision, fermant l'horizon au nord, du *Qalaat el Hosn*. De Tartous ou de Tripoli par la route, ou de Tell Kalakh, station du chemin de fer Tripoli-Homs, de nombreux itinéraires conduisent à cette merveille des merveilles, devenue aussi célèbre que le Mont Saint-Michel et la Cité de Carcassonne.

Le *Qalaat el Hosn*, nommé « Krak des Chevaliers » par les historiens des Croisades et, par les auteurs arabes, *Hosn el Akrad*, « Château des Kurdes », qui en formèrent sans doute la première garnison avant l'arrivée des Croisés, offre l'exemple le plus parfait, le plus complet, le plus intéres-

DÉPIQUAGE DU BLÉ AUX ENVIRONS DE HOMS.

VANNAGE DU GRAIN AUX ENVIRONS DE HOMS.

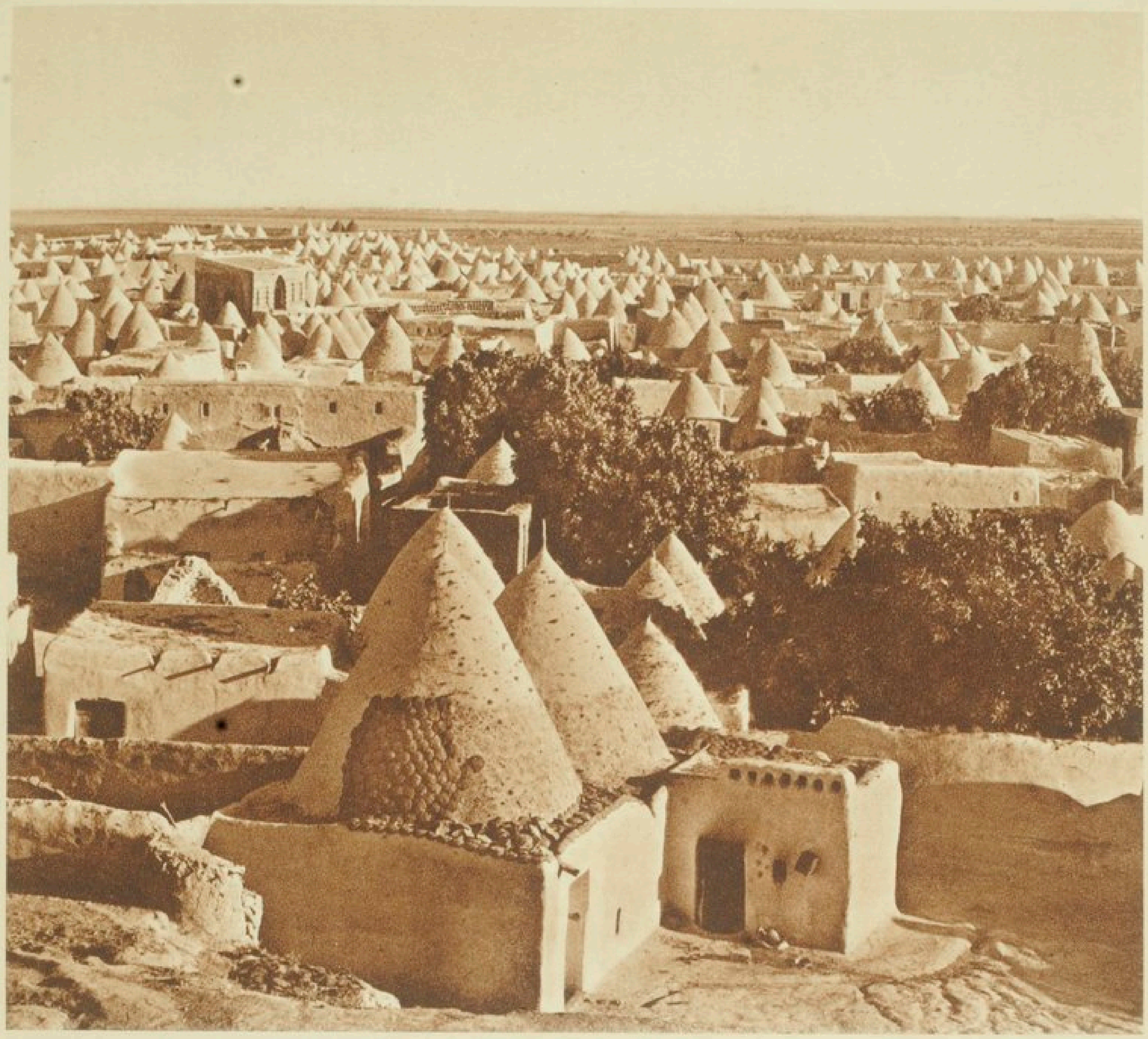
sant de l'architecture du début du XIIIe siècle, date à laquelle l'Ordre des Hospitaliers le reconstruisit en totalité. Après Guillaume Rey, ce grand précurseur, M. Paul Deschamps et M. Fr. Anus ne nous ont plus rien laissé ignorer de son style et de ses caractéristiques. Sauf aux endroits où les escarpements naturels servent de défense, les moyens les plus puissants ont été employés pour repousser les attaques extérieures. Deux enceintes se succèdent que sépare un fossé jadis rempli d'eau par un aqueduc; la première flanquée de treize tours la plupart arrondies sauf au sud, point vulnérable, où elles sont remplacées par des saillants quadrangulaires; la deuxième, selon l'usage, forme réduit et renferme deux cours de niveaux différents. On y trouve la chapelle, de la fin du XIIe siècle, simplement, mais délicatement sculptée; son abside forfifiée servait à la défense; la grande salle qui mesure vingt-cinq mètres de long sur sept de large, précédée d'un élégant portique, avec ses fenêtres aux nervures aériennes. Dans les dépendances, les travaux de déblaiement considérables ont dégagé une salle longue de cent mètres ! Le donjon situé au sud, épaulé par deux puissantes tours, partage le front de la défense; de là, l'œil découvre un panorama immense : à l'est, le lac

de Homs et le cours de l'Oronte ; au loin, les immenses plaines du désert de Palmyre ; vers l'occident, la ligne bleue de la Méditerranée ; au sud les sommets neigeux du Liban et au nord, les proches montagnes des Alaouïtes.

Devant ces ruines des châteaux francs de Syrie, le visiteur essaye, par l'imagination, de se représenter ce qu'ils furent à l'époque de leur gloire. Les deux siècles des Croisades ne sont qu'une perpétuelle épopée. Religion et Patrie; si le mot existait à peine, le sentiment était né : « *Gesta Dei per Francos* ». Une scène de ces temps-là s'est renouvelée le dimanche des Rameaux 1940 quand fut célébrée au Krak une messe solennelle, avec le concours des détachements des chars de Homs commandés par le prince Murat. « Sous ces voûtes séculaires, comme l'écrivait un témoin, retentirent les pas des soldats, lointains successeurs de ceux qui construisirent ces murailles ».

Encore en trouvons-nous des images vivantes dans ce curieux couvent de « Belmont » *(Deir Balamend)*, aux environs de Tripoli,

FEMMES AU PUITS.



TELL BISÉ.

ancienne abbaye cistercienne de 1157, restée telle quelle, puisque des moines l'habitent toujours, mais de rite orthodoxe.

Mais nous savons aussi, aujourd'hui, que le « sombre » moyen âge, — ce cliché d'historiens périmés — fut une époque de magnificence, d'allégresse et de courtoisie. Ces châteaux forts d'Orient, comme ceux d'Europe, renfermèrent des palais où — avant ceux de la Renaissance — toutes les recherches de l'art et du luxe empruntaient à deux civilisations, où le génie oriental et le génie occidental s'unissaient. Dans ces salles, ces galeries, ces « retraits » se succédaient les festins et les fêtes, les assemblées, les ambassades, les jeux et les danses. Dans les cours, les tournois et ces « cours d'amour » qui étaient des assauts

95

HAMA. L'ORONTE VU À TRAVERS L'ARCHE D'UNE NORIA.

de musique et de poésie où, entre deux batailles, triomphaient les chevaliers. Les Dames de leurs pensées ne se trouvaient ni lointaines, ni absentes puisque beaucoup de Françaises traversaient la mer pour accompagner ou rejoindre les Croisés, et, parmi elles, les plus grandes et les plus titrées, telles que Sybille de Flandre, la comtesse de Blois, la comtesse de Toulouse, même une reine de France : Eléonore (Aliénor) de Guyenne ou d'Aquitaine. Ces liseuses de Chrétien de Troyes, du *Chevalier au Lion*, d'*Aucassin et Nicolette,* devenaient, sous le ciel de Syrie, à leur tour, des héroïnes de romans ou d'aventures dignes d'être chantées.

Avant de les quitter, saluons ces châteaux forts de Syrie, qui conservent intact le souvenir de quelques-unes des plus belles pages du passé de notre pays. « Pour Dieu ! pour le Roy ! pour ma Dame ! » c'est-à-dire en un seul mot « : Pour la France ! »

La voie ferrée venant de Tripoli rejoint la ligne Damas-Alep à Homs. Un peu avant, s'étend son vaste lac que traverse le Nahr el Asi (« le fleuve désobéissant ») parce que, de tous les fleuves du Levant, il s'obstine à couler du sud au nord. L'antiquité l'appelait l'Oronte et il est resté célèbre dans l'histoire. Ce lac de Homs est formé par une digue, longue d'une demi-lieue, dont l'origine remonterait au IIe millénaire. Alexandre et Dioclétien sans doute la réparèrent et, de nos jours, de grands travaux modernes pour la retenue du fleuve et les irrigations, barrages, canalisations, usines, sont en train de changer l'aspect de la région. Pays très fertile, — étendues de terre d'un brun carminé bornées par les montagnes, — qui trompe le voyageur non averti, s'il vient à passer après la germination et la moisson rapides, quand tout reprend l'aspect désertique et brûlé sous le vent torride qui roule des flots de poussière.

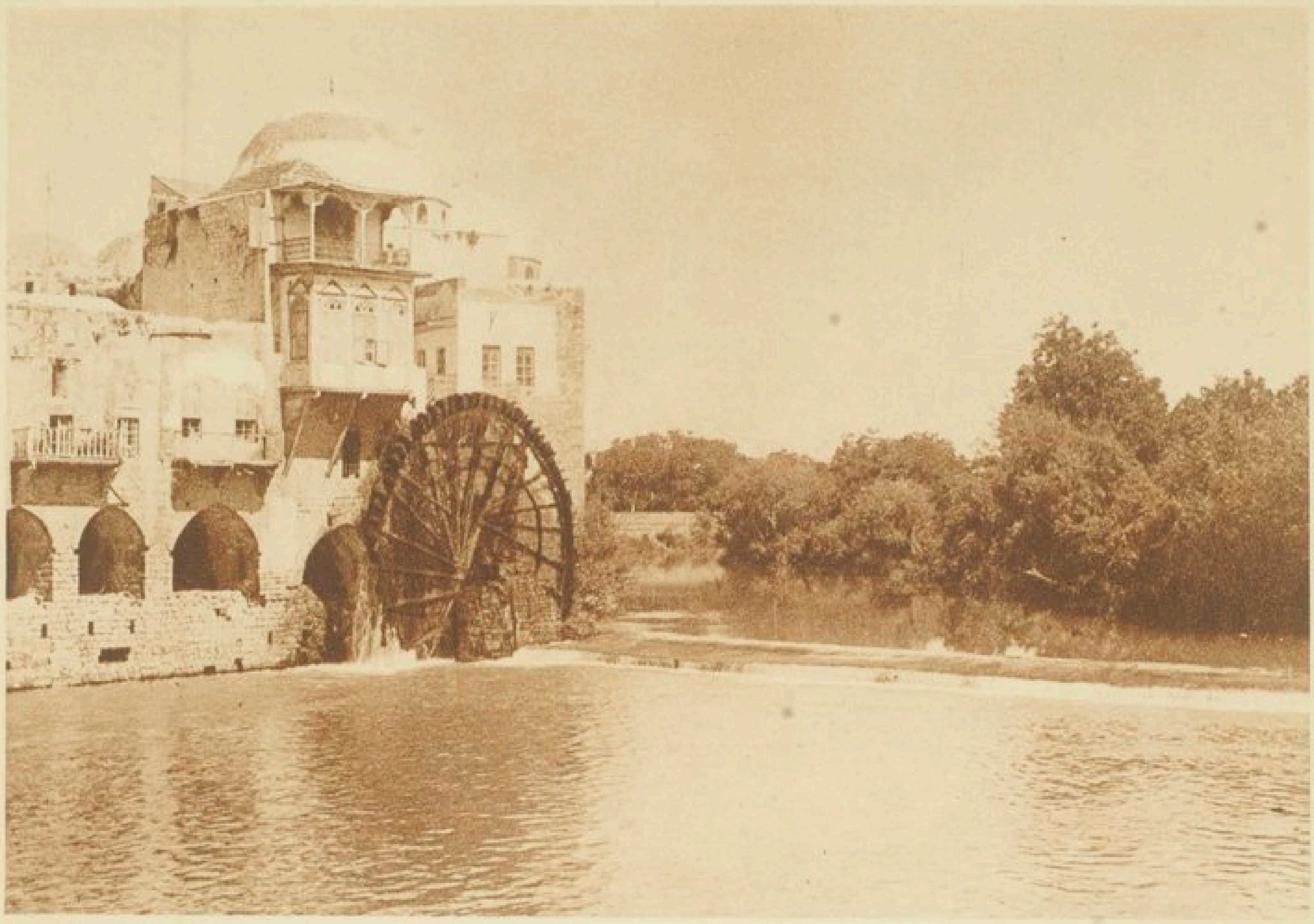
TELL BISÉ. UNE RUE.

HAMA. UNE NORIA.

A quelque distance, une hauteur est identifiée avec Qadech qui vit se heurter dans une bataille terrible, mais incertaine (chacun se proclamant vainqueur), les empires hittite et égyptien qui se disputaient la Syrie, cela sous le règne du pharaon Ramsès II. Plus tard, ce fut une cité florissante sous le nom de Laodicée du Liban.

Homs est une ville de soixante mille habitants et plus, presque exclusivement musulmane, très particulariste, enfermée dans ses traditions et sa religion. Elle offre un aspect sombre avec ses maisons de basalte. Mais son passé la vêt de grandeur et de poésie. Nous avons cité les empereurs qu'elle donna à Rome, et la « pierre noire » sacrée de son temple du Soleil fut transportée auprès du feu du temple de Vesta. C'est aussi le lieu du martyre de saint Sébastien, au moins selon la légende, car la réalité implacable nous apprend qu'il mourut dans un âge mûr et tué à coups de bâton dans le cirque, ce jeune « archer

HAMA. COIN DE RUE.



HAMA. LA MAISON DU MOUKAREM.

d'Emèse », célébré par la musique de notre génial Claude Debussy avec la collaboration d'un grand poète et d'une grande tragédienne.

Après Homs vient Tell Bisé, dont les maisons ont la forme étrange de pains de sucre; architecture venue sans doute d'Assyrie où nous la retrouverons, puis Restân (l'antique Aréthuse). Et voici Hama.

La ville des « jardins sur l'Oronte » a la réputation plutôt fâcheuse d'être peu accueillante aux étrangers, mais elle vaut mieux que sa réputation. Elle apparaît comme un nid de verdure, de fraîcheur entre les étendues de la plaine aux ondulations infinies. L'Oronte y décrit une courbe et s'encaisse entre des maisons hautes, des palais plutôt, aux assises de pierre alternativement jaune et noire. Hama est un peu « le faubourg Saint-Germain » de la Syrie; on remarque les demeures d'Asad pacha el Azem (pourtant moins belle que celle de Damas), de la famille Keylani et de bien d'autres. Qui n'a entendu parler des norias, ces grandes roues hydrauliques, ces grands cercles noirs qui, nuit et jour, emplissent leurs godets dans la rivière pour les monter jusqu'aux maisons, aux terrasses, aux cultures, à la terre ocre ou rose ? Auprès d'elles et dans des îlettes, on va, ô délices ! humer l'odeur de l'eau. Quels

HAMA. LA GRANDE MOSQUÉE (DJAMI EL KÉBIR) ET LES JARDINS.

101

L'ORONTE AU PIED DU QALAAT SEIDJAR.

coins charmants pour la rêverie et comme l'on comprend qu'un jour « un roman de rêve » ait pu y « tomber du ciel » dans les mains d'un heureux auteur ! La Grande Mosquée au minaret octogonal, la *Djami Nouri* et la « mosquée des serpents », des mausolées de princes et de savants (l'Orient reconnaît toujours la primauté de l'esprit), confèrent à la ville un caractère de noblesse musulmane indéniable, comme aussi la préservation des atteintes modernes, le maintien des costumes et la lumière d'or, somptueuse et chaude, qui enveloppe et colore toute chose.

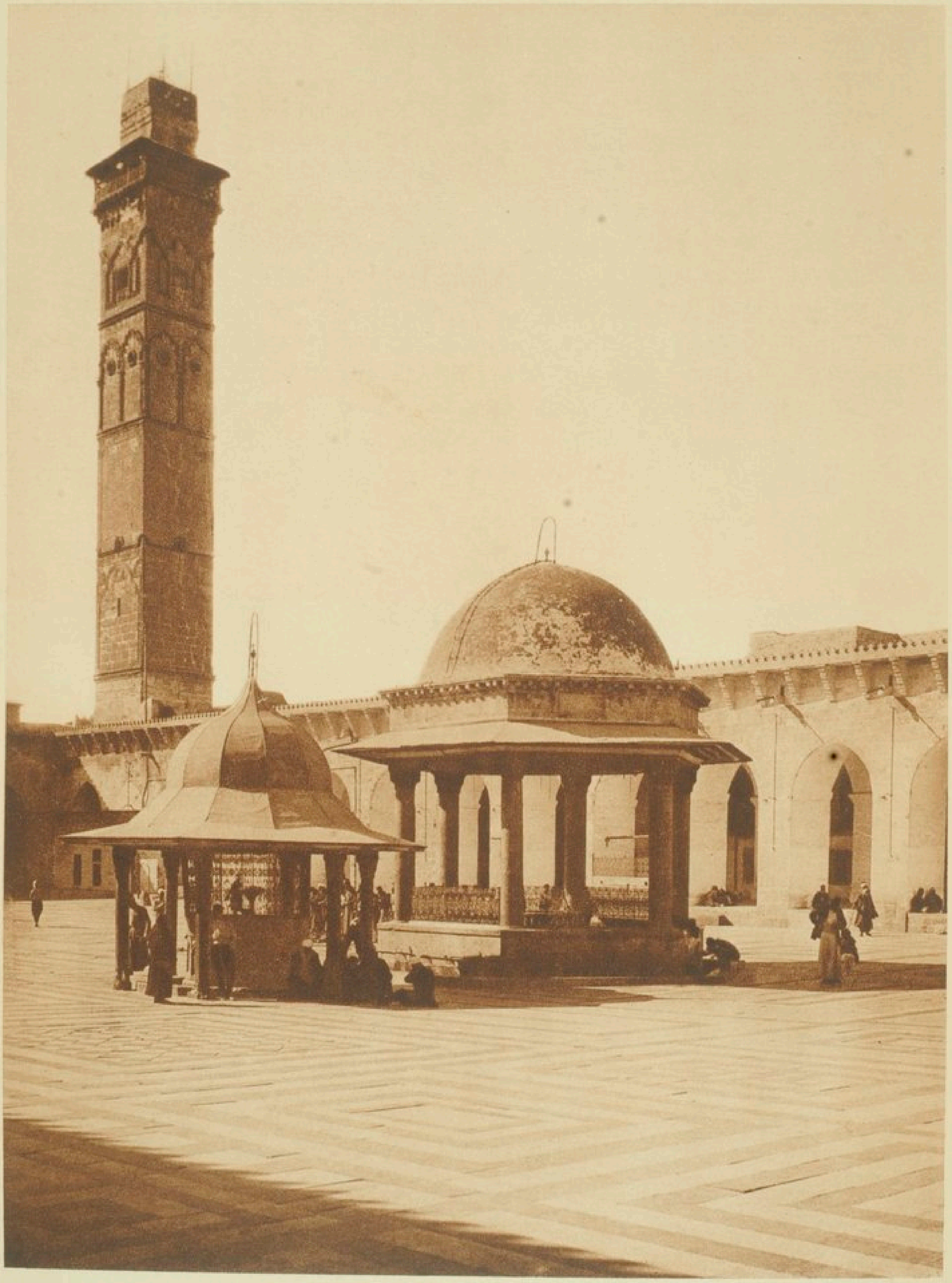
On trouve à Hama (paraît-il) les plus beaux chevaux. Dans la cour de la gare, voici en effet de splendides montures. Ici l'enthousiasme pour la mécanique n'a pas tué le goût des cavalcades. Ces brillants cavaliers viennent saluer l'arrivée des pèlerins, parents ou amis, partis pour La Mecque et dont ils attendent le retour. Voilà les pèlerins ! Quel tumulte ! Quantité de gens effroyablement brûlés par les soleils de la Mer Rouge et de l'Arabie. La multitude accourue de la ville, les femmes, du haut des terrasses, poussent des cris délirants. Une fantasia s'improvise

dans la poudre soulevée par les cavales. Les *hadjis* doivent goûter une merveilleuse impression de béatitude.

Au sortir de Hama, la voie ferrée et le cours de l'Oronte divergent. Le fleuve « entêté » s'en va dans la direction du nord-ouest, à travers les vastes marais du Ghâb favorables à la culture du coton. On y rencontre, bâti sur les ruines de *Cesara*, le château arabe (XIe siècle) de Chaizar, aujourd'hui Seidjar, qui domine de sa roche le cours encaissé, et, plus loin, le Qalaat el Moudiq, qui est l'ancienne acropole de la ville grecque d'Apamée. C'était un des grands centres du royaume des Séleucides : là se trouvaient les haras (30.000 juments et 3.000 étalons), le trésor de guerre et les éléphants. On sait que, dans l'antiquité, les courses hippiques faisaient fureur et que les jeux du stade et de l'hippodrome transportés de Grèce se maintinrent plusieurs siècles en Asie.

La voie ferrée, laissant sur la gauche le Djebel Zaouiyé, dont nous reparlerons, se dirige droit vers Alep, la grande ville du nord de la Syrie.

LE CHÂTEAU DE MASYAF



ALEP. MINARET ET FONTAINE AUX ABLUTIONS DE LA GRANDE MOSQUÉE.

ALEP. UNE MOSQUÉE.

Chapitre IV

ALEP, LE DÉSERT ET LES CITÉS MORTES.
SUR LES BORDS DE L'EUPHRATE.

« Un jour, dans Alep, un Turc insolent et fier de son turban, frappant un Vénitien et insultant l'Etat, je saisis à la gorge ce vil circoncis et le frappai ainsi. » Voilà comment Shakespeare fait parler Othello, au moment où

AU SOUK DES POTERIES.

105

ALEP. CARAVANE DEVANT L'ENTRÉE DE LA CITADELLE.

le Maure trop jaloux se perce de son épée sur le corps de la pauvre Desdémone. Mais les Turcs évolués ne portent plus de turban, pas même le *tarbouch*. Or, dans Alep, l'on porte encore l'un et l'autre : Alep est une ville syrienne, non point turque.

Cependant les gens d'ici ont quelque chose d'un peu à part; l'ambiance se sature d'on ne sait quelles infiltrations étrangères, ou même européennes : ces *moucharabiehs* qui couvrent de leurs vitres et treillages les façades, — dont certaines se présentent bizarrement de biais sur la rue pour permettre aux curiosités féminines de voir dans les deux directions; — les cafés chantants de plein air avec tonnelles de verdure disposées en loges autour du kiosque à musique; les balcons où les familles, la nuit venue, étendent matelas et coussins pour dormir au frais; les nouveaux tramways qui coupent en croix la plus tortueuse des cités; les diverses langues que l'on entend parler; et surtout les visages découverts de tant de femmes. Du train dont cela va, il paraîtrait que l'élément musulman risque de se trouver en minorité : d'où l'inquiétude de certains milieux.

ALEP. UNE RUE.

107

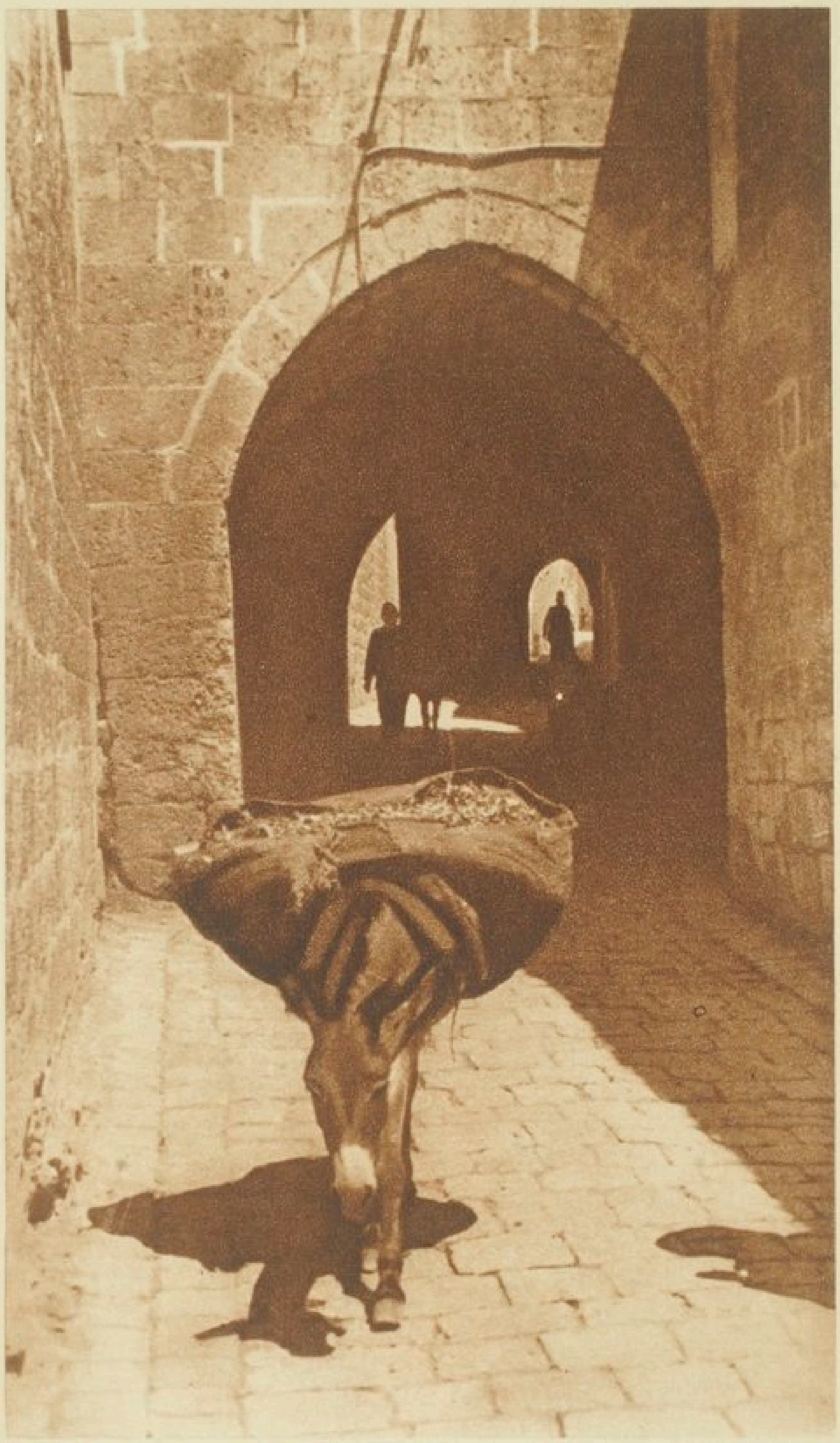
MARCHAND DE GLACE.

En plein centre de la ville se dresse, écrasante, une colline à pic, de forme ovale absolument régulière, évidemment artificielle, un de ces *tells* élevés un peu partout pour la défense dans ces pays d'entre Oronte et Euphrate. Il serait soutenu, comme sur des pilotis, par huit mille colonnes invisibles. Pour accèder à l'espèce de donjon qui en forme l'entrée, un pont ascendant, grand tremplin de pierre, déroule ses arches fauves. A la tête de ce pont, une tour avant-porte corrige la lourdeur de tout ouvrage militaire par de sobres motifs ornementaux formés d'une longue inscription coranique. Le style indique le XIII[e] siècle de notre ère; l'art architectural musulman atteint ici (à l'époque des Croisades) la perfection. De cette acropole sarrasine, se découvre le mieux l'immense Alep, accumulation de toits, terrasses, minarets, dômes, serrés, coagulés, si l'on peut dire, énorme galette de pâte blanche en train de cuire au soleil. Et tout autour, des espaces sans végétation ni verdure jusqu'à l'horizon. Une

CARDEUR DE MATELAS

grisaille illimitée, d'où le surnom de la ville : *Êch Chahbâ* (« la Grisâtre »); sa maigre rivière se remarque à peine. Rien que du soleil.

Sorti de cette étuve, il faut se plonger, selon les règles du bain maure, dans la brusque fraîcheur du bazar. Les souks d'Alep, vantés de tout temps, avaient certes beaucoup perdu depuis qu'Europe et Asie communiquaient par les nouvelles voies maritimes : Cap de Bonne-Espérance et Suez. Mais l'avenir ne réserve-t-il pas une revanche aux voies terriennes ? L'aspect monumental de leurs voûtes de pierre, les « jours » qui laissent tomber au milieu du clair-obscur des projections lumineuses, la simplicité nue du cadre mettent en valeur les soieries, les cuivres, les meubles, les bijoux, les victuailles.



DANS UNE RUE D'ALEP.

On peut aussi aller respirer sur les bords de la rivière, un peu en dehors de la ville, là où se trouve la gare du chemin de fer de Bagdad, distincte de la gare par laquelle nous sommes arrivés du sud de la Syrie.

109

Cette gare d'Alep, quel lieu fatidique, hallucinant ! On éprouve une espèce de vertige à regarder, parmi les voies, cette plaque tournante... Expliquons-nous !

Un jour, j'eus le très grand honneur d'être autorisé à poser quelques questions sur la Syrie au général Weygand ; il dirigea vers moi ce regard gris et bleu qui sait voir si vite, et de ses lèvres serrées jaillit cette formule brève, qui, d'un seul mot, disait tout : « La Syrie, c'est une *plaque tournante* ». Et rien de plus juste, au propre comme au figuré. Regardez la carte : les pays du Levant se trouvent exactement à l'intersection des trois continents : Afrique, Asie, Europe, entre cinq mers (Méditerranée, Mer Noire, Caspienne, golfe Persique, Mer Rouge). La « plaque tournante », au milieu des rails de la gare d'Alep, pourra un jour expédier des voyageurs vers Damas, le Caire et l'Afrique australe, vers Bagdad, les Indes et la Chine, vers Ataturk (Ankara), Vienne et l'Eu-

ENTRÉE DES SOUKS.

ALEP. LE GRAND SOUK.

rope occidentale. Ici, on entendra — chose prodigieuse ! — un employé crier, à la même heure : « Les voyageurs pour Pékin » ... « Pour le Cap » ... « Pour Paris ».

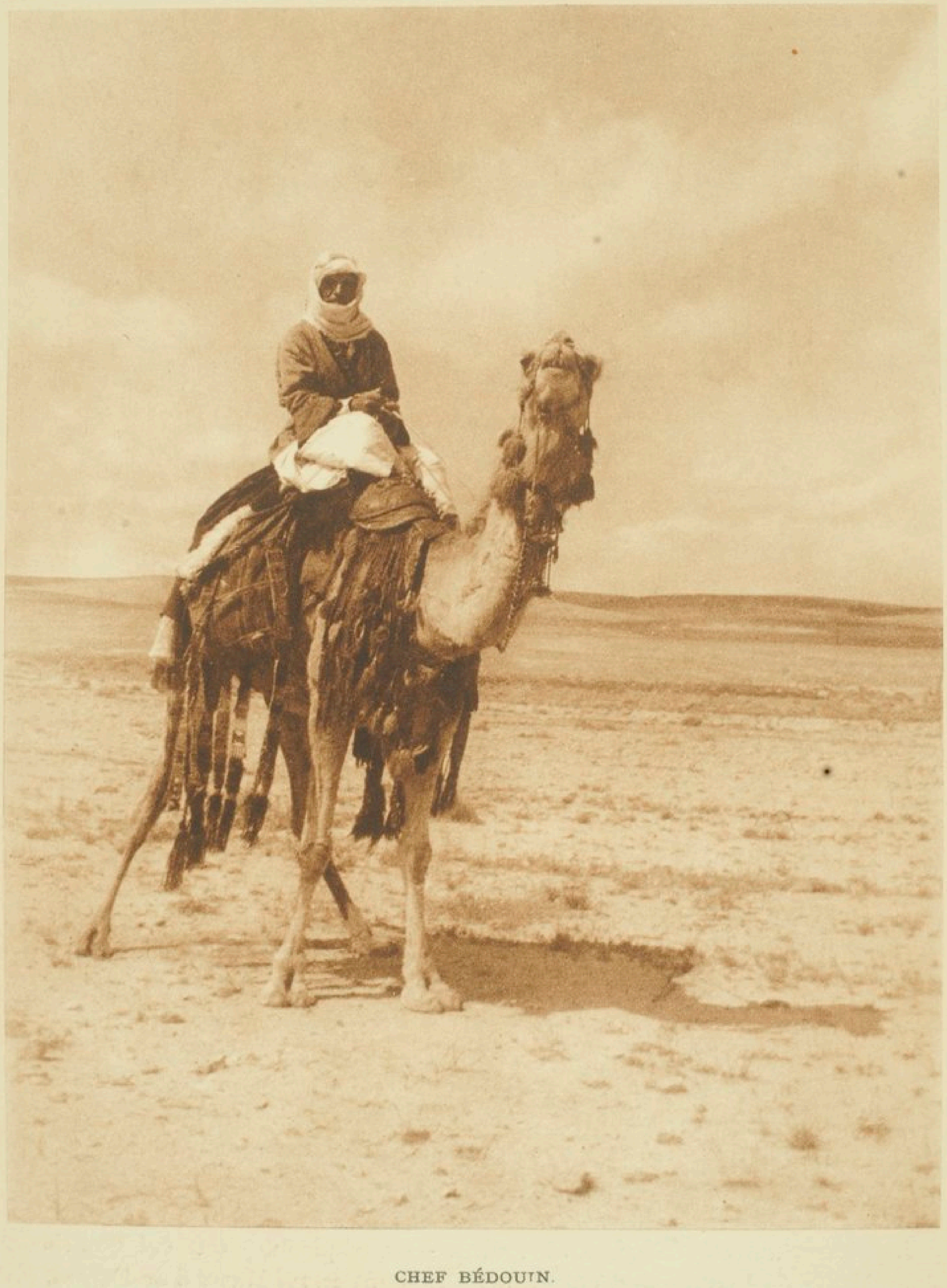
Le voyageur, dans Alep, — ne serait-ce que par la poste, si indispensable en voyage — est ramené toujours à la place de l'Horloge et au boulevard de France. Là on trouve les hôtels, les cercles, les cafés,

UN CIMETIÈRE D'ALEP.

ALEP. LE COUVENT DES DERVICHES.

les grands magasins, les librairies. Et aussi le musée, qui a été transféré de la citadelle rendue à sa destination militaire, et qui occupe un immeuble de la rue Bâb el Faradj. Tandis que le musée de Damas est affecté aux antiquités des époques gréco-romaine et musulmane, celui d'Alep réunit les objets découverts aux époques antérieures dont les fouilles récentes ont reculé les limites à des milliers d'années. L'art assyro-hittite du IIIe millénaire se trouve brillamment représenté par les statues colossales du Tell Halaf : taureaux, personnages barbus (ces barbes étaient souvent postiches, comme les perruques), disque solaire soutenu par des demi-dieux, provenant du palais du roi araméen Kapara, fils de Hadiami, qui, vers le XIIIe siècle avant J.-C., s'empara des dépouilles des Hittites vaincus. De Tell Ahmar provient une stèle célèbre représentant le dieu hittite lanceur de foudre debout sur un taureau, tandis qu'Arslan Tach, autre étape sur la même route d'Alep à Edesse, a livré de superbes ivoires — quelques-uns ont été donnés au Musée du Louvre — décorant le lit de repos du roi Hazraël de Damas, emportés comme butin par les rois d'Assyrie. Par ces découvertes et

113



CHEF BÉDOUIN.

celles faites dans les autres cités de la région de l'Euphrate, ce musée d'Alep prend une importance sans cesse accrue.

Vers la fin de la journée, l'heure est particulièrement favorable pour rendre visite aux mosquées : la « mosquée des Pistaches » (qui sont une spécialité locale appréciée), la mosquée *el Touté*, dont la corniche porte de magnifiques sculptures de l'époque fatimite (XIIe siècle), la Grande Mosquée, élevée dès l'établissement de la domination arabe, mais reconstruite aux XIe et XIIe siècles, dont le minaret, haut de cinquante-quatre mètres, remonte aux Seldjoucides, enfin l'ancienne cathédrale édifiée par l'impératrice Hélène, mère de Constantin, et transformée en *madrasa* (école coranique).

Mais c'est plus tard encore, et même la nuit venue, que nous conseillons la promenade au couvent des derviches de Cheikh Abou Bekr et à la *madrasa el Ferdaos* (« le Paradis »), situés le premier au nord, la deuxième au sud de la ville et de cette autre cité étendue sans limites et silencieuse, au delà des vieilles murailles, celle des morts. Surtout

BÉDOUIN ET SON TROUPEAU AU BORD DU NAHR KOUECH.

BÉDOUIN AU ROUET.

au clair de lune, il faut recueillir la vision de ces lieux sacrés, endormis sur les collines près des grands cimetières d'Alep... Quelques petites coupoles blanches et basses, quelques très grands cyprès profilés en pointes sur le bleu transparent de la nuit, un peu d'eau qui murmure dans une vasque parmi des faïences au milieu d'une cour fermée et tranquille, l'intérieur d'une chapelle entrevue par une grille ou une porte de bois peint entr'ouverte, une chapelle vide sauf un tombeau, et nue sauf de longs tapis... Et c'est toute la poésie de l'Islam !

On en revient l'esprit et les yeux si remplis que l'on manque trébucher, faute de l'avoir vu, sur un de ces veilleurs de nuit à quatre pattes qui, malgré les perfectionnements modernes de la voirie, subsistent encore ici et dans quelques villes de cette Syrie où l'on aime les bêtes. Car l'Oriental chérit celles-ci. La vie au plein air,

CONFECTION D'UNE POTERIE.

baignée de soleil, l'amène à la familiarité avec la nature et les êtres qui la peuplent. D'ailleurs le Prophète n'a-t-il pas donné l'exemple le jour où il coupa la manche de son manteau pour ne pas réveiller un jeune chat endormi ?

Alep, cette ville d'apparence fermée, est en réalité largement ouverte sur les immenses espaces (plus des deux tiers du territoire syrien !) qui s'étendent d'ici jusqu'à l'Irak à l'est et l'Arabie au sud, et qu'on appelle improprement le désert, puisqu'ils nourrissent quantité d'animaux et aussi des hommes, les Bédouins, dont les tribus se divisent, comme le pays, en deux parties bien distinctes. Au nord-ouest, dans la Mamoura, ils sont sédentaires : la maison pour eux a remplacé la

DANSES BÉDOUINES.

tente. Au sud, à partir des sables de Palmyre, ils sont nomades et leur domaine, le *Hamad*, le « désert de Syrie », s'étend sans interruption jusqu'à l'Arabie. Il y pousse des térébinthes et une herbe rase, suffisante pour les troupeaux. « L'herbe, c'est le pain du chameau ». Les bêtes sauvages, notamment les lions si nombreux dans la statuaire de l'Asie occidentale ancienne, ont disparu : il ne reste guère que les hyènes

puantes et peureuses aux aguets dans les cols rocailleux (j'en rencontrai au Djebel Druze, où nous en rencontrerons peut-être encore) et les chacals bruyants. De nombreux oiseaux et des gazelles s'offrent aux chasseurs : celles-ci se poursuivent (luxe des cheiks) en automobiles !

Alep est la véritable capitale de ces grandes tribus nomades qui,

QALAAT SEMÂN. VUE PRISE DU NORD.
RUINES DE L'ÉGLISE; À DROITE, LE PORTIQUE OCTOGONAL.

au cours de l'année, selon les saisons et l'état des pâturages, montent et descendent, comme le flux et le reflux. Elles sont nombreuses, populeuses. Les Châmmar comptent 40.000 tentes, les Anézé, 30.000. Tentes brunes et noires, basses et longues, ponctuant l'espace de tirets pareils à un langage secret. Ces tribus se divisent, selon l'élevage, en « chamelières » et « moutonnières », les premières étant l'aristocratie. A part, d'origine différente, se trouvent les Sleyb, méprisés, mais utilisés comme guérisseurs et indicateurs. Tout ce monde errant reste immuable depuis des siècles et même des centaines de siècles. Même vie pastorale qu'aux temps des patriarches. Même costume : sur la tunique blanche, une sorte de manteau à larges manches, l'*abayé*, ouvert par-devant, d'ordinaire noir ou couleur « capucin », parfois galonné et brodé d'or; pour coiffure, le *keffiyé*, écharpe flottante qui protège la tête et que serre aux

tempes l'*agal*, cordelette noire aux bouts ornés de houppettes; ce *keffiyé* se noue de plusieurs manières : il y a des élégances, des modes, même au désert ! Les *cheiks*, surtout les jeunes, ont comme des diadèmes de soie aux couleurs vives, rehaussées d'argent ou d'or. Ce costume est d'une simplicité et d'une noblesse admirables. Souhaitons qu'il ne soit jamais remplacé par des accoutrements modernes !

Les Bédouins sont-ils deux cent, trois cent mille ? Il est difficile de le savoir de manière précise, car il faut vivre longtemps près d'eux pour les connaître. A

QALAAT SEMÂN. L'ENTRÉE.

cette tâche excellent les auteurs des curieuses monographies du Contrôle bédouin. Un officier, M. Bernard Vernier, l'auteur de *Qédar,* « carnet d'un méhariste syrien », et Mme Myriam Harry, petite-fille de Jérusalem, devenue la romancière-née de la Syrie dans ses admirables *Passages de Bédouins,* ont aussi écrit sur eux des pages véridiques et émouvantes.

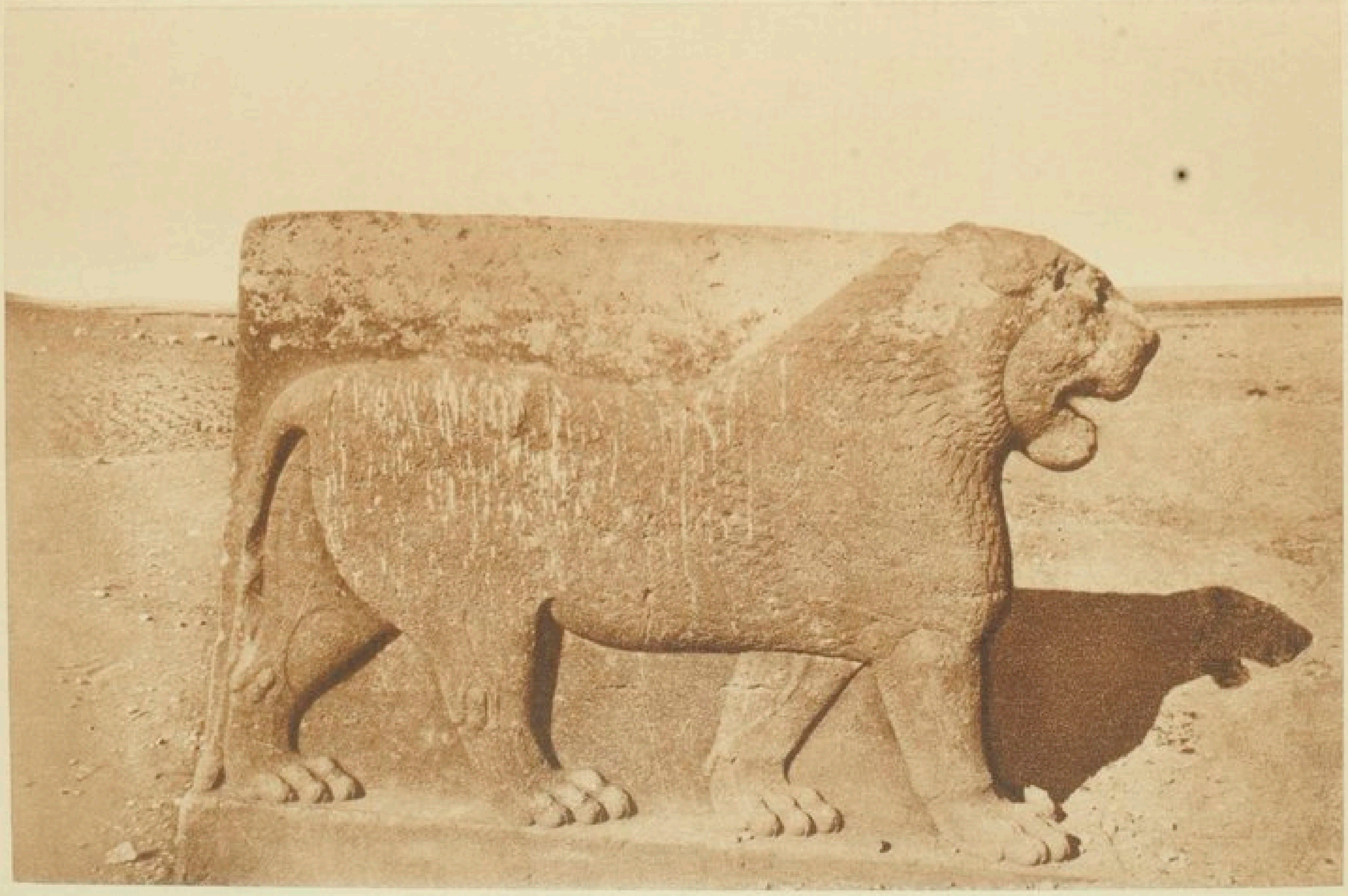
Si « l'herbe est le pain du chameau », le lait, la viande, les petits du chameau

CHAPITEAU ET ARCADE DE L'ENTRÉE.

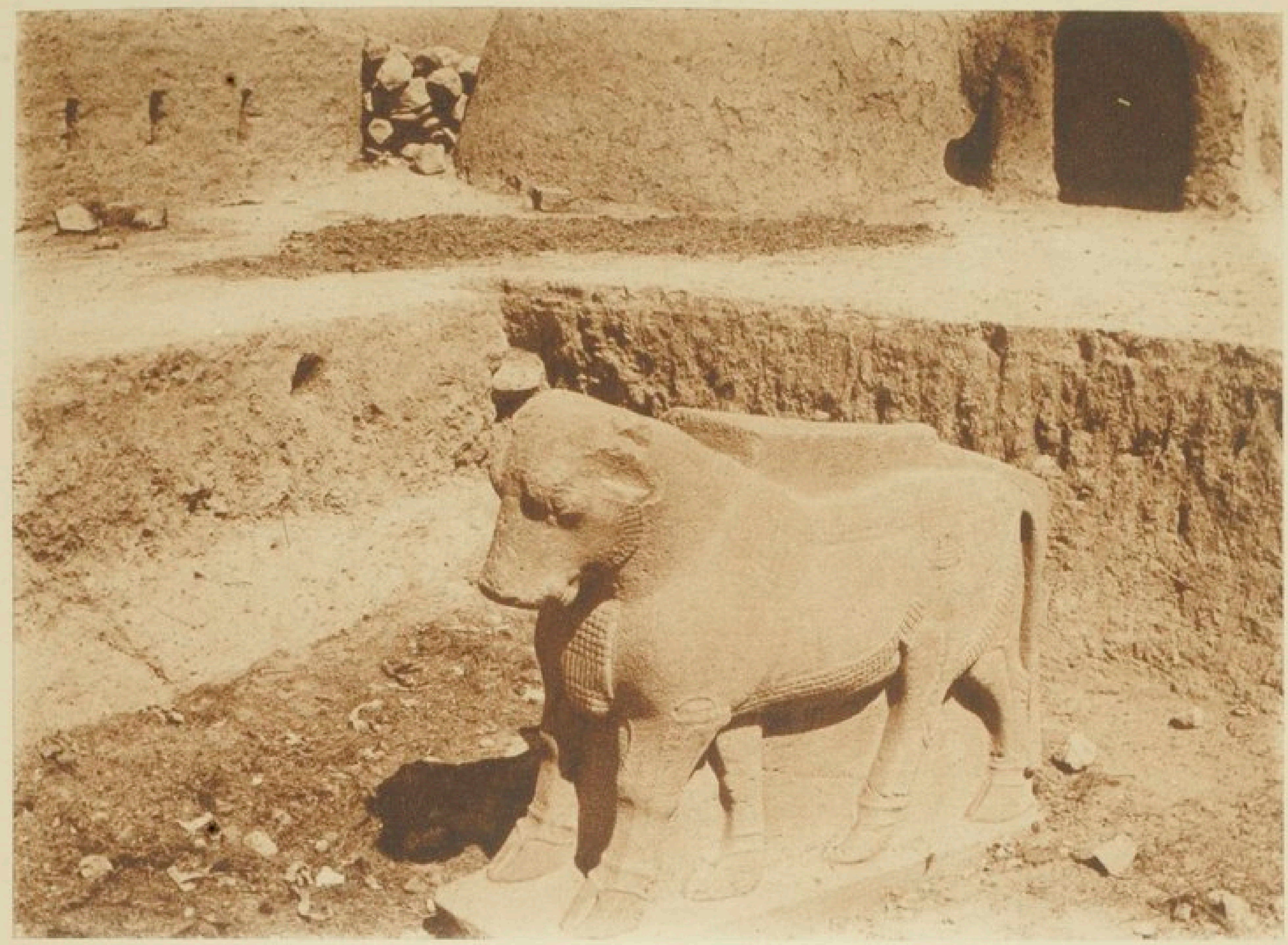
sont le pain, la richesse de l'homme du Désert. On comprend que le dromadaire, — car le « chameau » syrien n'a pas deux bosses, — soit pour eux un être révéré, et parfois vénéré, quand il s'agit des chamelles blanches sacrées que certaines tribus ornent de plumes d'autruche blanches. Le plus grand compliment que la poésie arabe puisse adresser à la femme aimée, c'est de la traiter de... Je ne plaisante pas. Ces bêtes portent les palanquins, où voyagent les enfants et les femmes.

Les moyens de communication motorisés mettront-ils fin au trafic des caravanes ? Celles-ci ne furent pas toujours telles que dans les temps modernes : les chameaux que les textes sumériens appellent « les ânes de la mer », parce qu'ils apparurent au sud, venant du golfe Persique, furent précédés par les ânes pour les transports, et aujourd'hui encore (est-ce un souvenir traditionnel ?) c'est un petit âne qui marche en tête de la file des grosses bêtes et leur indique le chemin.

Au musée d'Alep, nous avons vu les témoins de ces civilisations sédentaires, aujourd'hui disparues, que les fouilles entreprises depuis cinquante ans nous restituent peu à peu. Beaucoup de découvertes



ARSLAN TACH. LION MONUMENTAL DÉCORANT AUTREFOIS LA PORTE DE LA VILLE (MESURE DEUX MÈTRES DE HAUT). ART ASSYRIEN.



ARSLAN TACH. TAUREAU DE BASALTE DÉCOUVERT EN 1928.

ont été faites à l'aide des photographies aériennes prises au soleil couchant. au moment des plus grandes ombres, quand, survolées, « les fondations saillent comme le texte sous-jacent d'un palimpseste ». Les Français, ils sont trop nombreux pour les citer tous, encouragés et aidés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'aviation du Service géographique de l'Armée, et le Gouvernement avaient entrepris des « campagnes » méthodiques en deux régions bien distinctes dont Alep forme à peu près le centre.

A l'ouest de cette ville, les petits massifs montagneux qui sont en quelque sorte la bordure occidentale du désert et dénommés en commençant par le plus méridional : Djebel Zaouiyé, Djebel el Ala, Djebel Baricha, Djebel Semân ont livré plus d'une centaine de villes mortes, des premiers temps du christianisme à la fin du VIe siècle.

Nous retrouvons ici toute une série de *Pompei*. Leurs places, leurs sanctuaires, leurs nécropoles, citernes, pressoirs, car les vignobles du pays étaient fameux et ses crus renommés, hôtelleries, villas, thermes où la circulation d'eau courante chaude et froide fonctionnait déjà,

121

MARIAGE À MOUSLIMIYÉ, PRÈS DE DJERABLOUS.

nous font revivre l'époque byzantine qui ne fut ni décadente, ni déliquescente comme on le croit communément, mais un foyer de civilisation admirable. Ces monuments, somptueusement patinés par le soleil, révèlent un art original et puissant qui fait l'étonnement du visiteur. Comment dénombrer ces ruines ? Citons cependant Qalblozé, dont l'église, une des plus belles de la Syrie, a inspiré, dit-on, l'architecte de Fourvière; El Kefr, si pittoresque; Serdjilla, aux thermes presque intacts et, plus au sud, Qasr Ibn Ouardân qui, au milieu des steppes, perpétue par son église, son palais, sa caserne, la magnificence des édifices impériaux de Justinien.

Une mention toute particulière et une longue visite se doivent à Qalaat Semân, le monastère de saint Siméon Stylite. On a retrouvé naguère la base de la colonne sur laquelle il vécut, perché, près de vingt-sept années : une petite cellule était aménagée sur le chapiteau. Non soumis, l'heureux homme ! à la crise des loyers, il déménagea d'une première pour une autre plus tranquille parce que plus haute; elle

atteignait douze mètres, quatre étages. De son vivant, les foules accouraient le voir; après sa mort, en 459, le pèlerinage continua. Au début du VIe siècle, autour de la colonne, relique insigne, on établit une vaste cour octogonale qui devint la partie centrale d'une basilique en forme de croix grecque, c'est-à-dire aux quatre branches égales. Il subsiste des restes admirables de cet édifice, tout semblable à la grande église des Apôtres à Antioche datant de Constantin et qu'a décrite Procope. Qalaat Semân, au dire de Ch. Diehl, « est le joyau archéologique de la Syrie centrale et l'une des plus belles œuvres de l'art chrétien ». Autour de la basilique, s'étendaient les vastes bâtiments du monastère. Non loin, à Deir Semân, s'élevaient hôtelleries, hospices, boutiques indispensables en tout lieu de pèlerinage.

N'oublions pas que le nom de « chrétien » fut prononcé pour la

LES BORDS DE L'EUPHRATE.

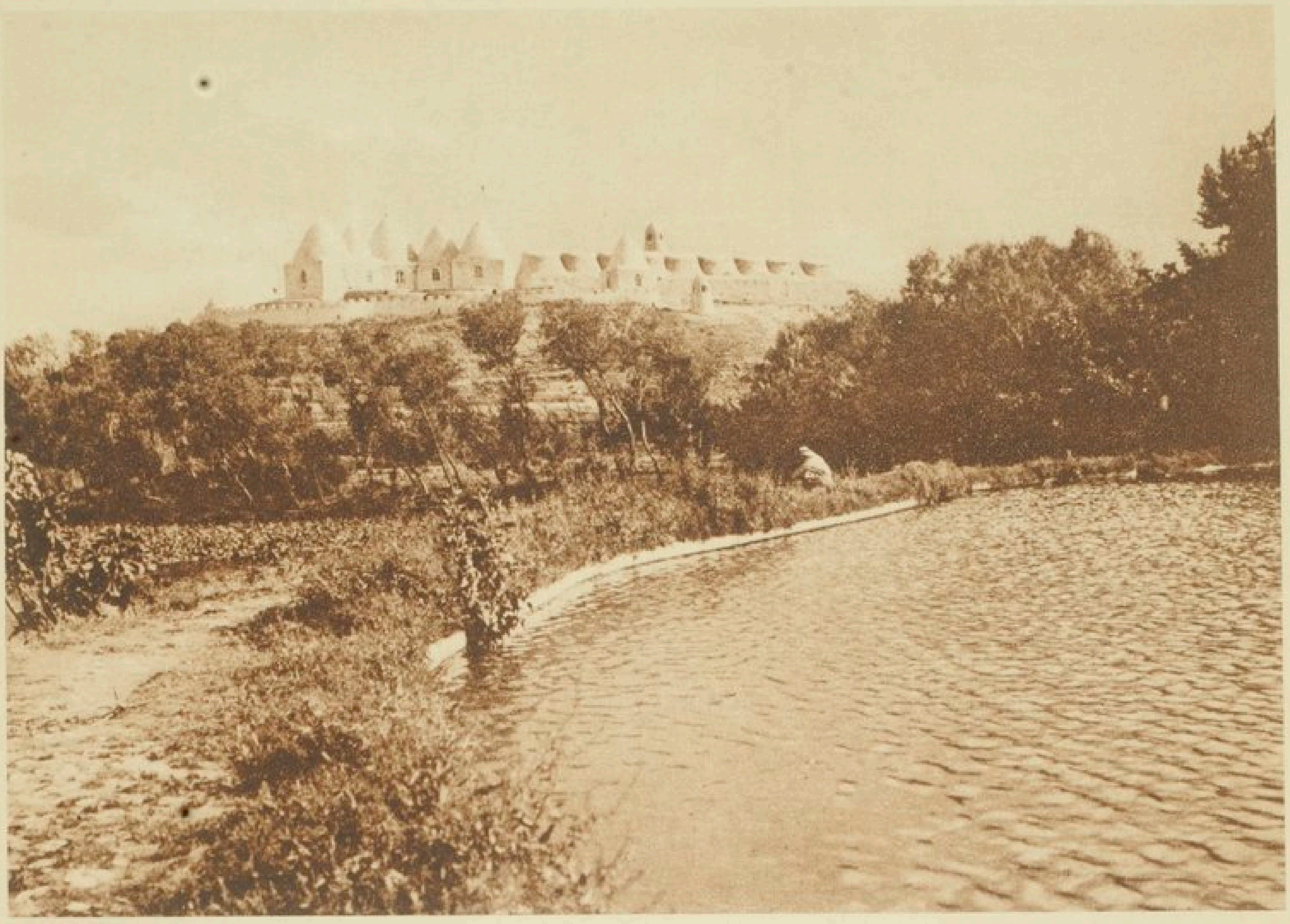
123

première fois dans le nord de la Syrie, qui conserve ainsi le souvenir de la foi nouvelle et demeure comme son berceau.

Toute différente, par le paysage et par l'histoire, apparaît la deuxième région de fouilles, celle qui s'étend à l'est d'Alep, le long des rives de l'Euphrate et de son affluent le Khabour, sur une longueur d'environ

LEVER DE SOLEIL PAR VENT DE SABLE.

cinq cents kilomètres, jusqu'aux frontières de l'Irak. L'Euphrate... un des grands fleuves du monde et de l'histoire. Il naît dans les montagnes du Kurdistan turc, coule d'abord du nord au sud, franchit la frontière syrienne à Djerablous et continue sa course en droite ligne jusqu'à Meskéné, où brusquement il oblique vers le sud-est; il conserve cette direction jusqu'à sa jonction avec le Tigre et forme avec lui le Chatt el Arab, tributaire du golfe Persique. Entre ces deux fleuves s'étend le berceau de la civilisation, le pays que les Anciens appelèrent Mésopotamie et les Arabes Djezireh (l'Ile).



AÏN AROUS. LA SOURCE ET LE FORTIN.

Pour gagner les abords du fleuve et visiter les capitales désensevelies de ces fabuleux royaumes, on peut, d'Alep, prendre le train du fameux « Chemin de fer de Bagdad », toujours inachevé; la voie ferrée, comme on sait, trace la frontière avec la République turque, mais le rail appartient à celle-ci; ainsi nous débarquons à Djerablous (Syrie), l'ancienne Karkemich, dont les

CAMPEMENT EN DÉPLACEMENT.

125

RUINES DE RAQQA. MINARET DE LA MOSQUÉE (XII^{e} SIÈCLE).

ruines se trouvent à une toute petite distance dans l'état voisin. L'ancienne capitale de la Confédération hittite du Ier millénaire avant J.-C. est célèbre par les bas-reliefs gigantesques, qui formaient l'entrée d'honneur du palais; une partie d'entre eux a été transportée au British Museum, mais beaucoup subsistent en place et comptent parmi les plus beaux morceaux connus de l'art hittite.

A quelque dix lieues en aval, sur la rive gauche de l'Euphrate, nous rencontrons Tell Ahmar, — dont les fouilles ont enrichi le musée d'Alep, — autrefois Til Barsip, mentionné dans les textes cunéiformes vers le IIIe millénaire; lieu de passage des plus importants, il a livré au jour un palais assyrien du temps des Sargonides. Non loin de là, Qalaat el Nadjm, du haut de ses rochers à pic et de ses murailles arabes (qui en remplacent de plus anciennes), domine un autre passage du fleuve, d'égale importance : la route qui vient d'Alep par

BOUE SÉCHÉE ET CRAQUELÉE DES BORDS DE L'EUPHRATE.

Membidj et qui aboutit à la région d'Ourfa (Turquie), l'ancienne Edesse.

Membidj, à l'écart du fleuve, occupe le site de la fameuse Hiéropolis (ne pas confondre avec Héliopolis ou Baalbek). La « Ville Sainte » fut un des plus puissants sanctuaires de Syrie : on y adorait Hadad, dieu du ciel et Atargatis, la déesse des eaux. Les fêtes y attiraient des multitudes comparables à celles de Byblos. L'étang de Membidj est certaine-

RAQQA. PORTE DE BAGDAD.

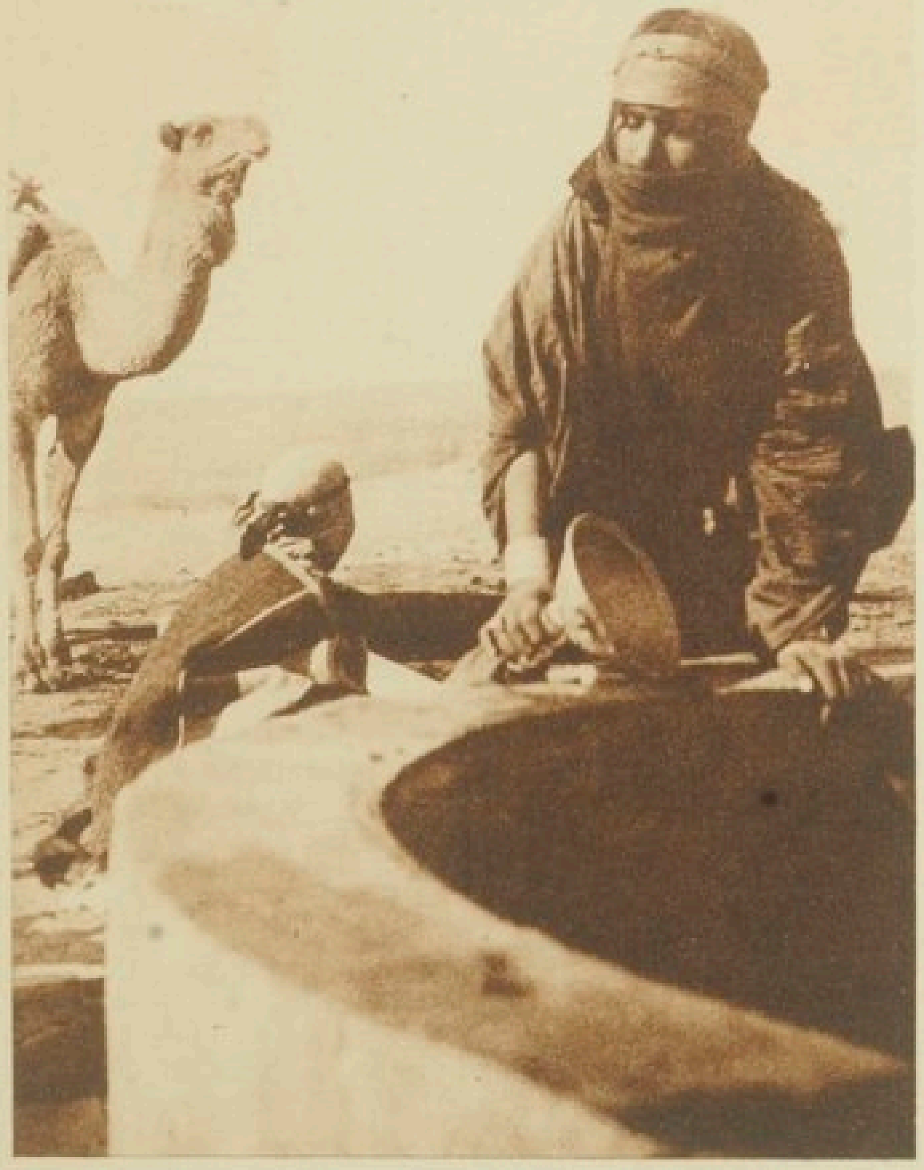
ment l'ancien Lac sacré, où vivaient des poissons chargés de bijoux. Notons qu'aux environs de Tripoli subsiste une survivance de ce culte hittite des poissons sacrés; on en montre encore, vivants et respectés, auxquels les visiteurs s'amusent à jeter des pois chiches dont ils sont très friands.

Le coude de l'Euphrate, à Meskéné, est l'aboutissement d'une route directe venant d'Alep et que beaucoup de voyageurs prennent, sans remonter au nord, comme nous l'avons fait : on y voit toutes proches les ruines de Bâlis, la *Barbalissos* antique que rebâtit Justinien et qui, depuis la conquête arabe, a conservé un magnifique minaret.

A partir d'ici, les autos roulent dans la poussière, dans les solitudes

vides, battues sans cesse par les vents de sable. Ce paysage de nivellement perpétuel est rompu par quelques falaises. L'Euphrate, « père des hommes et des dieux », apparaît plutôt comme un énorme serpent jaune, dont les anneaux reptiliens se déroulent de façon hallucinante. Quelques minces buissons de tamaris, des buffles vautrés dans la vase, parfois, à la saison favorable, des radeaux soutenus par des outres gonflées et servant au transport du bois d'Arménie ou d'ailleurs, voilà tout ce qui rompt un instant la désolante monotonie de ses rives. Soudain l'œil, illusionné, aperçoit, à l'horizon, des palais merveilleux, des ombrages... mais ce miracle n'est qu'un mirage... Et pourtant, ce décor enchanteur, il y a quelques siècles, formait ici la réalité. Il faut traverser en bac pour se rendre à Raqqa : rien ne peut exprimer la désolation de ce site. Or, ce fut une cité florissante aux temps d'Alexandre et des Romains. Mieux : le calife Haroun er Rachid y avait établi sa résidence d'été, si invraisemblable que cela puisse paraître, pour fuir les chaleurs de Bagdad ! L'imagination ne parvient pas à ressusciter le palais des *Mille et une Nuits*, où il reçut les envoyés du Grand Empereur d'Occident,

TAILLEUR BÉDOUIN.



AU BORD D'UN PUITS, AU DÉSERT.

129

RESAFÉ. DANS LES RUINES DE LA BASILIQUE SAINT-SERGE.

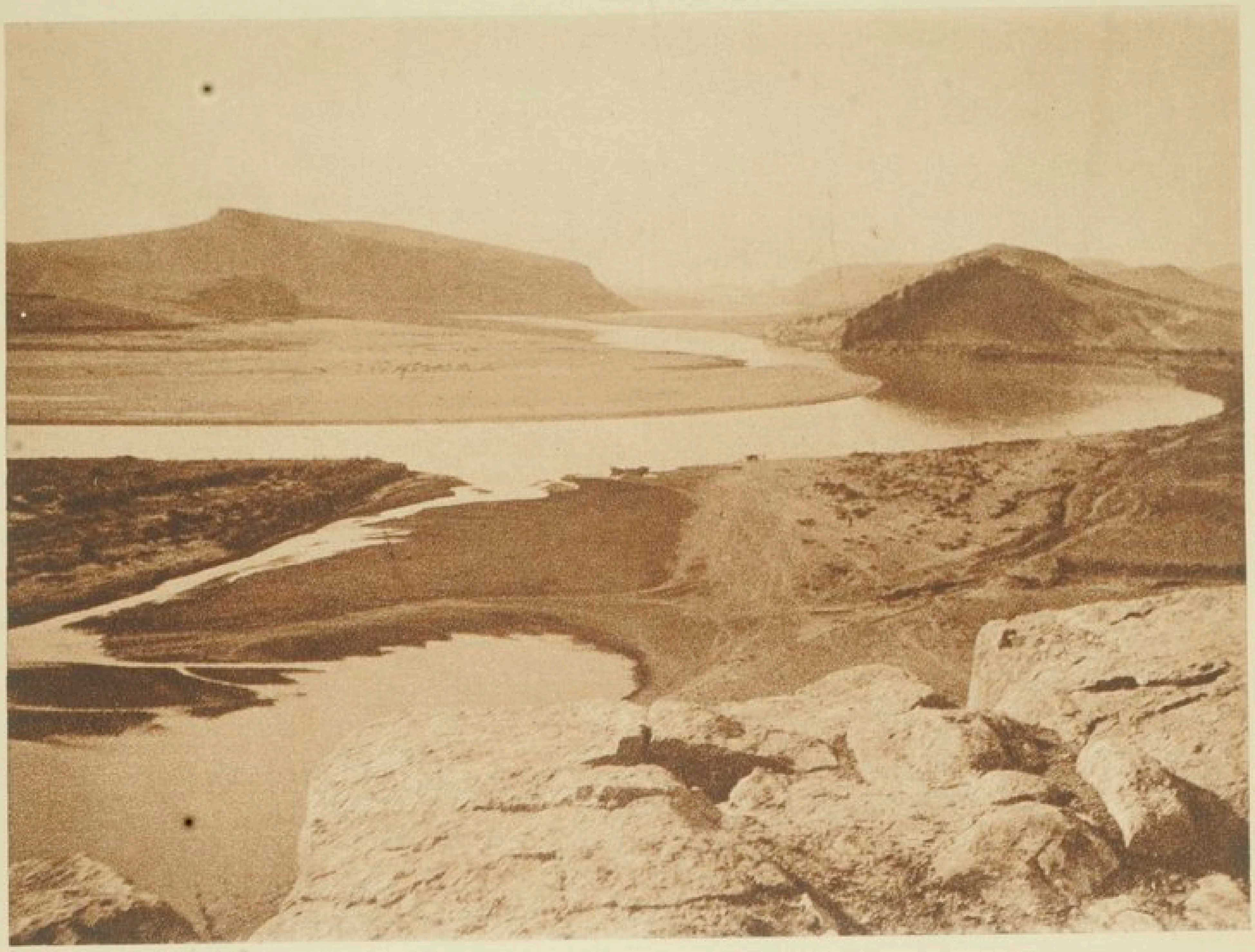
Charlemagne, et leur remit, en échange de ses présents, des lions, des gazelles et une magnifique horloge hydraulique qui stupéfia la cour d'Aix-la-Chapelle. Seuls subsistent une porte monumentale et le minaret de la mosquée.

Sur la rive opposée, une route mène à Resafé en plein désert ; c'est l'une de ses plus belles ruines. L'enceinte forme un vaste rectangle, cinq cents mètres sur trois cents, dont les arrêtes brillantes tranchent sur la teinte pierreuse environnante ; portes, tours et bastions d'angle subsistent encore, comme les immenses citernes destinées à pourvoir d'eau la ville. Du champ des ruines surgit une basilique de la belle époque de Byzance (VIe siècle) dédiée à saint Serge, martyrisé à Resafé sous Dioclétien. Les colonnes de granit rose d'Egypte, surmontées de chapiteaux à feuillage, ont une solidité élégante qui est incomparable. Au delà de Resafé, la piste, en direction du sud et de Palmyre, traverse une région où quantité de ruines peu apparentes ne se distinguent qu'en avion. Les pointes noirâtres du Djebel Bichri meublent un peu l'horizon. Il faut quitter les rives de l'Euphrate, redevenues basses après le passage d'un plateau crayeux, pour atteindre les ruines d'Halebiyé, l'ancienne *Birtha*, qui date seulement (tout est relatif) de la deuxième moitié du IIIe siècle de notre ère. Successivement, Justinien, puis les Arabes for-

RESAFÉ. RUINES DE LA BASILIQUE SAINT-SERGE. ARCADES DE LA NEF.

tifièrent ce lieu stratégique. Nous prenons maintenant la direction de Méyadîn, que signale un peu de culture, de végétation, parmi ces bords désolés. Voici bientôt Es Salihyé et les ruines de Doura Europos, l'un des sites les plus fameux explorés depuis vingt ans. Fondée vers la fin du IVe siècle avant J.-C., par les Macédoniens de Séleucus Ier Nicator, elle prit une importance considérable, à en juger par ce qui reste de son enceinte et de ses édifices. Avant sa destruction par un tremblement de terre (car, en Orient, la nature se montre souvent plus dévastatrice que les hommes), en l'an 161 de l'ère chrétienne, ce fut une extraordinaire *cosmopolis*, où toutes les races de l'Asie, plus ou moins hellénisées, se mêlaient sans se confondre, où les cultes les plus hétéroclites voisinaient et quelquefois fraternisaient. A côté du

LES RUINES DE DOURA EUROPOS ET LA VALLÉE DE L'EUPHRATE
VUES DU NORD ET D'AVION.



L'EUPHRATE EN AMONT DE DEIR EZ ZOR.

temple du dieu Hadad et de la déesse Atargatis, on a retrouvé ceux des dieux palmyréniens, d'Artémis-Nanaïa, déesse de la guerre et de la victoire, celui de Mithra, dont le culte était en grand honneur dans l'empire romain. De remarquables peintures actuellement à Damas, une fort belle statue d'Aphrodite, aujourd'hui au Louvre, proviennent encore de Doura Europos.

Si l'on continue à descendre l'Euphrate vers Abou Kémal, frontière d'Irak, on découvre des ruines bien plus surprenantes encore et beaucoup plus anciennes : celles de Mari. Leur découverte, en août 1933, est due au hasard : un officier rencontra des Bédouins grattant la terre pour trouver les pierres nécessaires à une inhumation, et ces pierres apparurent comme des fragments antiques. Mari nous ramène aux plus hautes époques de l'histoire (vers 2.800 ans avant J.-C.). Il faut voir sortis de terre le sanctuaire d'Ichtar, la Grande Déesse de l'amour et de la guerre — toujours associés, — le palais avec ses deux cents ou trois cents chambres, et la *ziqqourat* (ou *ziggourat*). Ce nom désigne, en Mésopotamie,

133

LE FORTIN DE SABA BIAR. EMBRANCHEMENT DES PISTES BAGDAD, DAMAS, PALMYRE.

des tours à étages qui se dressaient, depuis l'époque sumérienne, sur les esplanades précédant les temples; mesurant jusqu'à trente, quarante mètres et plus de haut, elles renfermaient au sommet l'image divine. Si, ruinées, elles ressemblent à des pyramides déformées, qu'on se représente leur aspect intact, avec leurs étages peints de couleurs différentes : blanc, noir, pourpre, bleu, éclatante polychromie sur le ciel oriental !

Parvenus dans Abou Kémal, petite ville moderne, nous pourrions faire une promenade en *chartouch* sur le fleuve qui continue sa course vers Babylone, Babylone qui est le grand nom, consacré comme un symbole de ces époques, de ces Empires qui resplendirent si magnifiquement dans ces confins —

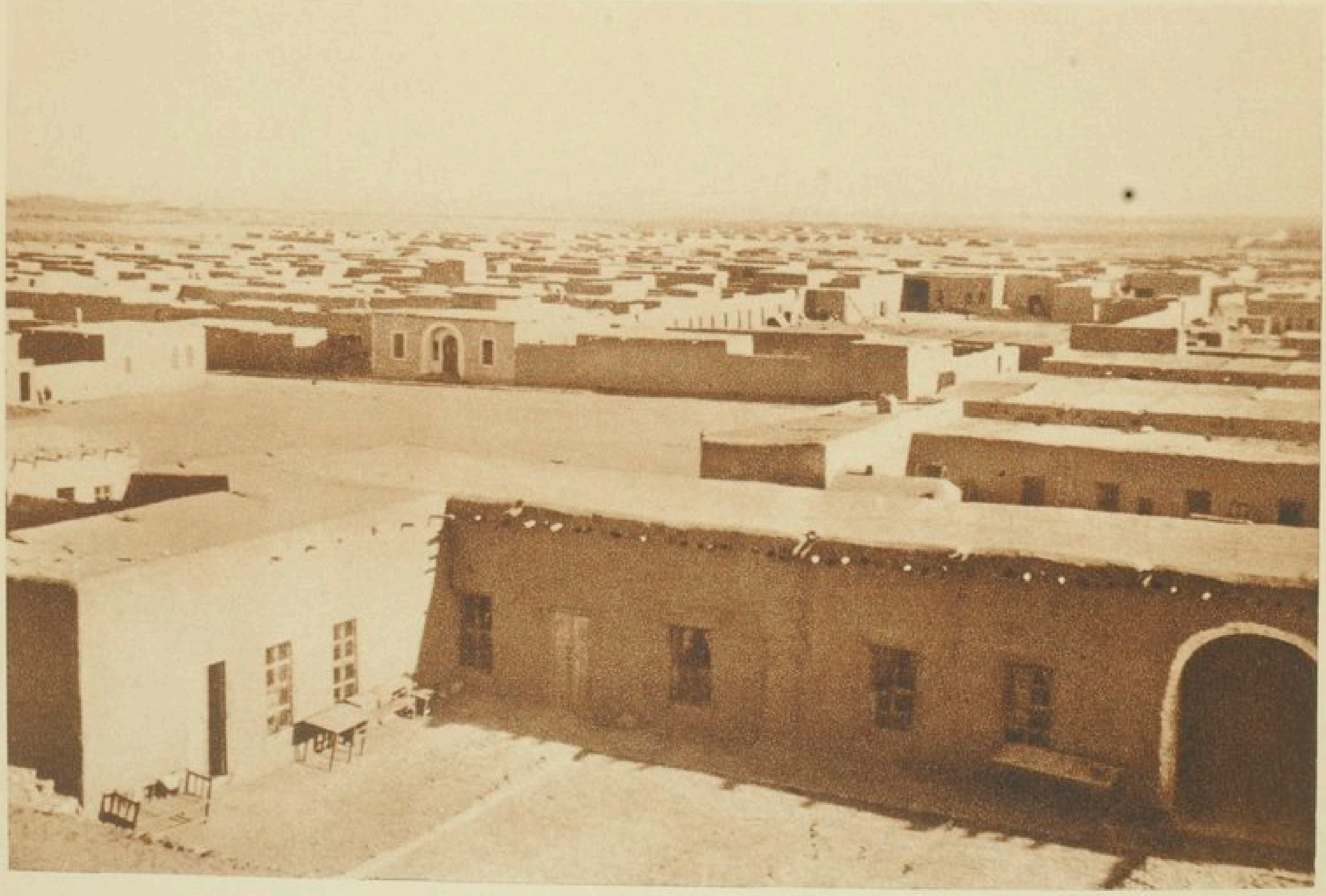
BORNE INDICATRICE DRESSÉE PAR LE 8e BATAILLON DU LEVANT, AVEC L'INDICATION : 2 C. L. D. P. P. (2e Cie LÉGÈRE DU DÉSERT PELOTON PORTÉ).

HASSETCHÉ. NORIA SUR LE KHABOUR.

alors qu'ils étaient des oasis, des *huertas* fertiles, grâce aux savants systèmes d'irrigation, par malheur ruinés et disparus. Nulle part, le « *Vanitas vanitatum !* » lugubre de l'Ecclésiaste ne s'applique mieux à la fin des êtres et des choses... Fermant les paupières, — car les randonnées automobiles sur ces pistes syriennes finissent par lasser, — on se demande si tout ce passé a vraiment existé ? S'il est possible que ce fleuve aux eaux inutiles, que ces rivages vides aient abrité de la vie et de la richesse, de la pensée et de la gloire ? si tout cela n'était pas un songe ?

On rouvre les yeux quelques heures plus tard... N'est-ce pas à présent que s'offre à notre vue un mirage ?

La route a foncé droit dans la direction du Tigre, extrême limite nord-est de la Syrie, et traverse cette zone appelée, de par sa configuration, le « Bec de Canard », objet de convoitise de tous les voisins, parce qu'elle contrôle ce fleuve et la voie ferrée, qui doit joindre Alep à Bagdad et Bassora. Comme sous le coup de la baguette magique d'un de ces enchanteurs, dont les conteurs arabes, le soir, narrent encore les prodiges aux auditeurs naïfs et crédules, de toutes parts s'étend une véritable



HASSETCHÉ. VUE GÉNÉRALE.

AÏN DIWAR. VESTIGES D'UN PONT ROMAIN SUR LE TIGRE.

Beauce de blé et d'avoine. Là où régnait la solitude, on voit maintenant plus de quinze cents hameaux, villages et même des villes. Des bourgades de cinq à six cents habitants ont passé, en une douzaine d'années, à dix-huit ou vingt mille : ainsi Hassetché, au confluent du Khabour et du Djaghdagh, dont les eaux roulent vers l'Euphrate, ainsi Kamechliyé, en face de Nisibine qui est turc, qui n'était qu'un poste militaire, comme Aïn Diwar, au fond du *bled*, perdu dans l'éloignement, mais dans la fertilité la plus grasse.

Comment cette Haute-Djerizeh a-t-elle retrouvé sa splendeur agricole et sa prospérité d'antan ? Oh ! c'est bien simple. Dès que la France eut reçu de la S. D. N. le mandat sur la Syrie, elle s'appliqua à faire de cette région une terre d'asile pour tous les « réfugiés » de l'Orient : Assyro-Chaldéens, Arméniens, Kurdes, Tcherkesses et même Russes. Ces populations, conseillées par nos ingénieurs agronomes, ont pu travailler et n'eurent plus à craindre de perdre le fruit de leur travail. « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ! » C'est peut-être en ces lieux que fut dite à Adam la parole divine. Mais à quoi bon produire,

137

LA MOISSON EN DJEZIREH.

si l'on n'est pas assuré de garder sa récolte des pillards et de pouvoir la manger pour vivre ? Or, à présent, la sécurité règne, un des premiers soins de la France ayant été l'organisation de la police du désert.

Reprenant la direction du sud, nous longeons le massif du Djebel Sindjar, accaparé par l'Irak et qui est célèbre pour abriter les « adorateurs du Diable » (ou Yézidis). La route suit ces rives du Nahr Khabour, qui sont redevenues, comme jadis, riches et fécondes. De grandes norias, sœurs de celles de Hama, y tournent dans la lumière pour abreuver la terre cultivable. Une piste s'en détache, à droite, et nous amène à Deir ez Zor. Deir ez Zor, nom qui signifie « le couvent des bosquets »,

KAMECHLIYÉ. PÊCHEUR DE TORTUES D'EAU.

TRANSPORT DES GERBES.

possède en effet quelques ombrages et des cafés en plein air, où les consommateurs accroupis palabrent à l'ombre entre la cigarette et le café. La ville actuelle occupe approximativement l'emplacement de l'ancienne *Auzara*, car dès l'antiquité les hommes utilisèrent ce point du cours de l'Euphrate où le fleuve se laisse franchir sans trop de difficultés. Aujourd'hui chameliers, cavaliers, piétons et voitures passent d'un bord à l'autre sur un magnifique pont suspendu légèrement jeté sur les cinq cents mètres de largeur du fleuve.

Avec ses bâtiments militaires et administratifs, ses hôpitaux, ses écoles et sa dizaine de mosquées, la ville apparaît vraiment comme la capitale des confins de l'Euphrate. N'a-t-elle pas été consacrée comme telle, en s'offrant le

UN YEZIDI (ADORATEUR DU DIABLE).

VUE D'UN BAKRA TRIPLE QUI SERT À PUISER L'EAU DE L'EUPHRATE.
Celle-ci, ramenée dans des auges de cuir, se déverse dans le canal.

luxe d'une exposition ? témoignant, mieux que des articles et des discours, du développement économique de la Syrie nouvelle jusqu'aux points les plus lointains de son territoire.

Deir ez Zor croisement des routes de Palmyre, d'Alep, de Mossoul, d'Abou Kémal et Bagdad était un lieu de rassemblement et de garnison des compagnies de méharistes et des autos mitrailleuses légères, qui assuraient la police du

VUE D'UN GARRAL installé à 8 mètres au-dessus du niveau de l'Euphrate. Des animaux de trait actionnent le cabestan qui élève les récipients contenant l'eau.

désert et les communications avec les postes disséminés à travers ces régions.

Aïn Diwar, que nous avons vu n'était pas le plus isolé. Belle vie d'effort et d'abnégation que celle menée si longtemps par tous ces jeunes hommes, militaires ou civils, à des centaines de kilomètres des grands centres civilisés ! Ils mériteraient de trouver un poète pour célébrer leurs travaux et raconter les dangers affrontés. Qui a participé à leur vie, ne fût-ce qu'en passant (cela m'advint au Djebel Druze), ne pourra l'oublier jamais.

* * *

La « mise en sommeil » du grand projet de chemin de fer de Bagdad, route des Indes, n'a pas arrêté la marche des grandes puissances vers la fabuleuse richesse nouvelle, bien supérieure à celle de l'agriculture pour les civilisations « motorisées », que recèlent les rives du Tigre et

PUITS À LA FRONTIÈRE IRAKIENNE.

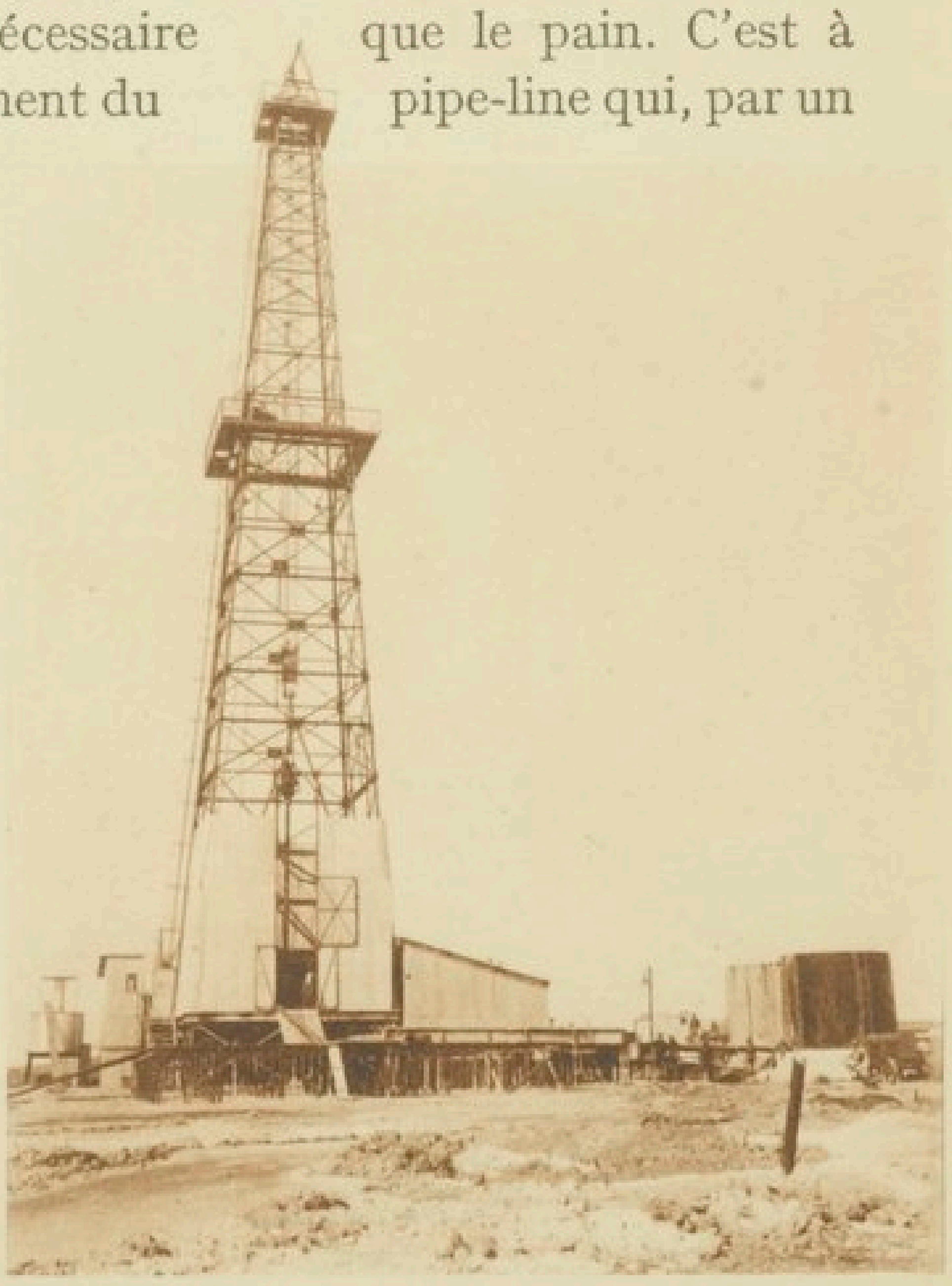
141

DEIR EZ ZOR. LES SOUKS.

DEIR EZ ZOR. LE PETIT BRAS DE L'EUPHRATE.

de l'Euphrate, vers cette majesté qui gouverne et asservit le monde actuel : le pétrole, devenu aussi nécessaire que le pain. C'est à l'année 1935 que remonte l'établissement du pipe-line qui, par un cheminement de 369 kilomètres, traverse le désert de Syrie en ligne droite depuis un point situé un peu au sud d'Abou Kémal jusqu'à Palmyre, puis Homs, d'où il atteint la Méditerranée à El Mina, le port de Tripoli. Ce pipe-line, qui véhicule le pétrole de la région de Mossoul (exactement des gisements de Kirkouk) accompagne un second pipe-line jusqu'à Haditha, sur l'Euphrate, d'où celui-ci s'éloigne en direction de Haïfa.

La différence d'altitude entre les points de départ et d'arrivée



FORAGE DE DOUBAYAT. LE DERRICK.

ne permet pas un écoulement du pétrole brut par quantité : il faut le véhiculer en pompant. C'est pourquoi des « stations » de pompage ont été installées en plein désert, écartées les unes des autres d'environ cent cinquante kilomètres; elles sont reliées entre elles par des pistes. Equipées de la façon la plus moderne, elles comportent : d'abord les réservoirs, pompes, ateliers, garages; puis les locaux d'habitation : petites villas avec chauffage central, bains, éclairage électrique, pour les employés mariés; mess pour les célibataires avec salon, salle de billard, court de tennis; enfin un blockhaus fortifié avec réservoir d'eau, vivres, munitions.

La production des gisements pétrolifères de l'Irak a passé de 118.000 tonnes en 1933 à 3.500.000 en 1935. Elle dépasse à présent les quatre

MÉHARISTES AU CAMPEMENT. LE THÉ À LA MENTHE.

millions et demi de tonnes que peuvent débiter les pipe-lines; aussi a-t-on décidé de les doubler.

Les pistes entre stations permettent une liaison rapide par automobile. En dehors de l'avion de la compagnie assurant les services bi-hebdomadaires avec Tripoli, les stations sont reliées entre elles

COLONNE DE MÉHARISTES.

avec les stations de forage, avec Deir ez Zor et Tripoli ou Haïfa par radio.

Ainsi le merveilleux moderne, remplaçant celui des contes immortels de la sultane Schéhérazade, s'est installé en pleine Asie. On assure que cela est dû à une autre femme, douée du génie contemporain le plus réalisateur, la fameuse Miss Gertrud Lowthien Bell, « *political officer* », nouvelle « *Sitt* » imitatrice de celle de Djoûn par surcroît l'initiatrice maternelle du non moins fameux colonel Lawrence, ce roi occulte de l'Arabie !

Elle aurait éventé, pour ainsi dire, et signalé à son gouvernement les gisements de l'Irak. Une femme à la source du pétrole !

TENDRESSES.

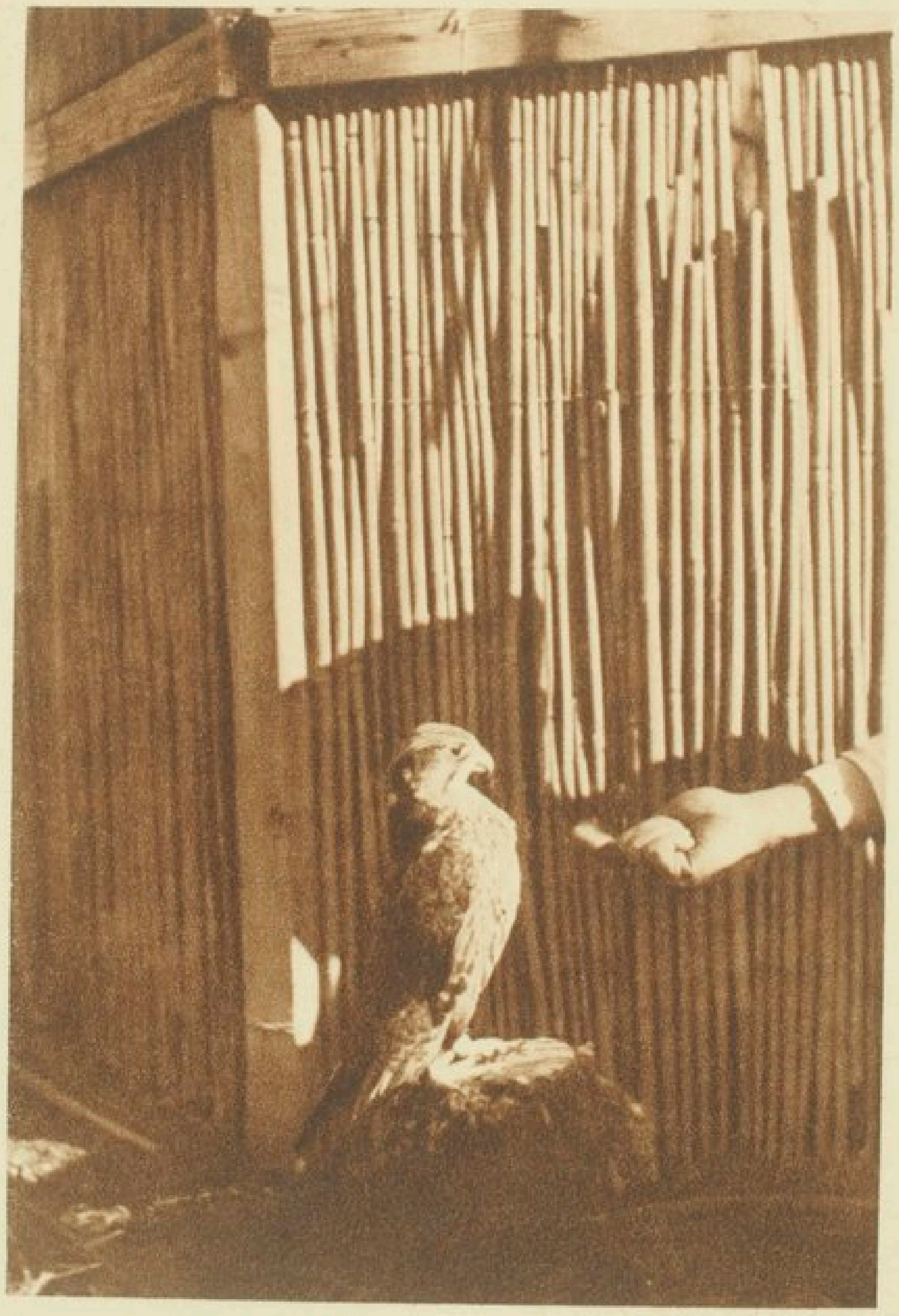
Semblable à l'argent, son rival, le pétrole n'a pas d'odeur pour les Impérialismes; le tout est de le conquérir et de le posséder.

Mais où sont

« ... *les jasmins de Mossoul,*
les roses d'Ispahan ? »

... Brusquement, toutes les visions du désert ancien ou actuel sont comme balayées par le geste du méhariste qui nous précède et qui, du haut de sa monture, retourne sa tête enveloppée du *keffiyé* blanc à pois rouges, avec un geste qui désigne, là-bas, une vision unique au monde.

Une vision d'apocalypse dans le soleil couchant... Les ruines de Palmyre.



ÉLEVAGE AU DÉSERT.

PALMYRE. PARMI LES COLONNES.

CHAPITRE V

DANS LES RUINES DE PALMYRE ET DE BAALBEK

PALMYRE et ses ruines apparaissent au débouché d'un passage entre deux montagnes; rien n'est impressionnant comme ces colonnades, entre lesquelles s'étale la couleur de l'horizon, se découpant sur les fonds du

SCULPTURES ANTIQUES À PALMYRE.
SARMENT DE VIGNE ET GRAPPE DE RAISIN.

PALMYRE. FRAGMENT DE LA GRANDE COLONNADE.

ciel et de la terre. Ce qui augmente la sensation, c'est qu'une ville mortuaire, la « demeure du silence », précède la cité illustre avec ses hautes tours un peu fantomatiques, dressées comme des vigies et qui sont des tombeaux.

Chateaubriand en fit une description qui est célèbre. « Les ruines, considérées sous le rapport du paysage, sont plus pittoresques dans un tableau que le monument frais et entier... etc. » Il a raison, mais il se vante un peu, dans la préface de 1827 de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* « ... à peine publié, il servait de guide à une foule de voyageurs. Rien ne le recommande que son exactitude », attendu que les voyageurs à cette époque étaient plutôt rares et que le vicomte de Chateaubriand a visité la Palestine sans mettre les pieds en Syrie.

Tadmor (c'est le nom actuel), l'ancienne *Toudmour* ou plus exactement *Ta-ad-mar*, n'apparaît de façon certaine dans l'Histoire qu'au premier millénaire avant J.-C. Les IIe et IIIe siècles de notre ère sont marqués par une étonnante prospérité dont témoignent les ruines actuelles de la ville. Les Grecs l'appelaient « Palmyre », joli nom qui signifie « la palme ». Les palmiers, en effet, abondent à Palmyre, lui

donnant une apparence à part dans les paysages syriens, la rapprochant de ceux d'Afrique. A la différence du Hamad proprement dit, les environs de Tadmor sont tout de sables, avec de véritables oasis, comme cette Soukné aux sources chaudes sur laquelle H. de Boucheman a écrit d'agréables pages. Palmyre aussi possède sa source sulfureuse, dont les eaux alimentent une piscine creusée par la Légion étrangère : ressusciteront-elles un jour l'ancienne grande cité caravanière comme... station thermale ? En Orient, tout arrive !

Sous peine de fatigue harassante, il faut se borner dans la description et dans la visite de ce champ de ruines qui atteint presque une demi-lieue de long sur une largeur de cinq à six cents mètres. Les hôtels s'y trouvent enclos. Repérons seulement les points principaux. La Grande Colonnade, 1.110 mètres de long, d'ordre corinthien, traverse toute la ville, mais pas en ligne droite, ce qui serait monotone et déplorable quand souffle le vent ; ses restes établissent nettement qu'elle comprenait une chaussée centrale, large d'onze mètres bordée de chaque côté par une allée latérale de six mètres couverte de terrasses. On imagine cette

PALMYRE. LE TEMPLE DE BÊL VU D'AVION.

PALMYRE. ENSEMBLE DES RUINES VUES DU

magnificence ; que sont à côté la rue de Rivoli et les « arceaux » de tant de villes méridionales françaises, italiennes, espagnoles ? Notons que des avenues transversales se branchaient sur la colonnade médiane.

L'Arc monumental est l'un des arrêts, si l'on peut dire, de cette procession architecturale, que l'on a comparée à une théorie de prêtres.

…VUES DU BASTION ARABE.

Notez la somptuosité de ces portiques : à mi-hauteur des fûts, sur des consoles, reposaient des bustes, des statues en quantité invraisemblable. La statuomanie sévissait déjà au IIIe siècle de notre ère, dans cette surprenante Palmyre, qui fut tracée et construite très vite, « à l'américaine », par et pour des « nouveaux riches », qui devaient leur fortune

151

PALMYRE. TEMPLE DE BÊL.
À GAUCHE, LE PORTAIL MONUMENTAL; À DROITE, LE PÉRISTYLE EST.

à l'échange et au transport des produits de l'Orient et de l'Occident : ils voulurent ce qu'il y avait de mieux et de plus cher, s'imaginant rivaliser avec les capitales célèbres et pouvoir créer, à leur tour, un Empire.

On rencontre çà et là différents sanctuaires : le temple périptère, le temple de Baalsamîn, assez bien conservé; les restes du théâtre et ceux de l'*agora*. Une enceinte intérieure délimite le grand temple du Soleil (temple de Bêl ou Baal), ou plutôt son esplanade, vaste carré de 225 mètres de côté, entourée de portiques; c'est, nous l'avons dit, la disposition de tous les sanctuaires de l'Asie occidentale, même de la Kaaba à la Mecque. On a débarrassé le temple des masures du village bédouin qui l'avait envahi : des voyageurs ont regretté la disparition de ce pittoresque vivant; que n'a-t-on pas dit ailleurs sur ce même sujet ? Du sanctuaire, il ne subsiste que les murs du *naos*, les colonnes de l'aile orientale et le portail monumental de l'ouest, aux sculptures délicates où se déroulent des rinceaux de vigne. Notons, à ce propos,

PALMYRE. TEMPLE FUNÉRAIRE.

que l'esprit grec, ayant conquis l'Orient après la conquête macédonienne, sut annexer les apports asiatiques et créer des formules nouvelles, dont on suivra l'évolution dans l'art byzantin, dans l'art islamique et même dans notre art médiéval.

Comment dénombrer ou simplement énumérer les inscriptions, parmi lesquelles un Code local, les sculptures, — citons seulement, pour leur originalité, cette frise de chameaux accroupis et ces « auxiliaires palmyréniens », organisés par l'empereur Hadrien, prédécesseurs de nos actuels méharistes, — et encore tous ces tombeaux dont les chambres sépulcrales ressemblent à des salons avec leurs peintures bleu céleste rehaussé d'étoiles d'or ?

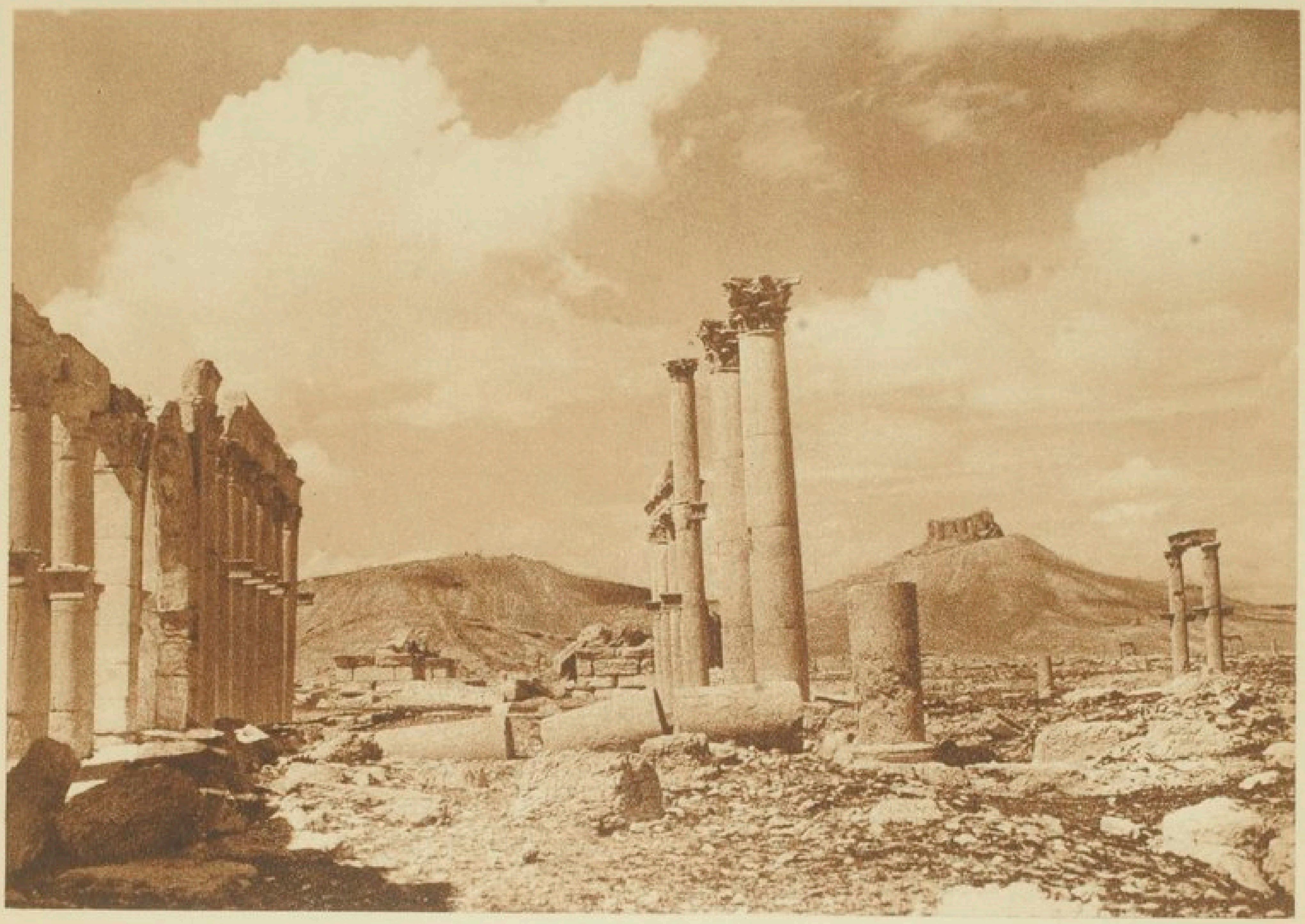
Pourquoi tant de tombeaux à Palmyre, — qui fut une cité si vivante ? On a même dit que reposait ici, sous un haut monticule de sable, la reine de Saba, cette « *Sitt* » Balkis qui, éblouie elle-même, charma le roi juif Salomon (Suleïman). Légende ! mais il est exact que le sable de la Palmyrène passait pour rendre les dépouilles mortelles incorruptibles. On a retrouvé, croit-on, la lourde pierre sépulcrale, avec épitaphe,

153

COLONNADE DE L'ESPLANADE DU TEMPLE DE BÊL.

PALMYRE. L'ARC MONUMENTAL.

155



PALMYRE. LE TÉTRAPYLE. AU FOND, LE CHÂTEAU ARABE.

de Septimius Odeïnath, l'ancêtre de ces Médicis de Palmyre qui, moins heureux que leurs pareils d'Italie, ne ceignirent ni la couronne, ni la tiare; mais où fut enseveli Longin (Dionysius Cassius Longinus), le conseiller et le ministre de Zénobie ? Ce grand critique, philologue, rhéteur, philosophe, à qui l'on attribue le *Traité du sublime*, ce commentateur d'Homère, de Platon, de Porphyre, de Plotin, cet éclectique qui cite Moïse à côté de Cicéron, cet homme à la compréhension universelle, dont Boileau a fait la première traduction française, apparaît comme si représentatif de son époque, et de la position prise alors par la Syrie sur le plan intellectuel, qu'on ne peut l'oublier ici. L'empereur Aurélien le fit mettre à mort, comme inspirateur de la souveraine rebelle. « Il mourut, dit Zosime, avec un courage digne de Socrate. » Ainsi ce patriote ne mit pas seulement du sublime que dans ses écrits.

Même au sortir des splendeurs de Palmyre, quand, par la piste de Homs et la route de la Beqaa, l'ancienne Cœlésyrie ou Syrie creuse, on arrive à Baalbek, la première impression est la stupeur. Les yeux

élevés d'abord vers les cimes neigeuses du Liban s'abaissent sur un amas de constructions couleur d'or qui émergent d'un piédestal de verdure et dominent la plaine ainsi que la petite ville moderne. Il faut pourtant reconnaître que l'énormité du cadre n'écrase pas du tout ces constructions et que le génie des hommes, ici, s'égale à la nature. A mesure que l'on approche, le paysage avec ses étendues, ses profondeurs, ses lumières demeure un accessoire, un repoussoir, un fond. Quelle réussite architecturale !

D'où vient que les ruines de Baalbek attendent encore leur peintre et leur chantre ? Lamartine y a gémi sur la mort de sa fille. Barrès n'est pas parvenu « à humaniser ces espaces trop dénués d'âme ». Le pèlerin d'Angkor, costumé en Bédouin, inscrivit, déplorable exemple, son nom sur une pierre. Et c'est tout.

Pourtant, devant l'acropole de Baalbek, appelée par les Grecs Héliopolis, la Ville du Soleil, on éprouve des impressions égales à celles que l'on ressent devant le Parthénon ou le Colisée. C'est ici que les empereurs de Rome, les Maîtres du Monde, politiques habiles et compréhensifs, employèrent toutes les ressources d'un art parvenu à son apogée pour revêtir d'une souveraine splendeur classique la pensée religieuse

PALMYRE. TEMPLE DE BAALSAMIN.

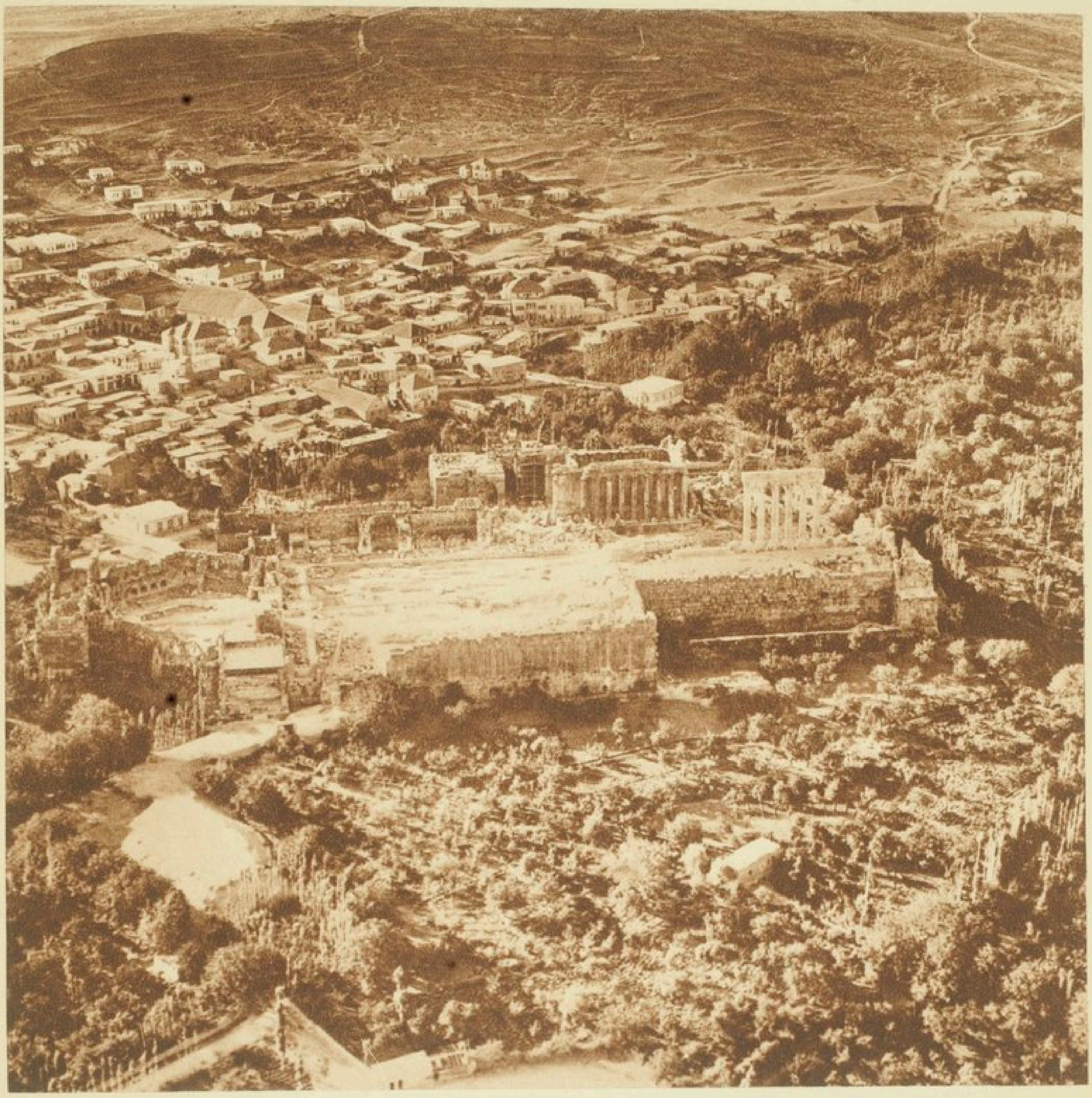
157

de l'Orient. Les Anciens n'ont pas choisi au hasard Baalbek comme centre de leur culte. C'est exactement le lieu de partage des eaux, une espèce de Saint-Gothard syrien. A quelque distance naissent l'Oronte, qui s'en va au nord, le Litani, qui s'en va au sud, le Barada, qui arrose Damas, et là-bas, juste de l'autre côté de la ligne de crête du Liban, se trouvent les sources du fleuve Adonis. Il n'y a certes pas là une simple coïncidence. Dans les cultes antiques, toujours l'Eau s'associe à la Lumière. Les deux sources de la vie !...

Les temples de Baalbek, ou plutôt le temple du Soleil, car le « petit temple » fait figure d'annexe, était, ne l'oublions pas, classé par les Anciens au rang des merveilles du monde. Fions-nous à leur goût et rejetons les dires de critiques figés dans l'admiration exclusive de l'ordre dorique.

L'époque des Antonins, où s'édifièrent ces admirables spécimens

PALMYRE. LA VALLÉE DES TOMBEAUX VUE DU CHÂTEAU ARABE.

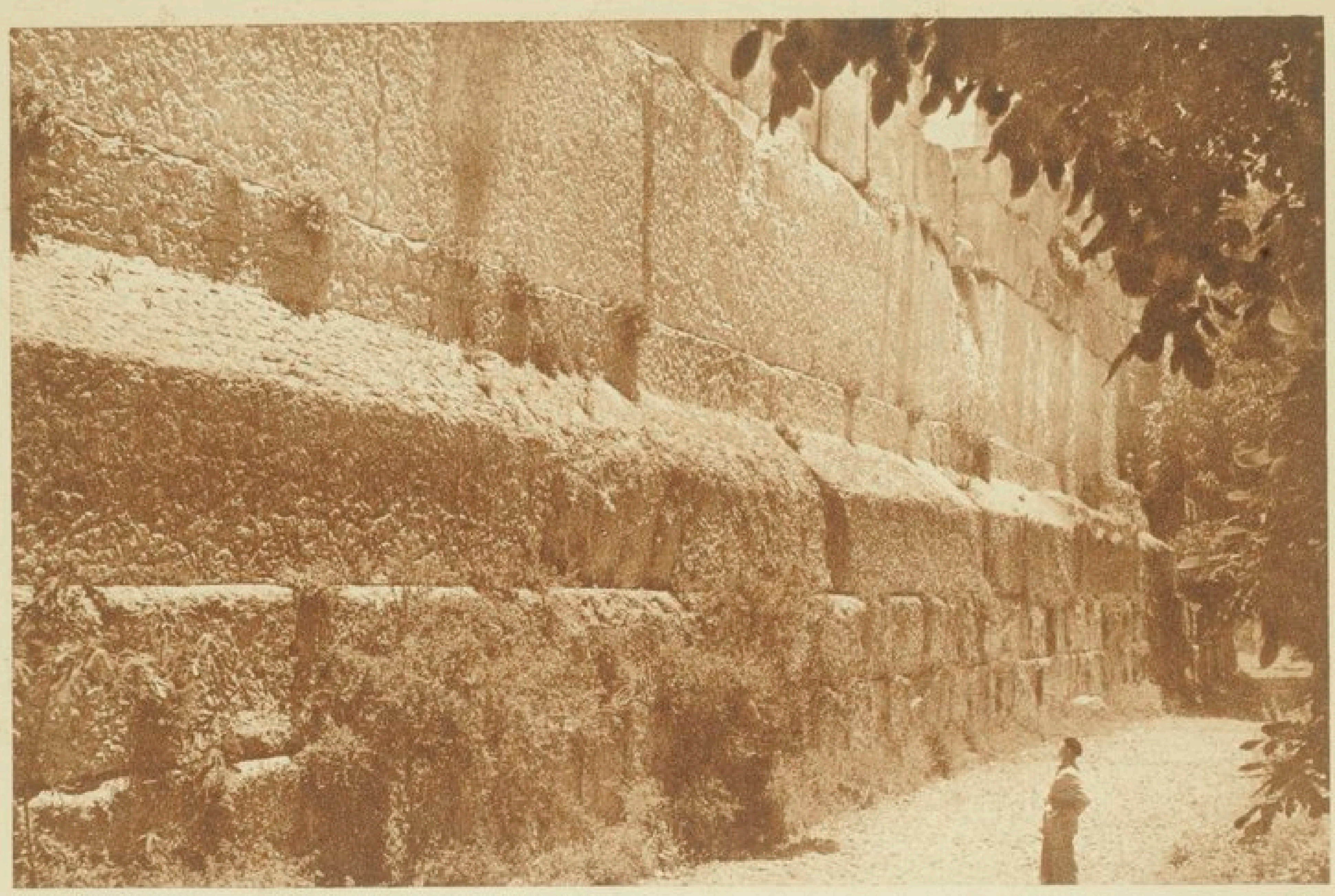


BAALBEK VU D'AVION. VUE PRISE DU NORD-OUEST.
En avant le Grand Temple; à gauche la cour hexagonale, puis la grande cour des sacrifices; à droite les six colonnes qui subsistent; derrière, le Petit Temple, dit encore de Bacchus.

de l'ordre corinthien, apparaît comme une des périodes les plus belles de l'histoire de l'art.

L'acropole, qui soutient les temples, n'est pas très haute; elle dépasse à peine la cime des arbres, qui, baignés par un ruisseau, font un charmant cadre de verdure aux édifices et donnent à ces ruines un rare aspect de sérénité, presque de gaîté. Ce soubassement est artificiel;

159



BAALBEK. LE TRILITHON — TROIS PIERRES DU SOUBASSEMENT DU GRAND TEMPLE (19 M. 10 — 19 M. 30 — 19 M. 56 DE LONG, 4 M. 50 DE HAUT).

il repose sur de vastes souterrains, galeries-catacombes, et mesure quatre cents mètres sur trois cents environ. Imaginez la place de la Concorde surélevée à la hauteur de la loggia du Ministère de la Marine. Cette plate-forme géante repose sur des blocs cyclopéens; trois d'entre eux atteignent — on hésiterait à le croire, si on ne les voyait — vingt mètres de long sur quatre de hauteur et autant d'épaisseur; un de ces monolithes extraordinaires est resté sur place dans une carrière du voisinage.

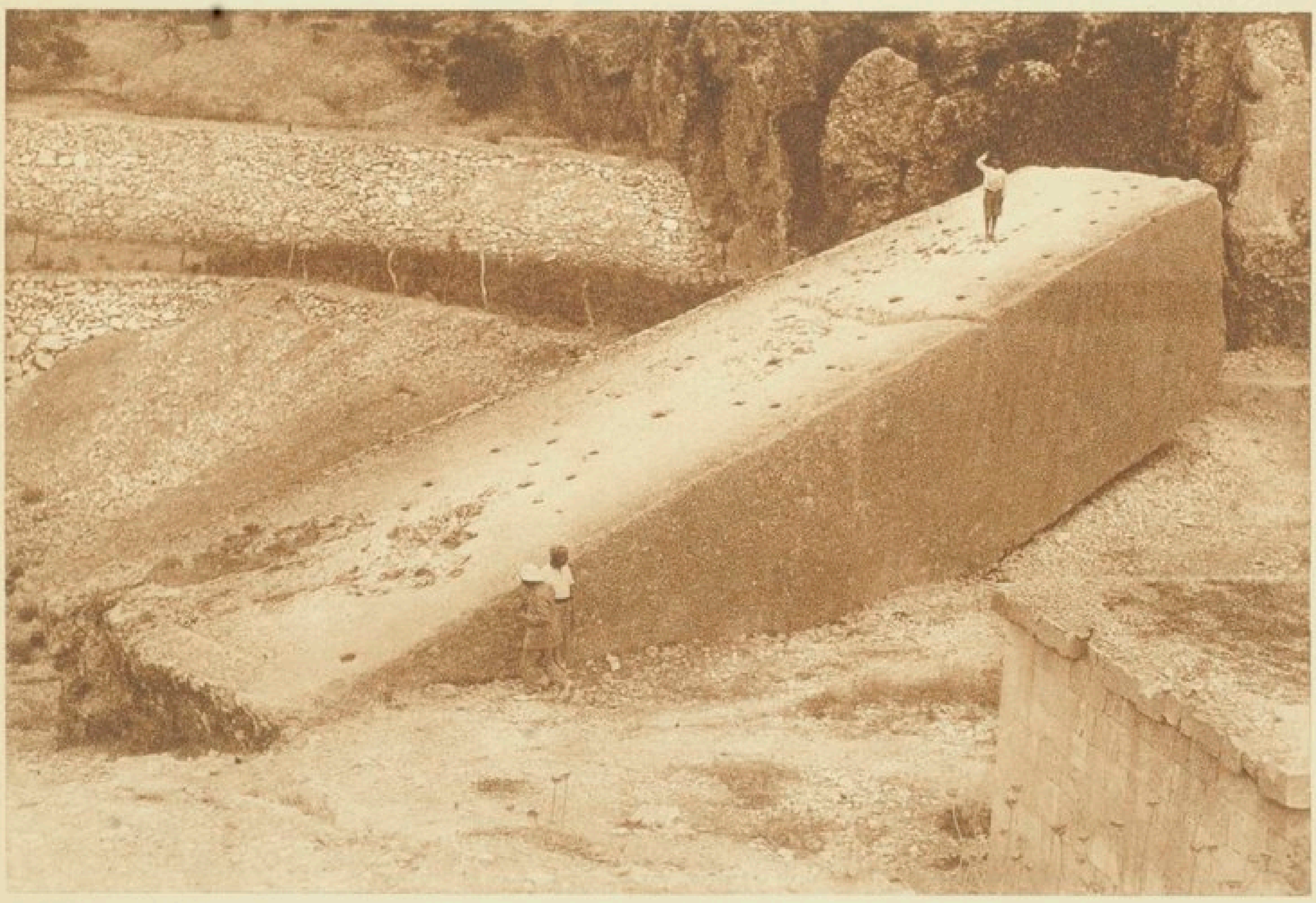
On se remémore ce que disait Michelet des cathédrales : « Voilà un prodigieux entassement, une œuvre d'Encelade. Pour soulever ces blocs à quatre, à cinq cents pieds dans les airs, les géants, il semble, ont sué... Mais non; ce n'est pas là un confus amas de choses énormes, une agrégation inorganique... Il y a eu là quelque chose de plus fort que le bras des Titans. Quoi donc ? le souffle de l'esprit. »

Ces grandes époques de l'architecture ont emporté leur secret.

La Syrie, à Baalbek, égale l'Egypte à laquelle elle demandait sa collaboration. C'est des bords du Nil que sont venues les colonnes de granit rose, — pierre inconnue en Phénicie, — pour les portiques de

la grande cour. On les embarquait à la douzaine, et non pas à un ou deux exemplaires comme nos obélisques de Londres et de Paris. A Baalbek, la prodigalité architecturale atteint son maximum. L'accès aux propylées, aux portes du temple, s'accomplit par un escalier monumental : c'est un beau vestibule, de douze mètres de profondeur sur soixante de large. (Il faut sans cesse donner les mesures à Baalbek, pour se bien pénétrer des dimensions.) Il donne accès à la cour qui précède le temple.

Comme à Palmyre, le sanctuaire se trouve au milieu d'une enceinte, mais Baalbek a renchéri sur cette disposition : la grande cour est précédée d'une avant-cour, hexagonale, plus petite, simplement soixante-seize mètres de diamètre. On y voit un bas-relief célèbre représentant le soi-disant « *Jupiter Heliopolitanus* », sur lequel on a voulu baser l'attribution du grand sanctuaire de Baalbek à ce dieu. Or ce bas-relief le représente sous l'aspect d'un jeune homme imberbe, revêtu d'une sorte de cuirasse, tenant un fouet à la main, comme tant de divinités égyptiennes, et flanqué de deux taureaux à la façon assyrienne. Quoi de commun avec le Zeus-Jupiter des mythologies gréco-romaines ?



BAALBEK. BLOC DE GRÈS (21 M. 35 × 4 M. 33 × 4 M.) DESTINÉ AU GRAND TEMPLE ET LAISSÉ DANS LA CARRIÈRE.

BAALBEK. CHAPITEAUX ET CAISSONS DU PETIT TEMPLE.

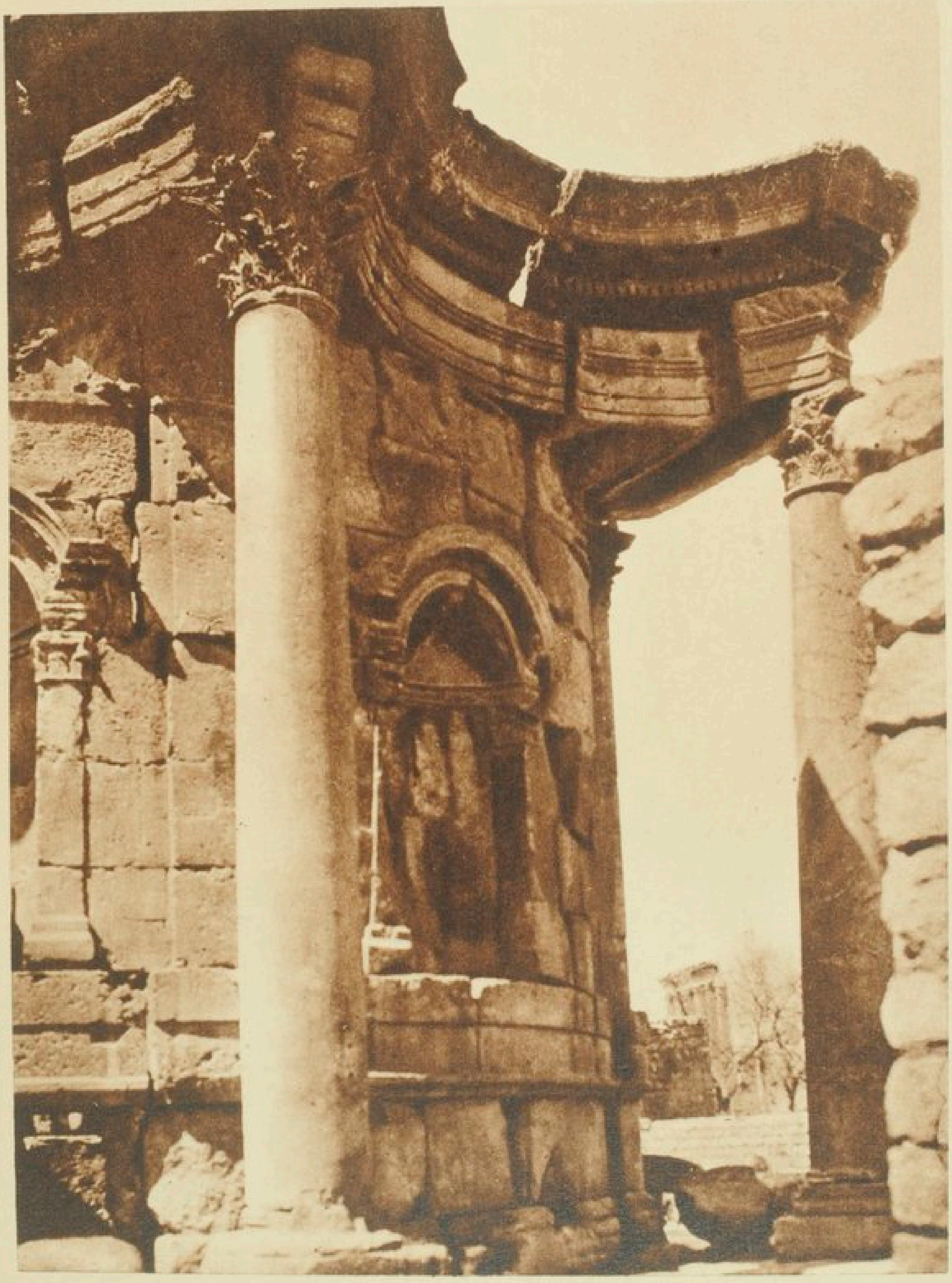
La cour dépasse naturellement, par ses dimensions, l'avant-cour : cent trente-cinq mètres de long sur cent treize de large. Tout autour, le mur d'enceinte étendait ses colonnades, ses exèdres, sortes de salles demi-circulaires, dont nous pouvons apprécier la richesse d'ornementation par les niches, les petits édicules à fronton, les moulures encore intactes de certains plafonds. La foule y accourait aux réunions, aux conférences, aux prières. L'autel pour les sacrifices occupait le milieu de cette cour, devant le temple. Nous savons aujourd'hui que les sacrifices antiques étaient en réalité des banquets où les fidèles communiaient allégrement. Deux grandes piscines, pareilles aux bassins des mosquées, subsistent encore; l'eau courante, qui abreuve les vergers étendus autour de l'acropole, n'y vient plus rafraîchir le visiteur ; mais celui-ci admire l'espèce de margelle qui les entoure de ses panneaux de pierre finement sculptés dans le style de certains médaillons de la Renaissance.

Les six colonnes du temple sont aujourd'hui connues dans le monde entier. On avait craint

BAALBEK. FRAGMENT DE L'ENTABLEMENT DU GRAND TEMPLE TOMBÉ À TERRE.

BAALBEK. LES SIX COLONNES DU GRAND TEMPLE.

pour leur solidité. Les appels lancés dans la presse par M. Henry Bordeaux et par moi-même (serait-il indiscret de le rappeler ?) ont eu un résultat : on les a consolidées. Elles procurent au spectateur une vision de parfaite beauté. Il faut les apercevoir pour la première fois, — hautes de leurs dix-neuf mètres, dimension qui n'a jamais été atteinte ailleurs, — quand elles resplendissent de cette couleur de pourpre qui, en Orient, accompagne le coucher du soleil. L'astre-dieu descend derrière les sommets du Liban et ces fûts démesurés, qui sont restés debout pour son éternelle apothéose, se profilent sur les montagnes neigeuses avec une pureté, une majesté souveraines.



BAALBEK. TEMPLE DIT DE VÉNUS.

Le « petit temple », dit « de Bacchus », ce qui est évidemment une erreur, — probablement est-il le sanctuaire du « Dieu-Fils » que l'on retrouve dans tout l'Orient à côté du temple du dieu-et-

BAALBEK. LE PETIT TEMPLE. L'ENTRÉE ET L'ESCALIER MONUMENTAL.

de-la-déesse, et qui complète la Triade sacrée, — s'élève en dehors de l'enceinte principale, un peu à gauche. Ce « petit » temple a en réalité des dimensions énormes : on en juge d'autant mieux qu'il a conservé ses murs intacts. Le portail démesuré écrase le visiteur qui franchit le seuil. Sous le péristyle, qui lève les yeux est étonné par les caissons sculptés formant plafond, car les dessins de l'ornementation sont « byzantins » et presque « arabes ». On suit ici, sur place, l'évolution des styles.

Séparées des grandes ruines de l'acropole, on trouve encore, à Baalbek, diverses ruines : un soi-disant « temple de Vénus », dans la manière de Trianon; un petit monument funéraire, sur la route de Rayak, construction peu ancienne faite avec des pierres taillées ou sculptées découvertes çà et là.

Mais notre pensée demeure, s'attarde dans la vaste cour envahie par le crépuscule, et remonte le cours des siècles : si le soleil a disparu, brillent encore la lune et les étoiles... Des torches soudain allumées

165

BAALBEK. LE PETIT TEMPLE, CÔTÉ SUD.

BAALBEK. INTÉRIEUR DU PETIT TEMPLE.

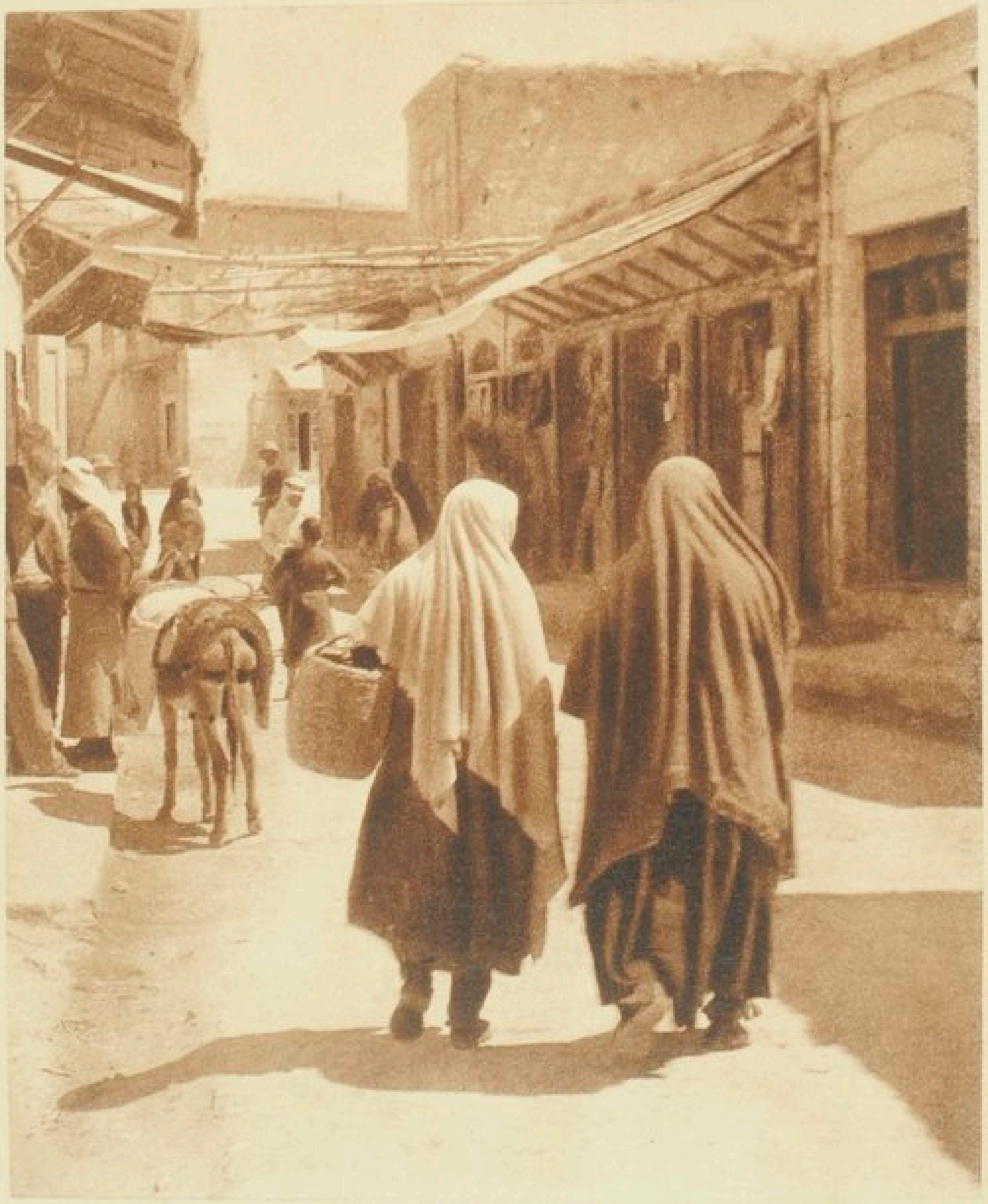
projettent des lueurs parmi les fumées de l'encens... Au bruit des chants et des danses sacrées, parmi le cortège des prêtresses, des prêtres, au milieu de la foule innombrable, aux mains tendues par le geste de l'offrande... passe avec lenteur le char doré, traîné par quatre chevaux blancs, de la Pierre Noire, symbole de la Vie Eternelle...

Après les spectacles sublimes, l'idylle nous repose; après les ruines, rien ne vaut un paysage vivant. Un des plus charmants endroits de Syrie, c'est, tout près de Baalbek, Râs el Aïn, « la tête de la source ».

167

Entre les visites aux ruines, quels doux après-midi de repos, au bord de ces très jolis bassins, étangs transparents, peu profonds, où coule une eau merveilleuse ! Des saules, d'autres arbres de nos climats frissonnent sous le vent qui a passé sur les neiges et qui apaise les ardeurs de l'été syrien. Des garçons à la peau fauve se baignent dans ce cristal ; sur la route passent des femmes chrétiennes, un cavalier sur un beau cheval, des familles entourant un âne ou un chameau. Le serveur du petit café voisin apporte son sourire, ses banquettes et le *mézé*. Chacun savoure longuement l'eau des yeux avant de la goûter dans son verre. Tout est délice, douceur de vivre...

Ecoutons en posant distraitement les yeux sur la colline de terre rouge cultivée de vignes, d'où il s'efforce d'écarter le désordre de ses chèvres, la flûte doucement plaintive du petit berger de Râs el Aïn !...

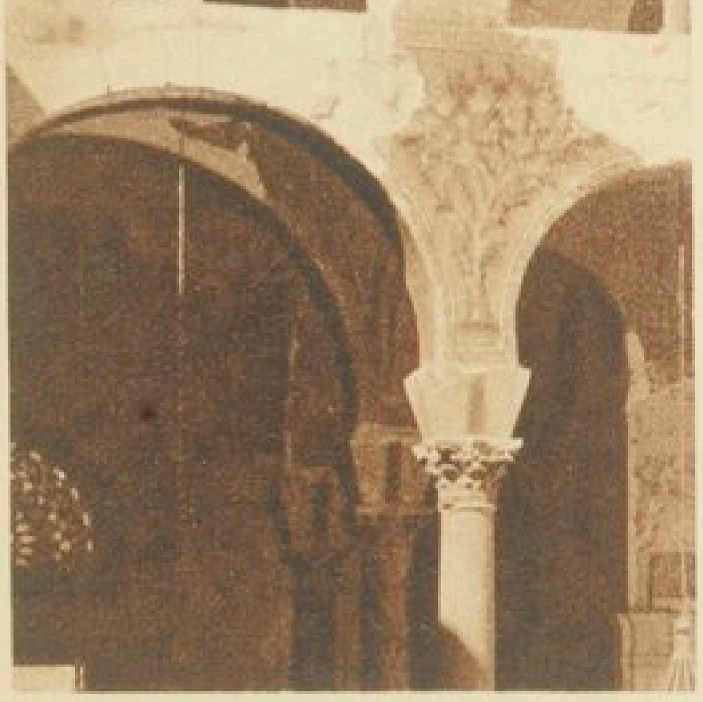


À BAALBEK. LES SOUKS.

JEUNE MUSICIEN BÉDOUIN ; IL CHANTE « J'AI DEUX AMOURS... ».

CHAPITRE VI

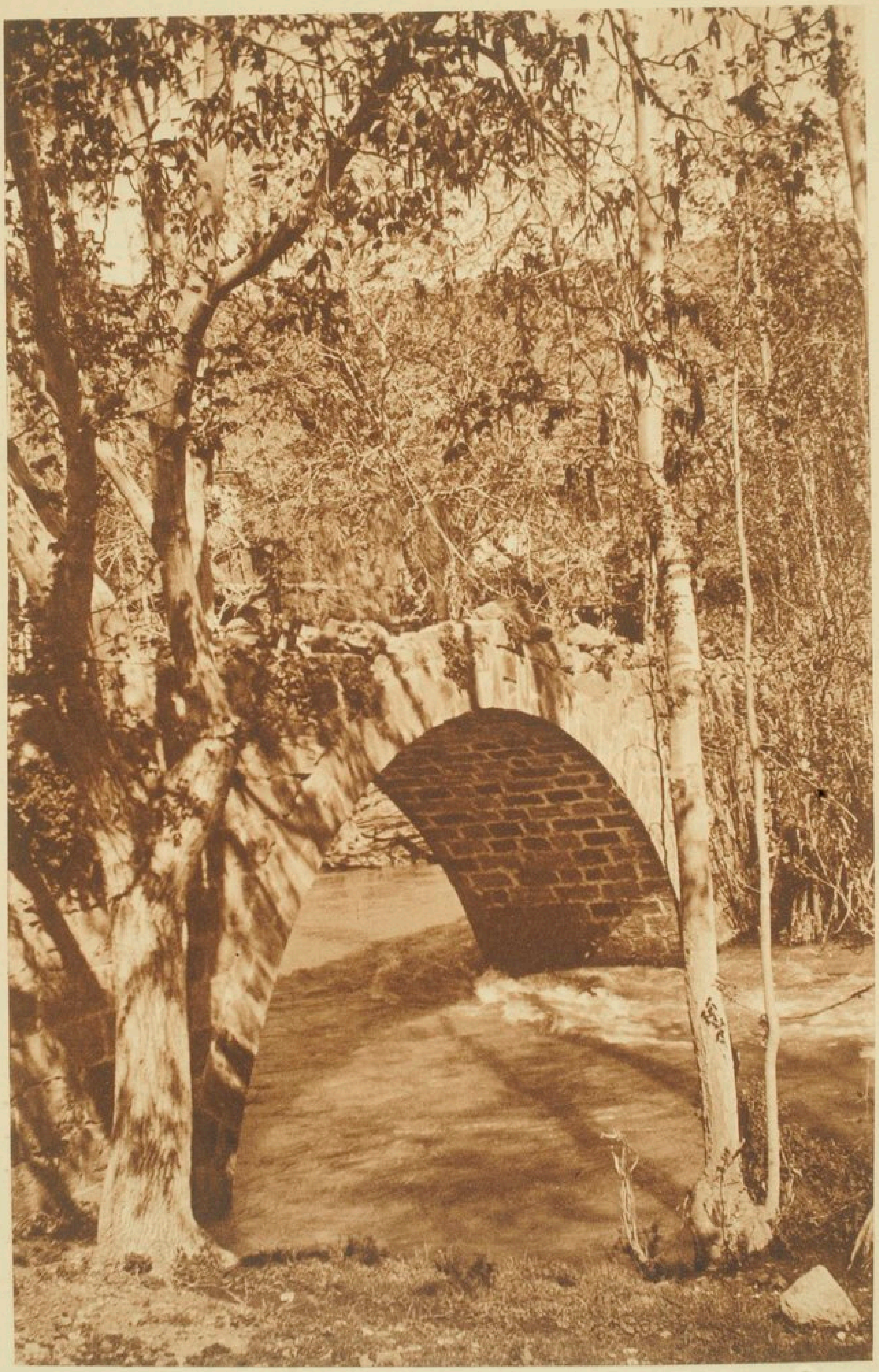
DAMAS OU L'ENCHANTEMENT ORIENTAL



CETTE impression de fraîcheur heureuse, de pureté d'ondes vives nous accompagne et se renouvelle sans cesse sur le parcours que nous suivons à travers l'Anti-Liban, en nous dirigeant vers Damas.

La chaîne de l'Anti-Liban, parallèle à celle du Liban, offre aussi des paysages

DAMAS. MOSAÏQUE DÉCOUVERTE RÉCEMMENT DANS LA COUR DE LA MOSQUÉE DES OMAÏYADES.



DANS LA VALLÉE DU BARADA; VIEUX PONT À EL HAMÉ.

remarquables. Au pied du Djebel ech Chéqif (2.075 m.), commence la vallée du Nahr Barada. Ce large torrent au débit intarrisable, même par les plus fortes chaleurs de l'été, descend par une vallée accidentée, où l'on rejoint la voie ferrée lente qui vient de Beyrouth. Tantôt le fleuve, avec la route et le chemin de fer satellites, se fraye un passage entre des murailles de roches, tantôt coule au milieu d'un double rideau d'arbres épais, quelquefois même arrose une petite plaine fertile, comme à Zebdani. D'ici l'on se rend à Bloudâne, principale station syrienne d'estivage à 1.500 mètres d'altitude, qui jouit d'une vue grandiose bornée au sud par l'éblouissante masse neigeuse de l'Hermon.

A la gare d'Aïn Fidjé toute ruisselante de sources, l'amour de

CARAVANE SUR LA ROUTE DE DAMAS.

171

DAMAS. VUE GÉNÉRALE PRISE DE SALIHIYÉ.
ASSEMBLÉE DES FEMMES MUSULMANES PARMI LES STÈLES FUNÉRAIRES.

l'eau est tel chez les Orientaux que j'ai vu, dès l'arrêt du train, les compartiments se vider instantanément, chacun courir puiser dans des bouteilles et des cruches; des assoiffés ne résistant pas à la tentation, se mettre à boire à même le courant, les uns à plat ventre, les autres accroupis, dans le creux de leurs mains.

Enfin, nous sortons des montagnes arides, et voici Doûmmar, ses cafés, kiosques et divans, parmi les ombrages des rives. C'est le lieu favori des Damascains pour y passer le dimanche; mais il y a le dimanche des Chrétiens, le dimanche des Juifs qui est le samedi, le dimanche des Musulmans qui est le vendredi, ce qui amène du monde presque tous les jours.

La paysage renferme en quantité incroyable ces peupliers de Syrie, différents de ceux de France et d'Italie, dont l'allure légère et frissonnante se rapproche des bouleaux et des saules. Ils servent, me dit-on, de carrières à Damas, car toute cette ville, sauf les grands édifices, est construite en charpente de leur bois, dont les vides se remplissent d'un mélange de terre grasse et de paille hachée, procédé séculaire que renouvelle notre ciment armé. En séchant, cela devient très résistant. Et de fait, les maisons de la banlieue de Damas, qui se montrent de plus en plus nombreuses, semblent solides sous leurs revêtements de chaux blanche ou colorée.

Il faudrait faire halte ici, et, à gauche, gravir les flancs faciles du Djebel Qasyoûn (1.200 m.), — n'oublions pas que nous sommes dans la plaine de Damas, à 690 mètres d'altitude : d'où la salubrité du climat, — où la tradition locale prétend qu'Abraham, venant de Mésopotamie, eut la révélation du vrai Dieu, nous aurions sur Ech Châm le merveilleux panorama que nous décrirons un peu plus loin en visitant le quartier de Salihiyé étalé sur ses premières pentes.

* * *

Ech Châm (ou encore *Dimichq*) est le nom arabe de Damas; le même nom désigne toute la Syrie, mais au sens de « pays qui est à gauche » par opposition au « pays qui est à droite » : le Yémen. *Ech Châm* signifie encore « le Grain de Beauté », et la cité, devant laquelle le Prophète s'arrêta sans y entrer, « parce qu'il ne peut être donné à un homme d'entrer deux fois dans le Paradis », mérite bien d'être appelée le « Grain de Beauté » du visage de la terre, par la noblesse de ses lignes, par l'éclatante blancheur de ses monuments et la teinte fondue de toutes ses colorations, par la double couronne que forment les montagnes rouges et jaunes au nord, le désert fauve du midi entourant la *Ghouta*, l'immense espace arrondi et vert de ses jardins.

Vous entrez dans Damas pour ainsi dire sans vous en apercevoir, parmi des enclos, des masures, des villas le long du Barada déjà si affaibli par de multiples prélèvements en amont de la cité qu'il ressemble à un canal tranquille et peu profond, couleur d'émeraude, bien que les Grecs l'eussent nommé *Chrysorrhoas* « fleuve d'or »; mais peut-être faisaient-ils allusion à ses bienfaits ? Après un jardin public, puis une vaste étendue propice aux sports et aux courses, des constructions importantes apparaissent groupées et voisines les unes des autres : Facultés, Opéra (salle de spectacles variés), Sérail (mairie), Police, au

173

bout d'une avenue la gare du Hedjaz, pour la Palestine et l'Egypte, et, lui faisant face, un palace; au bout d'une autre avenue-promenade ornée de massifs de fleurs et de faïences, la vieille citadelle romaine, reconstruite par les Arabes, ses grosses tours carrées émergeant à peine du Vieux Damas, du quartier central qu'elles protègent et surveillent.

Mais nous obliquons à gauche vers le quartier des hôtels, restaurants, cafés, — les uns à la syrienne, les autres à l'européenne, — des cinémas, des P. T. T., des journaux, des librairies aux devantures toujours « à la page »; là s'étale, irrégulière, spacieuse, envahie par les automobiles et les *arabas* (voitures à chevaux) qui stationnent, par les tramways, par les perpétuels flâneurs, par les marchands ambulants, voire les mendiants, la place Merdjé, qui sert de *forum* et d'*agora*. Au centre, une

DAMAS. LA PLACE MERDJÉ.

colonne supporte un bizarre petit monument commémoratif de l'ouverture de la ligne — au temps de la domination ottomane — reliant la capitale de la Syrie à la capitale des lieux saints islamiques. Le Merdjé s'agite sans cesse aux nouvelles venues de cet édifice qui s'élève à quelque

DAMAS. ENTRÉE DES SOUKS ET VESTIGES ROMAINS.

distance et renferme le Parlement syrien; toutes les émotions populaires s'y manifestent, et Damas passe pour une des villes les plus facilement vibrantes du monde; à de sombres époques, on y érigeait la potence. Mieux vaut y voir flotter aux balcons officiels ou en haut des mâts, les jours de fête, le drapeau national tricolore composé du vert (du Prophète et des premiers califes de Médine), du blanc (des califes omaïyades de Damas) et du noir (des califes abbassides de Bagdad).

Il faut voir devant la Poste (avis aux philatélistes, les timbres syriens comportent des « séries » intéressantes), le groupe amusant des écrivains publics installés en plein air comme au moyen âge et leur clientèle, humbles paysans, *fellahs* de la campagne, vieilles et jeunes femmes illettrées, petites gens de toute espèce, qui leur dictent, avec quel recueillement, leurs lettres de famille ou ces *mazbatas* (requêtes) qui, chaque jour, pleuvent innombrables sur les autorités et administrations locales.

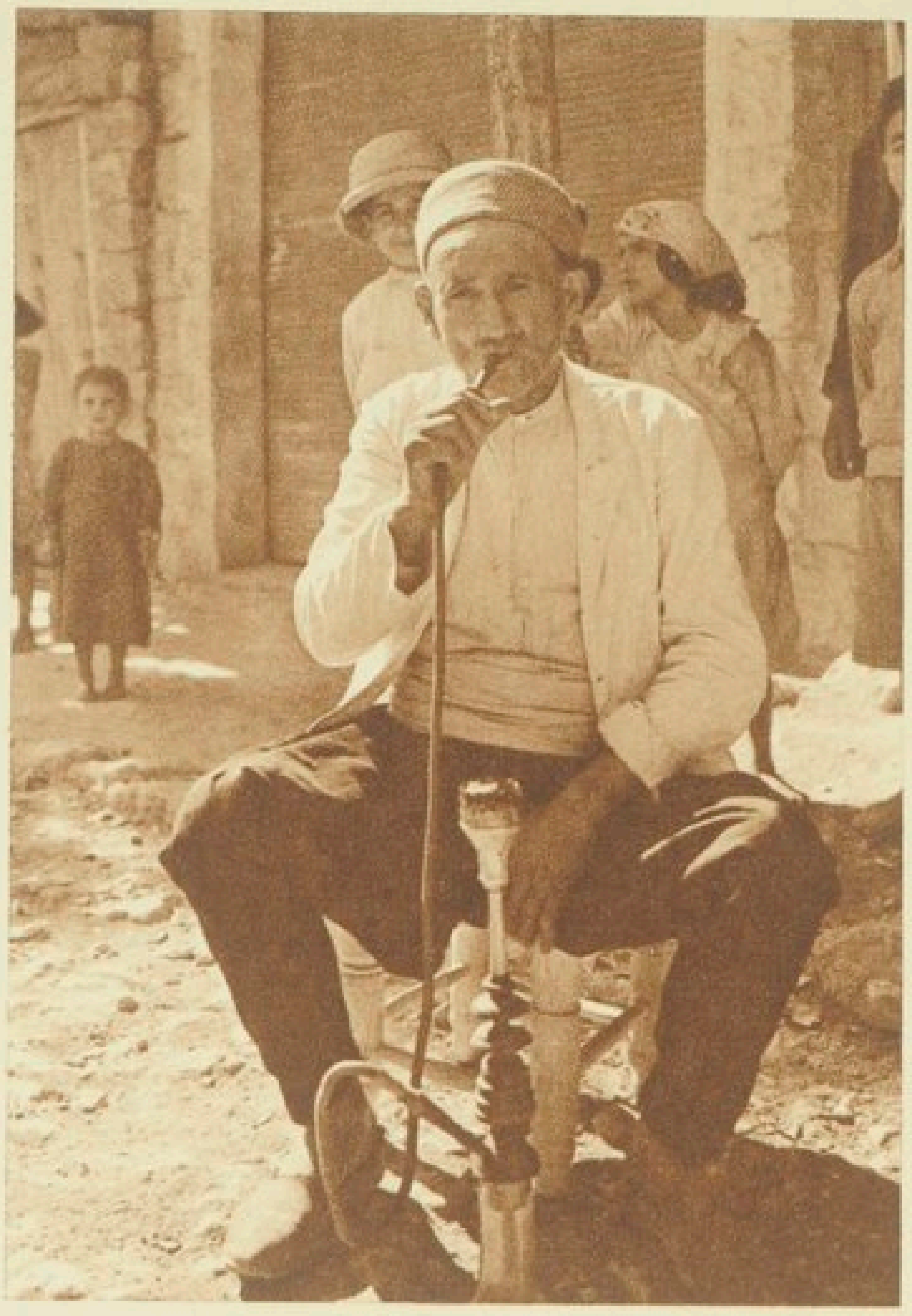
La ville proprement dite, la ville ancienne est bien différente. Si ses remparts — sauf sur quelques points — ont disparu, son tracé bien délimité demeure. Damas n'a pas bougé, ou si peu, depuis sa fondation qui se perd dans la nuit des temps. Vers deux mille ans avant notre ère, le plus célèbre des Patriarches y arrivait, venant de Mésopotamie, avec ses serviteurs. Plus tard, Isaïe, le prophète, proclamait : « Damas est la tête du pays d'Aram ». « Aram », c'est-à-dire la Syrie : ainsi traduisaient les Grecs. On sait que les Araméens, populations venue du sud, s'implantèrent dans le pays entre Tigre et Euphrate entre les XIX^e^ et XIV^e^ siècles avant notre ère. Un peu plus tard, Damas était la capitale d'un royaume araméen, adversaire des Hébreux, siège d'une civilisation raffinée dont témoignent les ivoires du roi Hazraël que nous avons vus au musée d'Alep. Ce peuple s'infiltra parmi toute l'Asie occidentale au point que sa langue, l'araméen ou syriaque, fut parlée dans tout l'Orient; au temps du Christ, elle supplantait l'hébreu, le grec, le romain; nous verrons la persistance curieuse de cet idiome aux environs de Damas.

Mais l'époque glorieuse entre toutes pour Ech Châm est celle de la dynastie des califes omaïyades (636-762); l'Islam atteignait son apogée et semblait près de posséder tous les rivages de la Méditerranée. Damas allait régner sur le monde. L'éclat des lettres et des arts reflétait celui des armes. Les califes conquérants étaient aussi des artistes, des musiciens, des poètes à l'exemple de Mahomet, grand chef militaire et magnifique écrivain — le Koran passe pour la plus belle œuvre de la littérature arabe — et dans leurs demeures princières,

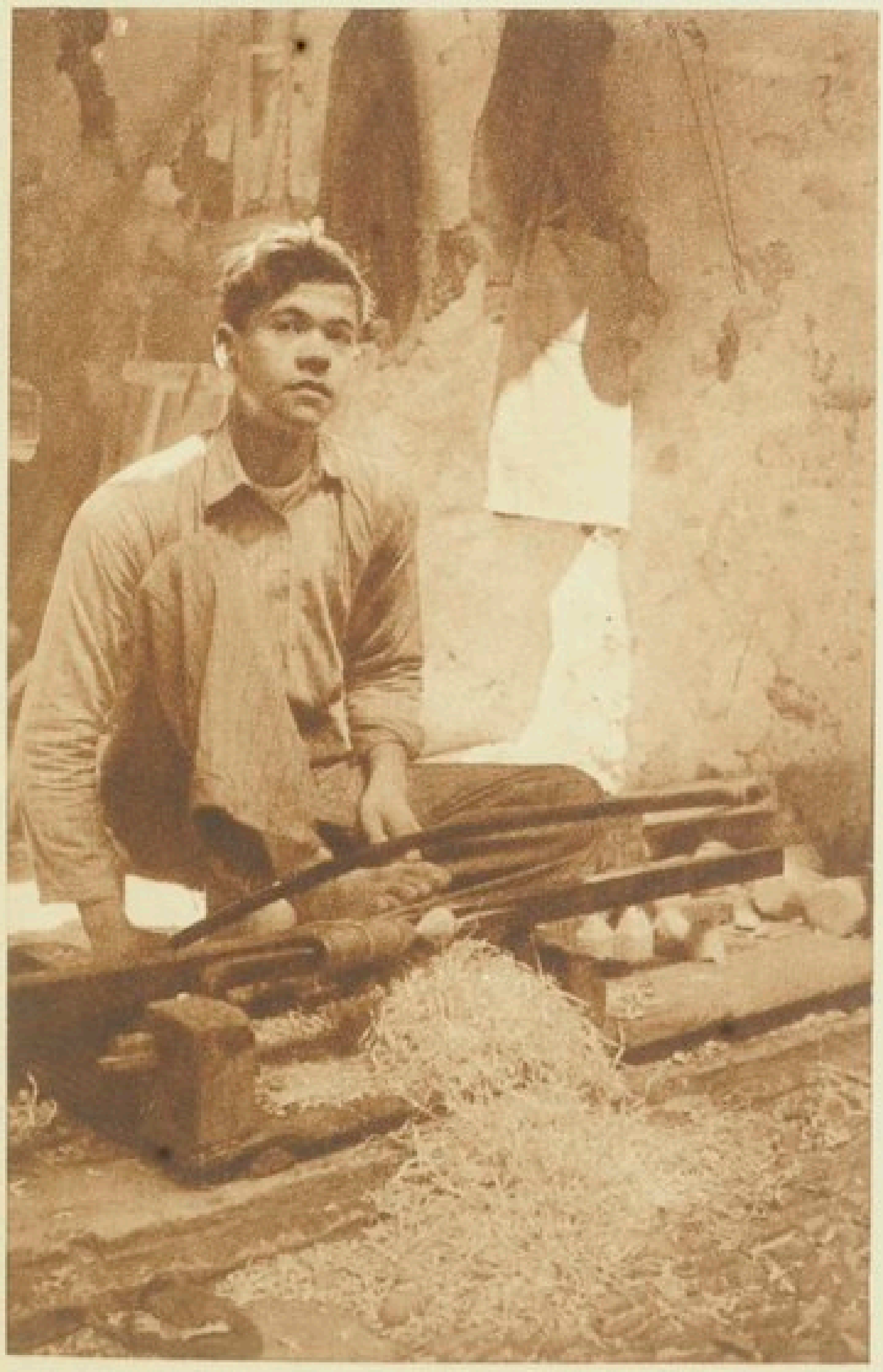
... Palais que les génies
Ont doré de leur rêve et rempli
(d'harmonies,

comme dit l'auteur des *Orientales*, on entremêlait les festins fastueux de controverses philosophiques, de discussions savantes : médecins, astronomes, géographes vivaient dans la familiarité des souverains. « Ils ont passé, comme le bruit des chars ». De ces princes, successeurs de Moaouïya, il ne reste que le nom de Nahr Yezid donné à une dérivation du Barada, en souvenir de celui d'entre eux qui la créa.

Ne reste-t-il pas autre chose ?... Qu'importe la disparition des êtres



FUMEUR DE NARGUILÉ.



et des choses, si leur âme survit ! Damas, porte-drapeau de l'Islam, demeure vivante. Sur une population approximative de trois cent mille âmes, la ville ne compte que quarante mille chrétiens et quatre mille Européens. On le voit, la majorité musulmane est écrasante, peu de cités de l'Islam sont restées aussi pures d'alliage.

Au-dessus de nos têtes, tandis que nous cheminons à travers les rues, c'est comme sa voix qui passe et repasse, cinq fois par jour, conviant les fidèles à la prière avec l'appel des muezzins. La voix du

TOURNEUR SUR BOIS.

177

muezzin, qui remplace les cloches en pays musulmans, tient du prodige. Aucun gosier n'est capable de lutter avec lui pour la richesse et la variété du son. Il chante d'affilée, sans s'interrompre une seconde, s'élevant jusqu'à des hauteurs inimaginées pour gagner plus haut, toujours plus haut, le plein ciel, « sans qu'une seule de ses notes se perde dans ce trajet immense ».

C'est pour ces pieux chanteurs, mélodieux comme le *boulboul* (rossignol) et l'alouette, que se dressent dans la nue, au-dessus de la ville aux trois cents mosquées, petites et grandes, ces hauts minarets, que le soleil levant et le soleil couchant empourprent chaque jour. Ils ne ressemblent ni à ceux d'Istamboul, ni à ceux de l'Afrique du Nord, ces minarets de Damas pour la plupart biscornus, rentrés, renflés, sortes de « pièces » d'un échiquier colossal. A la seule Grande Mosquée, le *Mâdinet el Arous*, « minaret de la fiancée », est, par exception, une haute tour carrée allégée à son sommet par une galerie à toit vert du plus joli effet ; le *Mâdinet el Gharbiyé*, le « minaret de l'Occident », est octogonal, à trois étages superposés, bigarrure de pierres de plusieurs couleurs, blanc, noir, jaune ; le *Mâdinet Isa*, « minaret de Jésus », fuse dans l'espace prodigieusement pointu, pour qu'au jour du jugement, en redescendant sur terre, le Rédempteur pût y poser le bout de sa sandale...

DISEUR D'AVENIR.

La préservation du passé tient ici à ce que l'on a eu la sagesse de construire les quartiers nouveaux, à l'européenne, au dehors de l'agglomération ancienne et en la respectant, comme au Maroc, selon le système du maréchal Lyautey, secondé par un artiste, Tranchant de Lunel, qui vint aussi à Damas. Il faut espérer qu'on ne gâtera pas tout, en prolongeant les quais du Barada au cœur de l'antique Damas.

* * *

Les premiers pas du visiteur se portent vers les souks, le bazar, qui forment comme une ville dans la ville : cité aux rues couvertes de toits ou de voûtes, mais hautes, éclairées, tout à fait différentes de celles d'Alep. La foule d'abord offre un mélange de costumes d'un pittoresque indescriptible. Si celui des hommes d'une certaine classe s'est européanisé, mis à part le *tarbouch* écarlate qui ne cède pas au chapeau, si le *khoumbâz,* robe de soie rayée serrée aux reins par une large ceinture multicolore, tend à disparaître parmi les jeunes générations évoluées, le *chiroual,* large pantalon au fond flottant, demeure en usage dans le peuple. Quant au voile des femmes musulmanes, il n'a pas disparu, mais devient tellement transparent qu'il n'est plus qu'une sorte de voilette. A ce propos, il faut noter que le voile pour les femmes était déjà en usage mille ans avant notre ère — des bas-reliefs assyriens en font foi; — à cette époque il était la prérogative des femmes libres, les esclaves n'y avaient pas droit. Les Damascaines s'enveloppent du *tcharchaf,* espèce de domino noir, vert, beige, qui dissimule le costume, européanisé, mais non le soulier et le bas d'une rare élégance. Les paysannes en robe bleue, au visage tatoué, les vieillards en turbans, les adolescents aux petites calottes multicolores, les Bédouins, les Transjordaniens, les Druzes reconnaissables à leurs yeux teints au khôl, les marchands ambulants, ceux qui vendent de l'eau d'une outre, de la citronnade à la neige ou du café brûlant d'une cafetière portative avec braise, les portefaix *(hammals)* qui, sur leur tête, soulèvent des charges formidables et, le soir, participent à des assauts de lutte, les mendiants, les fous laissés en liberté, les chameaux vous frôlant l'épaule ou même le nez au passage, toute cette foule hétéroclite et mobile, — chose extraordinaire ! — ne fait pas le vacarme des grandes cités d'Occident, et chose plus extraordinaire encore, circule avec une habileté, une souplesse qui évite toute bousculade et tout encombrement.

Le spectacle est aussi dans les boutiques et dans leurs étalages; celles-ci n'ont pas de vitrines, elles sont pour la plupart ouvertes comme

179

au temps jadis, la rue étant à l'abri du soleil et de la pluie qui est très rare. Chaque corporation a son souk et s'y groupe. Pour ne pas se perdre dans ce labyrinthe, il est bon d'avoir un plan détaillé. Le plus élégant est le souk el Hamidiyé, avec ses pâtisseries, ses glaciers, ses restaurants, ses maisons de café et de thé, ses antiquaires, ses marchands d'articles de Paris, New-York, Londres, Berlin, Vienne. Très important aussi, le souk Midhat Pacha, l'ancienne rue Droite, la *Via Recta* de l'antiquité, qui traverse toute la ville d'ouest en est. Et voici respectivement les souks des drapiers, des soieries, des primeurs, des fruits et des légumes, des victuailles de toutes sortes, des tapis, des selliers et harnachements, des « grecs » qui vendent un peu de tout, des ébénistes, des objets de cuivre, des bijoutiers et des orfèvres. Si le « damas » ne se fabrique plus ici, ni les lames « damasquinées », que de cuirs brodés et de soieries merveilleuses, que de douceurs et sucreries délectables !

Mais, au milieu de cet « orientalisme », dont il est regrettable qu'un Delacroix ou un Albert Besnard n'aient pas eu l'occasion de s'inspirer, reconnaissons qu'au *Khân el Goumrok*, sous ses coupoles, la clientèle féminine s'écrase aux expositions des modes et des étoffes d'Europe comme au « Printemps » et aux « Galeries ».

Tous les guides ont reproduit, et maint écrivain y a puisé sa documentation arabe, les cris amusants des marchands et des marchandes : « Cresson tendre, quand une vieille femme en mange le soir, elle se réveille jeune le matin », etc. Mais j'aime mieux ce mot d'une petite marchande de fleurs aux yeux de gazelle, offrant à une promeneuse étrangère, avec ses bracelets et colliers de pétales de jasmin, ses bouquets, où toutes les fleurs serrées les unes contre les autres ont l'air d'être en verre et en porcelaine (comme à l'époque romantique) : — « Madame, puisque tu es jolie alors pourquoi est-ce que tu ne m'achètes pas mes fleurs ? » — Subtile logique orientale ! En Orient, on adore les fleurs autant que les animaux. On les aime au point de les boire ou de les manger : « sirop de violettes », ou « eau de rose », qui assaisonne les plats de la cuisine arabe. On s'y fait !

Au bout du souk Hamidiyé, près des vestiges d'un temple gréco-romain, — qui marquent que cette place fut toujours un lieu sacré, — le coin des libraires arabes, la cité des livres conduit tout naturellement au lieu de « la lecture » (Koran), c'est-à-dire à la Grande Mosquée, la *Djami el Omaouī*. La longue cour, entourée d'arcades sur trois côtés, les grands minarets, les kiosques à coupoles, la fontaine pour les ablutions... l'intérieur, d'une simplicité pleine de noblesse, les lampes, les

DAMAS. ENTRÉE DE LA MOSQUÉE DES OMAÏYADES.

DAMAS.
COUR DE LA
MOSQUÉE OU M
DES OMAÏYAI

← MINARET DE
LA FIANCÉE.

MINARET DE L'OC
DENT ET COUPOLE
TRÉSOR.

DAMAS.
E LA GRANDE
OU MOSQUÉE
OMAÏYADES.

ARET DE
FIANCÉE.

T DE L'OCCI-
T COUPOLE DU →
TRÉSOR.

tapis précieux, l'énorme reliquaire — vraie petite chapelle — du chef de Jean-le-Baptiste, qui eut ici une église et qui est vénéré par les Musulmans, la chaire de l'iman, le *mihrâb*, cette espèce de niche orientée vers la lointaine Cité sainte... tout cela est beau. Mais ce qui présente un spectacle plus admirable encore, c'est d'assister par faveur à une solennelle cérémonie dans la salle de prière, et de voir les trois longues nefs (cent trente mètres de long) couvertes de fidèles prosternés, frappant de leurs *tarbouchs* rouge le sol qui semble devenu un immense champ de coquelicots ou de fleurs de grenade.

Dans la cour, près des fontaines pour les ablutions, se dressent plusieurs édicules aux diverses destinations du culte, qui ont des formes originales. C'est d'ici que l'on a la meilleure vue sur les magnifiques minarets.

Ayez soin de sortir de la mosquée des Omaïyades par la porte orientale, la plus imposante, où des pierres dressées coupantes interdisent l'entrée aux animaux. Là est la petite place du Jet-d'Eau, qui mérite

DAMAS. SOUS LES ARCADES DE LA GRANDE MOSQUÉE.

ce nom à cause de sa fontaine nuit et jour jaillissante, sous l'abri d'une treille, en face d'un *hammâm*, dont le baigneur, le torse nu et musclé, attend les clients sur le seuil. Non loin de là, au bout d'une rue déserte, s'élève la plus mignonne mosquée du monde, et son minaret, lui aussi, est semblable à un « roi » ou à une « tour » d'échec. Le jeu oriental aurait-il influencé l'architecture ?

A maint carrefour, aux angles de vieilles demeures, sur bien d'autres placettes, on rencontre à travers Damas de petites fontaines charmantes et inattendues, presque toujours appuyées contre une muraille à la façon d'un décor : il faut renoncer à les dépeindre, tant s'y mêlent les fantaisies de la pierre et de l'eau pour composer un frais spectacle et une douce musique, dont l'œil et l'oreille également charmés ne se lassent pas de savourer la délicieuse réunion.

Si la Damas des Califes n'a pas gardé son Alhambra, il ne faudrait pas croire que tout en a disparu. Il y a d'abord les mosaïques d'or du temps d'Oualid, au VIII^{e} siècle de notre ère, récemment découvertes sous les arcades de la cour et dans le vestibule à la Grande Mosquée qui nous permettent de nous en faire une idée. Et puis, il y a toujours des « chambres hautes », sur les terrasses des maisons, peintes en bleu pâle et vert tendre ; il y a toujours les patios dans de grandes demeures enfermées derrière leurs murailles, cours dallées que rafraîchit le bassin octogonal, que parfument les fleurs des orangers et des cédrats, il y a ces hautes ogives abritant une sorte de salon en plein air, *l'iouân*, où l'hospitalité orientale nous reçoit à l'ombre pendant le jour et, le soir, au clair des étoiles... Il y a toujours ces intérieurs magnifiques, où, au milieu des pièces, murmure un bassin à l'eau toujours vive, où les murs sont revêtus de peintures, moulures, miroirs, formant de véritables filigranes, où la lumière tombe des fenêtres situées près du plafond très haut, comme des oratoires.

A l'Exposition coloniale de Vincennes, on transporta les boiseries d'un petit salon damascain, entièrement peintes à la façon des enlumineurs et miniaturistes ; elles firent l'admiration des visiteurs. On en découvre à Damas jusque dans des maisons en partie ruinées ! Mais il est interdit de les exporter.

On s'étonne qu'un Maurice Maeterlinck soit reparti en faisant la moue : il est resté vingt-quatre heures !... et n'a rien vu. L'Oiseau Bleu existe, — une espèce de geai au plumage de lapis ; je l'ai aperçu dans les sables de Jéricho, — mais on ne le rencontre pas à toute heure et il veut être cherché longtemps. Les ruelles, impasses, voûtes et détours, tout le labyrinthe de Damas reste inconnu à celui qui n'a pas le fil pour

185

guide, la clef ou le mot magique pour ouvrir les portes du Trésor mystérieux...

L'une de ces anciennes demeures seigneuriales se visite sans difficulté : le palais Az'm (ou Azem), qui fut la demeure d'un des plus illustres pachas turcs de Damas, et qui abrite maintenant l'Institut d'art et d'archéologie. Il se divise, selon la coutume, en *selamlik*, appartement des hommes, et *haremlik*, appartement des femmes; salon *(divan)*, bibliothèque, bain, *iouân*, sont du XVIIe ou XVIIIe siècle arabe, le plus charmant; dans la cour, bordée d'une colonnade et où des massifs verts se reflètent dans l'eau des bassins immobiles, se dresse un lion, chef-d'œuvre de la sculpture des Hittites, rude note un peu austère au milieu de ces grâces musulmanes.

Damas a gardé ses *khâns* (caravansérails), qui consistent le plus souvent en cours recouvertes de coupoles, avec des portes monumentales de ce style « à stalactites », qui fait bien plutôt penser au travail des ruches d'abeilles; ainsi, près du palais Azem, le khân Asad pacha.

La *madrasa* de Mélik ez Zâhir Bibars s'ouvre aussi par un de ces portails dignes des *Mille et une Nuits;* c'est à présent la Bibliothèque, dont la grande salle est tout ornée de marbres polychromes et de mosaïques à fond d'or. N'oublions pas qu'il y a dans le monde quelque soixante-dix ou quatre-vingt-dix millions d'humains dont la langue est l'arabe! L'Académie arabe a son siège dans une autre *madrasa*, celle d'El Malek el Adil, le frère de Saladin. Damas prétend être, et à juste titre, le centre intellectuel de l'Islam, et garder la primauté de l'esprit. Le musée arabe est installé dans les salles voisines de l'Académie; une des curiosités est le *mahmal*, ce palanquin en velours vert brodé d'or qui, porté sur un chameau, devançait jadis la caravane de La Mecque, qui partait de Damas et allait offrir les présents du sultan-calife de l'Empire ottoman... Ceux qui voudraient se représenter la scène avec exactitude iront voir, dans le vestibule de la Banque de Syrie, la grande peinture qui en a été faite par un peintre syrien, d'après des photographies authentiques.

Le souk-Midhat — nous l'avons dit — traverse toute la ville d'ouest en est; il mène au quartier chrétien situé près des portes *Bâb Touma* (Saint Thomas) et *Bâb Charqi*. On y montre l'emplacement de la maison d'Ananie, où saint Paul aveuglé par sa vision recouvra la lumière et sur le rempart l'endroit, sanctifié aujourd'hui par une chapelle, d'où l'apôtre fut descendu dans une corbeille pour s'échapper.

D'ici, par le boulevard de Bagdad, nous pouvons revenir vers Salahiyé, le quartier européen qui groupe consulats, hôpitaux, écoles,

DAMAS. PORTIQUE OCCIDENTAL DE LA GRANDE MOSQUÉE. MOSAÏQUES (VIII^{e} S.).

lycée et collèges, à moins que nous ne préférions l'atteindre par les chemins agrestes à travers les jardins.

Les jardins de Damas !...

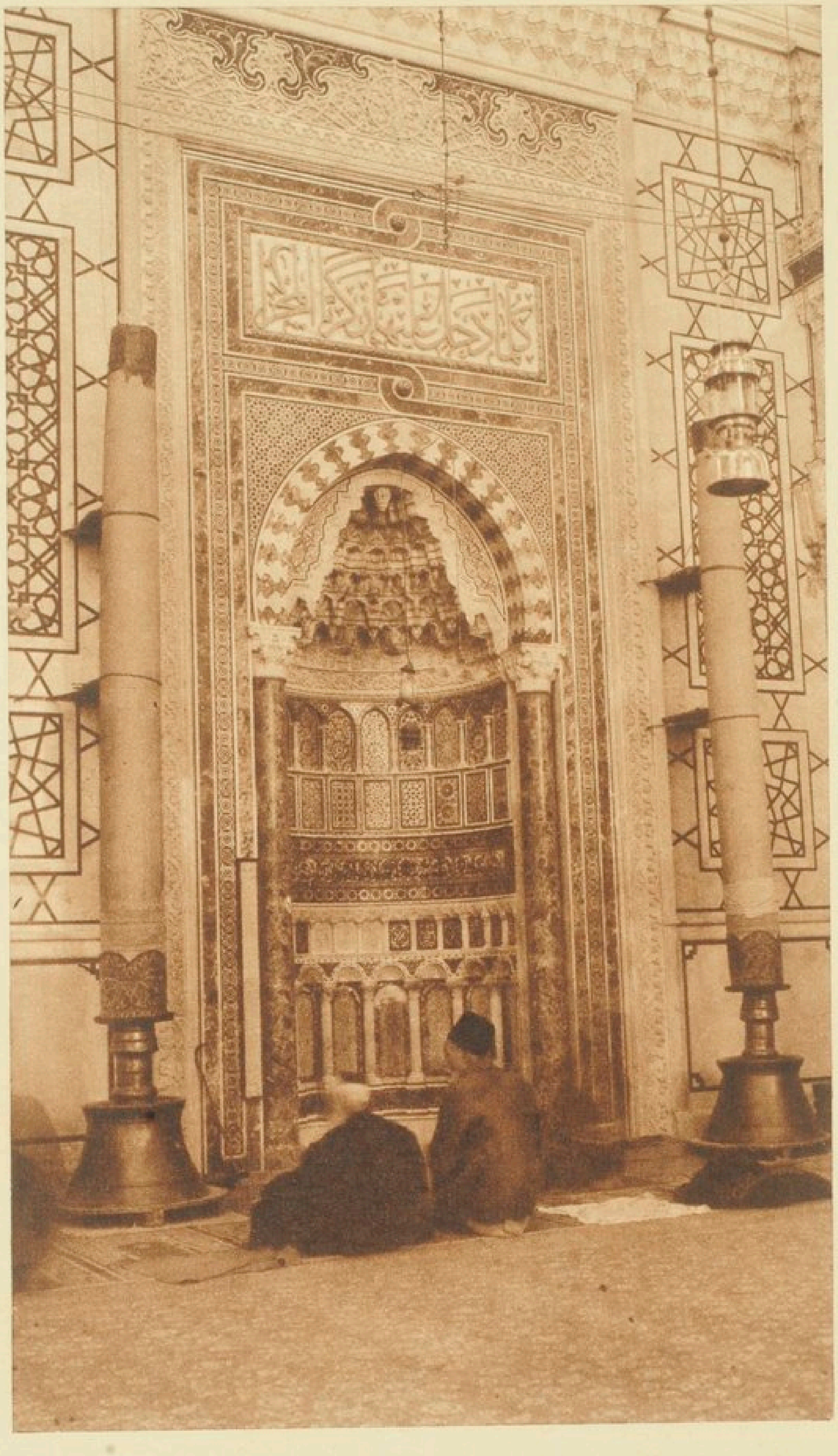
* * *

« Les jardins de délices, arrosés par des ruisseaux, ces jardins où l'on trouve une nourriture éternelle, et des arbres toujours verts... Les arbres d'alentour les couvrent de leurs feuillages. Les rameaux chargés de fruits s'abaissent... L'œil, dans ce séjour délicieux, ne voit que des

DAMAS. INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE DES OMAÏYADES.
ÉDICULE QUI PASSE POUR RENFERMER LA TÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

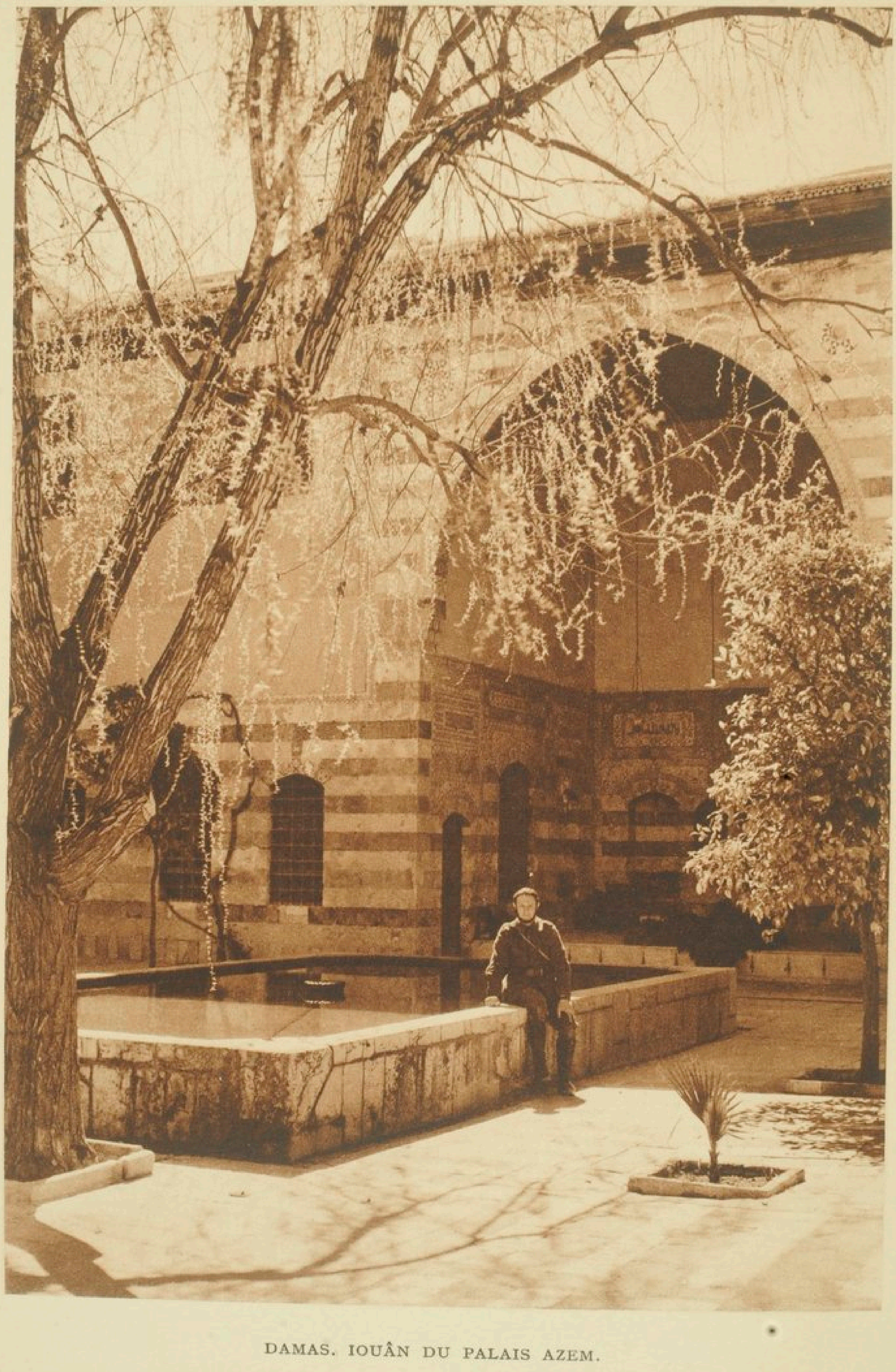
objets enchanteurs : il se promène sur un royaume* d'une vaste étendue... »

Telle est, dans le Koran, la description du Paradis. Trait pour trait, c'est la description très exacte de ces jardins qui ne sont pas des parterres de fleurs, mais un mélange de vergers, de champs, de bosquets aux fraîches verdures abreuvées d'une eau courante et limpide, étalés sur une cinquantaine de kilomètres. Tous les arbres, peut-on dire, y prospèrent au milieu des chants des oiseaux; les peupliers, les saules, les myrtes qui embaument, les noyers, les figuiers, les néfliers, les cerisiers, les cactus, les abricotiers surtout : les abricots *(mich-mich)* de Damas, qu'on expédie confits ou desséchés en espèces de galettes, sont renommés jusqu'aux Amériques. Les potagers, où surabondent courges, melons et pastèques,



DAMAS. MIHRÂB DE LA GRANDE MOSQUÉE.

189



DAMAS. IOUÂN DU PALAIS AZEM.

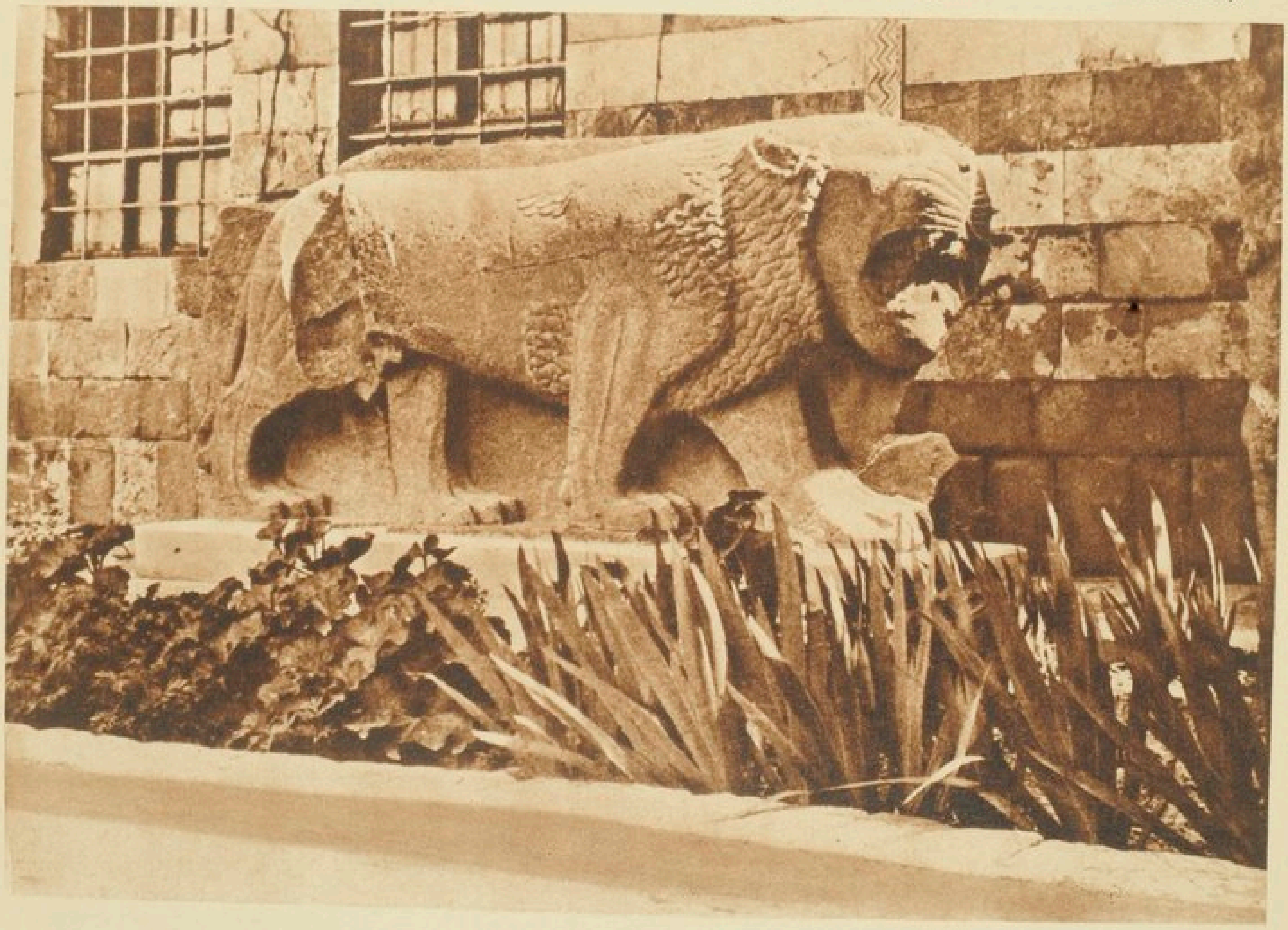
LA COUR DU PALAIS AZEM.

191

les cultures, notamment celles du lin et du chanvre, ne prospèrent pas moins que les fruits.

Disséminés dans cette végétation, quantité de villages agricoles offrent les plus charmants tableaux : Djisrîn, Beit Naïm, où les paysannes portent des voiles bleu ciel ou rose; Ghozlaniyé, où elles ceignent leur taille d'étoffe rouge; Harrân el Aouamîd, où l'on dit que se trouvent les plus jolies filles de la Ghouta. Ces villages appartiennent, et parfois en entier, à de grands propriétaires et seigneurs damascains, qui forment une véritable féodalité. Aussi la question agraire et celle du cadastre sont-elles à l'ordre du jour en Syrie, où le Gouvernement veut protéger le *fellah* (cultivateur). Les ponceaux rudimentaires sur les innombrables ruisseaux rendent impossible la circulation autrement qu'à pied, à âne, à cheval ou à chameau.

C'est le Barada qui fertilise ainsi la Ghouta, il se ramifie en mille canaux dont l'eau se distribue selon un règlement minutieux. Son cours s'achève à l'entrée du désert qui, pour ce fleuve, remplace la mer, au « lacs des Prairies » ou *Bahret el Atcîbé*, pays idéal pour les chasseurs,



LION HITTITE EN BASALTE PROVENANT DE CHEÏK SAAD (HAOURÂNE) DANS LA COUR DU PALAIS AZEM.

mais aussi lieu de prédilection des moustiques, ce fléau contre lequel on lutte depuis plusieurs années.

* * *

Pour embrasser d'un seul regard Damas, il faut monter sur les pentes du Djebel Qasyoun par Salahiyé, le quartier de Mohadjirine et la rue Abou Roumâne (rue de la Grenade), et par le quartier kurde, où repose en la mosquée de cheik Mouhi ed Dine l'émir algérien Abd el Kader.

Le soleil,

DAMAS.
VIEILLE RUE.

193

à l'occident, va disparaître derrière le sommet neigeux de l'Hermon; le jour abandonne Damas «Grain de Beauté », à la fois blanche, ocrée, rose, allongée avec une mollesse serpentine de sultane au milieu de l'immense tapis de verdure étalé jusqu'au désert fauve que limitent les cônes de petits volcans éteints.

Brusquement, — car l'Orient ignore le crépuscule, — c'est la nuit; nous sommes au Ramâddan, le mois sanctifié par le jeûne, qui dure du

DAMAS.
MINARET AU QUARTIER DE MOHADJIRINE.

matin jusqu'à l'heure « où l'œil ne peut plus distinguer un fil noir d'un fil blanc », et où commencent la détente, les réjouissances. Les minarets s'illuminent. La sultane a mis ses perles et ses pierreries. Des girandoles lumineuses, des colliers suspendus, des couronnes étincelantes, avec des feux rouges, verts, mêlent des rubis et des émeraudes aux diamants limpides, tracent, dans l'air couleur de turquoise dorée, des arabesques magiques ou des versets du Livre sacré.

La foule accourt vers le couvent des derviches tourneurs, les femmes restent massées dans la cour, cherchent a voir, avidement, par les petites fenêtres. Sous la coupole de la salle comble, de petites barrières de bois écartent les spectateurs. Des hommes coiffés de la rituelle calotte brun-orange, sous l'œil paternel du *cheik* beau et grave, tournent,

DAMAS. PORTE DE LA MOSQUÉE SYNÂNIYÉ.

MUR D'ENCEINTE ANTIQUE;
CÔTÉ SUD-EST PAR OÙ SAINT PAUL S'ÉCHAPPA DE DAMAS.

tournent à donner le vertige; leur robe se meut si vite qu'elle semble un disque immobilisé; leurs pieds n'ont plus d'attache au sol; ces mystiques (qui, dans la journée, sont de simples charpentiers, employés de banque, serviteurs) ont pris leur vol, sur l'aile des musiques, tambour, cymbales et flûte, qui, dans la tribune, alternent les rythmes brefs et les mélodies traînantes, sans cesse rompues et reprises. Ils n'appartiennent plus à la terre, perdus dans leur extase, ils sont devant la face de Dieu...

Au dehors, pendant ces belles nuits, tout le long des rues, des files de gens sont accroupis ou étendus, fumant des *narguilés*, à la lueur de grosses lanternes posées auprès de leurs tasses odorantes, de leurs verres de thé ou de citronnade. Parfois le conteur arabe, avec sa longue baguette de montreur de marionnettes, fait défiler les personnages imaginaires, *djinns*, chevaux ailés, rois, esclaves, princesses. Les cafés aux cours intérieures bruissantes de fontaines où plongent des canards, les restaurants à la cuisine épicée et parfumée regorgent de monde.

C'est une ivresse de joie!

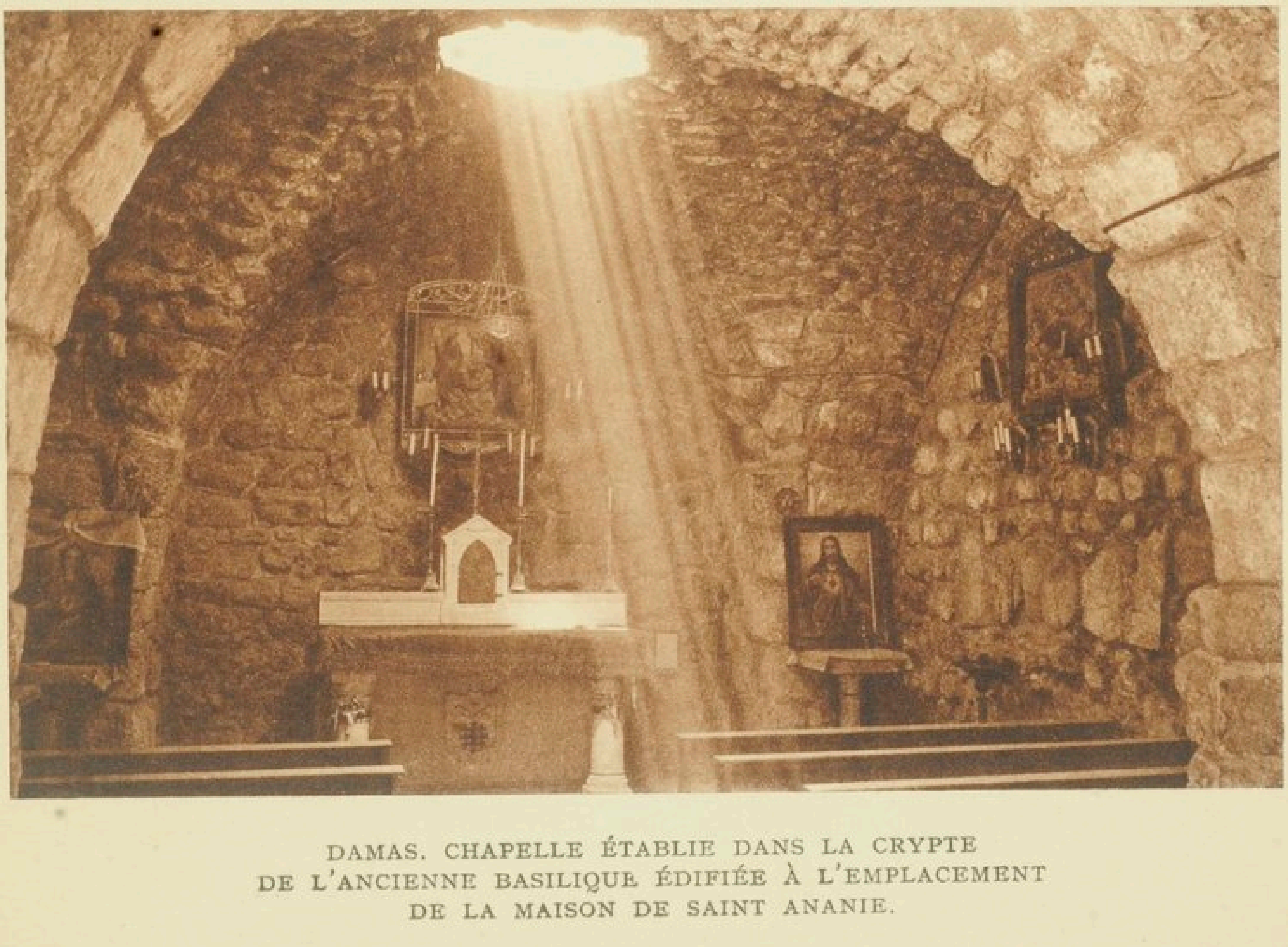
Sous les éclairages merveilleux, toutes les mosquées resplendissent comme pour y participer : la *Djami el Darouichiyé*, la *Djami el Kharrâtin*, la *Djami es Synâniyé*, aux faïences vertes, la *Djami ed Djâhiyé*, la mosquée des Platanes et la mosquée des Roses; les innombrables petites et la très Grande.

Et derrière les façades surblanchies par la nocturne lumière, derrière les grillages, tandis qu'au loin résonnent les chansons, on aime à imaginer que les belles Damascaines savent encore par cœur et récitent toujours les vers à la fois chevaleresques et langoureux de leurs grands poètes de Perse ou d'Egypte.

Tu m'as donné...
Je t'ai donné...
Toi, ton cœur,
Moi, toute mon âme!

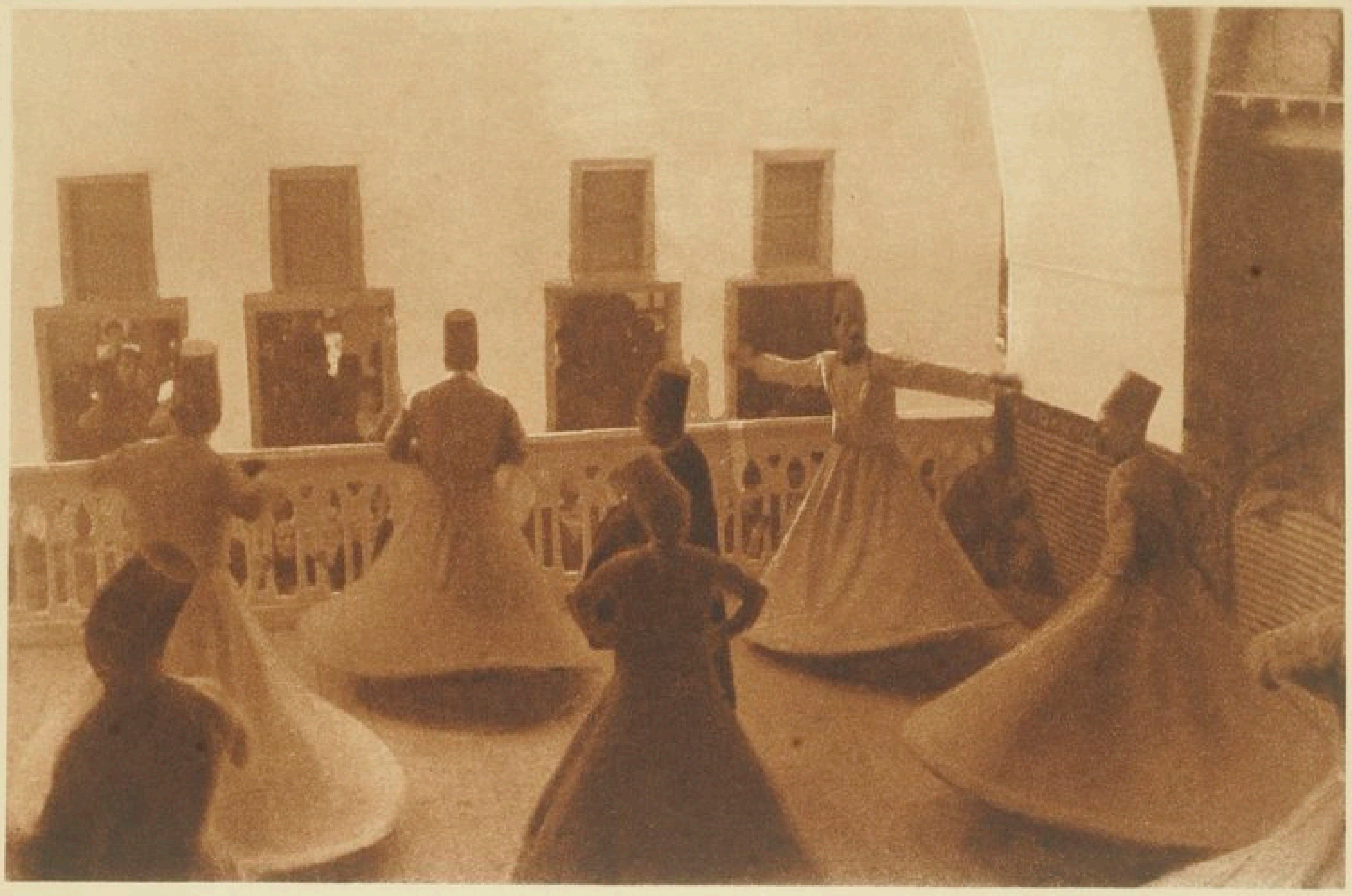
Tu as fait...
J'ai fait...
Toi, un cadeau,
Moi, un sacrifice!

Tu es parti...
Je suis partie...
Toi, d'auprès de moi,
Moi, de ce monde!



DAMAS. CHAPELLE ÉTABLIE DANS LA CRYPTE DE L'ANCIENNE BASILIQUE ÉDIFIÉE À L'EMPLACEMENT DE LA MAISON DE SAINT ANANIE.

197



LES DERVICHES.

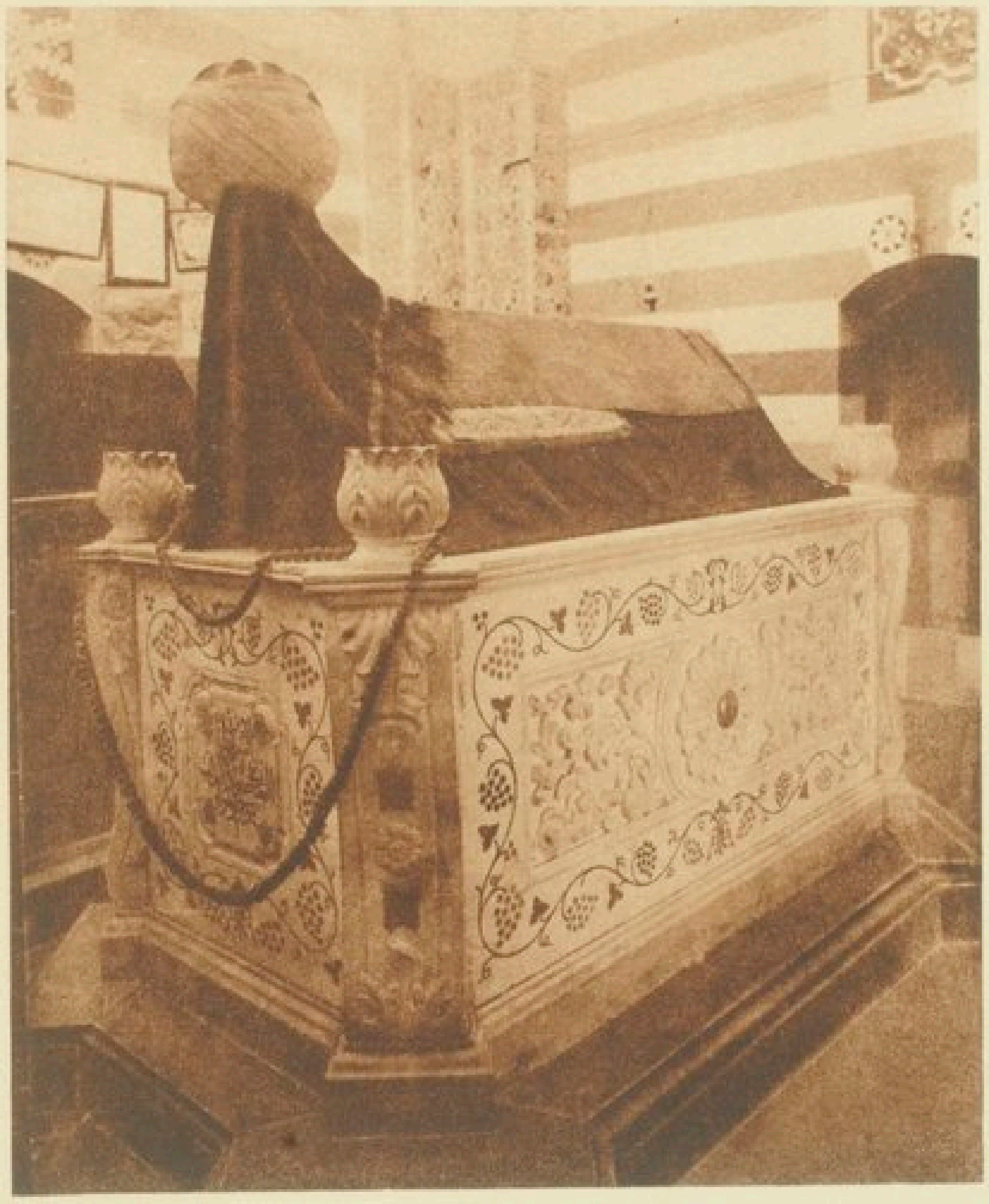
* * *

Toujours, les femmes ont admiré les héros et les capitaines. Pour combien de chefs, et de simples soldats, leurs beaux yeux pleurèrent ! Mais l'oubli vient et elles ne visitent plus la tombe célèbre, où le hasard nous fait arriver par l'admirable nuit. La grille, à cette heure, est fermée ; le gardien dort ; mais, par la grande arcade vide qui ouvre sur la rue, au delà du jardin désert, on entrevoit la chapelle à dôme, abritée par l'énorme masse de la Grande Mosquée, où le sultan victorieux des Croisés dort son dernier sommeil. Coin fermé, où croît une végétation sauvage. C'est ici que j'ai situé la dernière scène des *Amants de Damas*. Des citronniers portent des fruits d'or bleuis par la lune. Il y a quelques tombes d'inconnus dans des buissons de roses. Une fontaine invisible berce le silence. Chateaubriand rapporte que Saladin « ordonna que l'on portât un linceul au bout d'une lance le jour de ses funérailles et qu'un héraut criât à haute voix : « Saladin, dompteur de l'Asie, de toutes les richesses qu'il a conquises, n'emporte que ce drap de toile. »

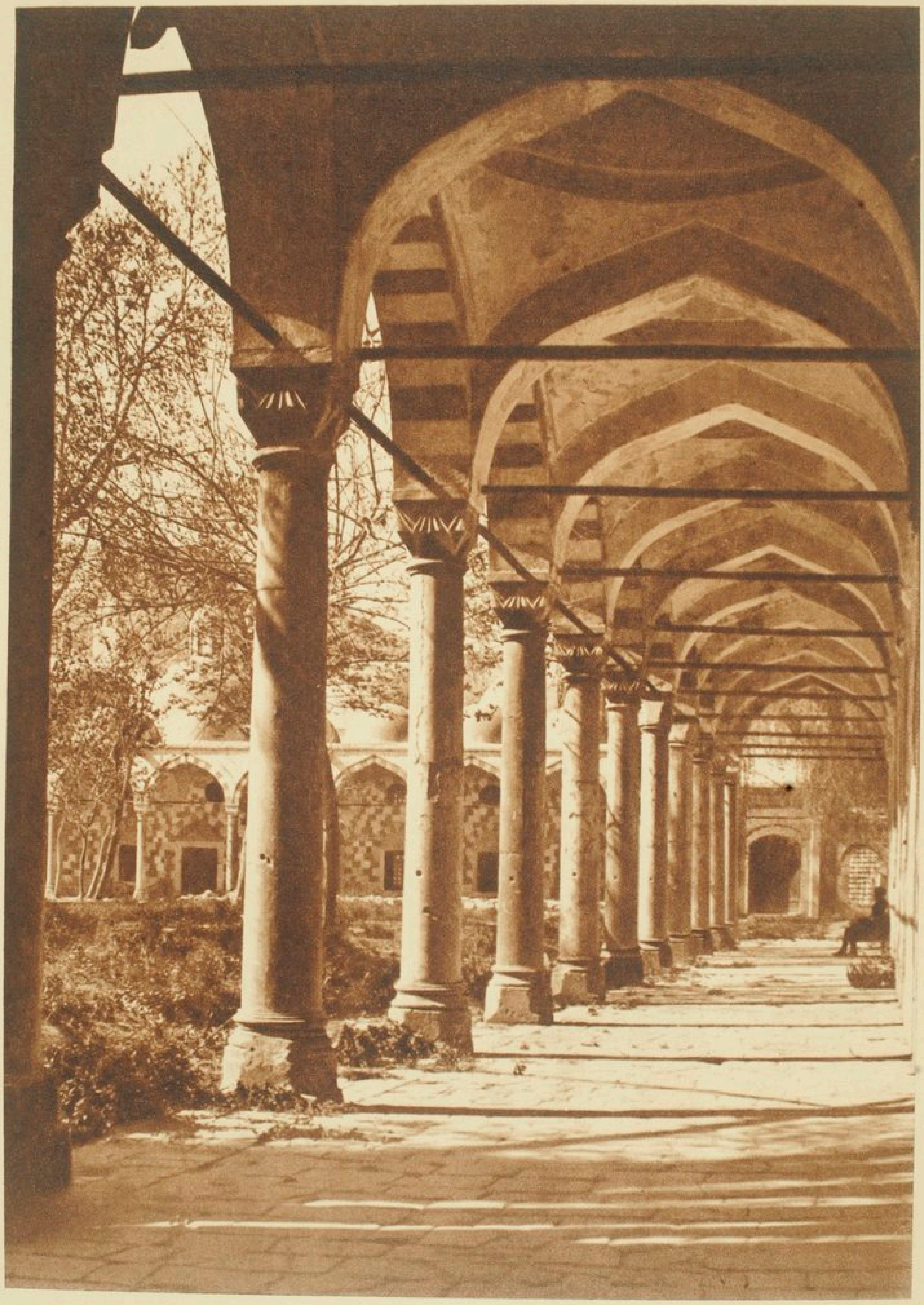
Le muezzin, là-haut, très haut, commence à chanter la prière qui

annonce l'aube. Au milieu des enchantements les plus irrésistibles, l'Orient sait garder sa foi intacte et pure; l'amour et la gloire peuvent passer, un bonheur, qui ne périra pas, rayonne aux yeux du croyant, qu'il soit savetier ou prince !

Ecoutons, loin de l'Europe, loin du monde, éternellement, sous les étoiles et la nuit qui embaume, écoutons la prière, modulée par une voix surhumaine, qui monte vers Dieu, l'Unique et le Tout-Puissant, le Miséricordieux et le Toujours-plus-Miséricordieux !...



TOMBEAU DU SULTAN SALADIN.



DAMAS. ARCADES DANS LA COUR DE LA TEKKIYÉ.

MALLOULA. VUE GÉNÉRALE.

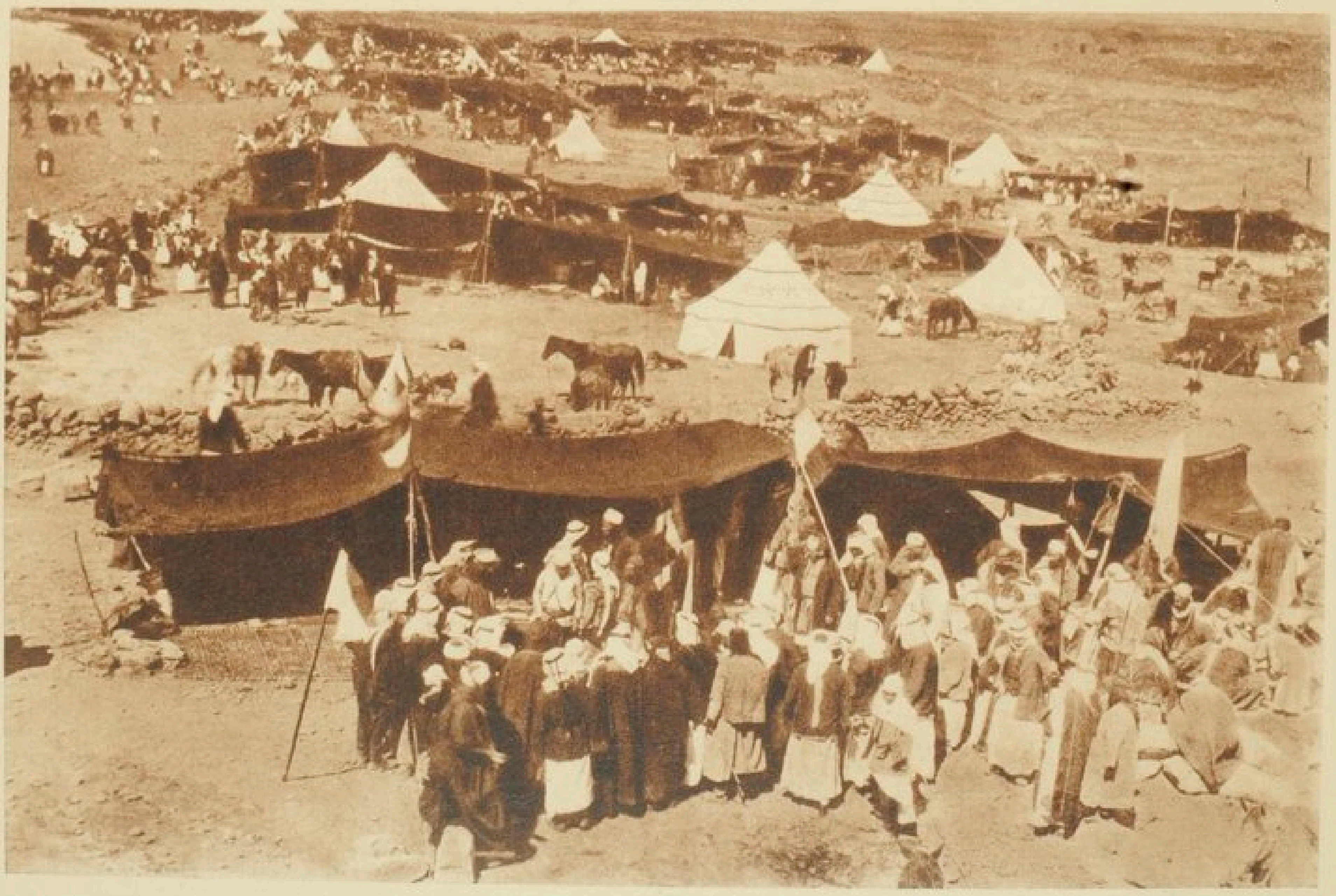
tions errantes formant comme des hameaux, puis s'arrête devant de petites tentes coniques, la garde noire de l'émir, et l'on nous conduit à pied vers la grande tente de réception, où pourraient tenir plus de cent personnes, grande ouverte sur tout le côté non exposé au soleil. Le foyer, creusé dans la terre, est au centre. Il symbolise l'Hospitalité : il délimite la zone inviolable pour celui qui réclame asile; l'hospitalité est la loi suprême de l'Honneur arabe : plutôt que de livrer l'hôte, on s'exposera aux pires adversités; on sacrifiera ses biens; on fera la guerre !

Environné d'une espèce de cour : sa famille, ses conseillers, ses lieutenants, belle figuration silencieuse dans les blanches draperies et les voiles, devant moi se tient, — avec la formule de l'accueil : « *Marabha !* » — Noûri ech Châlaam, l'émir suprême des Roualla, qui, avec Iben Séoud, roi du Hedjaz, l'émir Abdallah, souverain de Transjordanie, Iben Rachid, émir des Châmmar, est une des figures les plus représentatives du monde arabique.

203

O stupeur ! cet homme de moyenne taille, à courte barbe, à l'œil d'aigle enfoncé dans l'orbite, ce visage énergique encadré du *keffiyé* flottant que l'*agal* serre aux tempes comme un diadème, ce personnage drapé dans ses tuniques immaculées et son *abayé* de fine soie noire brodée d'or, qui croirait qu'il puisse compter plus de quatre-vingt-dix ans ! qu'il ait eu environ cent épouses et qu'il vienne de convoler en justes noces naguère encore avec une jeune fille de la plus noble race (elle lui a donné un fils) ! Quant à dénombrer sa descendance, autant prétendre compter les étoiles ! Mais l'émir fait illusion, sinon de très près, parce qu'il se maquille et se teint.

Près de lui, les jeunes princes ses descendants, tous d'une beauté admirable, ont, eux aussi, les yeux agrandis par le khôl et les joues fardées. C'est la mode bédouine, l'usage immémorial. Voilà qui amuserait bien les Occidentales, mais qui semble naturel et indispensable au charme masculin pour les Orientales, présentes, mais invisibles, dont les voix animées nous parviennent du *harem*, formé au fond de la tente par une série de paravents, et qui écoutent et nous voient par des trous, comme ceux des rideaux de théâtre. La réception, sur les tapis et coussins, à quoi se réduit le mobilier, durera par d'interminables compliments et palabres jusqu'à la fin de la journée. On goûte, dans des tasses minuscules,



FÊTE ET RÉCEPTION AU DÉSERT CHEZ LES BÉDOUINS ROUALLA.

VISITE DE L'AUTEUR À L'ÉMIR NOÙRI ECH CHÂLAAM.

et qui passent de bouche en bouche, le café arabe, le vrai, qui est clair et rendu amer par une espèce d'amande (le *haïl*), excellent fébrifuge; on fume les cigarettes bédouines, longs cartons qui ne renferment qu'une pincée de tabac odorant, spécialement préparés pour l'émir et ses hôtes, par les dames des paravents : on les jette sitôt quelques bouffées aspirées.

De quoi causer avec Noûri ech Châlaam, sinon de lui ? Son autorité s'exerce sur cinq ou six mille tentes, soit une cinquantaine de mille individus, et deux cent mille chameaux et chamelles. Puissance absolue : comme père et comme chef, il possède tout. Jadis, par prudence, il supprima ses frères — les frères, en Orient, sont les héritiers avant même les fils — et divers adversaires possibles. Son futur successeur, d'avance, s'est débarrassé d'un cousin gênant, qui d'ailleurs projetait de l'assassiner. Ce sont les mœurs du désert, qui n'étonnent personne. Mais la sagesse de Noûri est proverbiale. De tout côté, on vient le prendre pour arbitre des litiges et des procédures, ainsi Salomon et le saint Roi sous son chêne.

Cette sagesse s'étend à la politique : à travers sa longue existence, on assure qu'il a su manœuvrer admirablement parmi tous ses voisins, Orientaux et Européens, au mieux des intérêts de sa tribu et des siens

205

NIHA. TEMPLE DIT DE NOÉ; RUINES ROMAINES.

propres. Il peut mobiliser un contingent imposant de cavaliers, tout cela naturellement moyennant subsides : l'équipement coûte ! Il possède une maison seigneuriale, un palais dans Damas, où son héritier Faouaz aime à savourer la vie moderne; il circule dans ses automobiles. Mais combien cette adoption des mœurs modernes semble lointaine, et presque invraisemblable, ici, parmi les pâturages et sous le ciel, qui n'ont pas bougé depuis les siècles des siècles !

L'émir se lève pour prendre congé. Le soir tombe, c'est l'heure de la prière. Des tout petits, à demi nus, accourus des tentes, viennent

se presser contre lui, comme une volée de poussins, et il pose sur leur front sa main paternelle.

Il s'avance dans la mosquée. La mosquée au désert, où l'on ne bâtit point ? Ce n'est qu'un simulacre de mosquée, tracé sur le sol avec une espèce de pâte blanche, de tout petits cônes pointus sont les minarets, le *mihrâb*. Alors peut-on rien voir de plus beau que tous ces hommes rangés en lignes dans leurs *abayés*, le front droit, coiffés comme l'étaient les pasteurs bibliques, le visage tourné vers les Villes saintes, là-bas vers le sud, derrière des espaces infinis, et ce chef, ce Patriarche, — car c'en est un toujours vivant venu du fond des âges, — qui semble regarder face à face, dans l'immensité, — « tu adoreras un seul Seigneur », — le mystère de l'Eternel.

* * *

Autour de Damas, sur chaque paysage, semble posé un feuillet de la Bible ; les souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament continuent à vivre. Nous avons déjà parlé de la montagne d'Abraham (le Qasyoûn) ;

SUR LES ROUTES DES VILLES SAINTES.

AU DJEBEL DRUZE. FEMMES REVENANT DE LA FONTAINE À CHAHBA.
AU FOND, HABITATIONS DRUZES ET COLONNES ROMAINES.

nous ne voulons pas discuter la tradition locale, opposée aux témoignages mésopotamiens, qui situe à Berzé la scène charmante de la rencontre entre le fidèle Eliézer chargé de ramener une épouse pour Izechaq (Isaac) et buvant à la cruche de la jolie Ribca (Rébecca), sœur de ces porteuses d'eau actuelles qui font claquer sur les dalles des fontaines leurs petits sabots de bois noir incrustés de nacre. Pas davantage ne discuterons-nous l'authenticité du tombeau d'Eiyoub (Job); ni celle de la sépulture de Noûh (Noé), qui était un géant si l'on en juge

NOTABLES DRUZES COIFFÉS DU TURBAN BLANC DES INITIÉS.

par ses dimensions. A Djobar, le prophète Elie fut nourri par les corbeaux. Dans les défilés du Barada, se serait perpétré le premier crime : le meurtre de Habil (Abel) par son frère Caïn, les roches en gardent une couleur sanglante...

Sur la route de Homs, en excursionnant à Seidnaya, dont le couvent-forteresse, fondé par Justinien, reçut la dévotion des Croisés et conserve une image miraculeuse de Notre-Dame visitée en-

MARIAGE AU DJEBEL DRUZE LE FESTIN.

LE LEDJA. TELL ROCHEUX ET CRATÈRES D'ANCIENS VOLCANS.

core par une foule de fidèles, on peut aller jusqu'à Halboûn, qui offre des paysages montagneux et visiter encore le site saisissant de Malloula, dans son cirque escarpé : ce qui caractérise ce village au désordre inattendu, c'est l'emploi de l'araméen comme dialecte local : cette femme qui passe, avec son écharpe pendant de la nuque jusqu'aux talons, s'exprime dans le langage de Jésus !

Les routes au sud de Damas, nous l'avons dit, mènent aux Lieux Saints de l'Islam (la Mecque et Médine), en passant par ceux de la Chrétienté (la Galilée, Jérusalem). Par là, s'en allait, chaque année, la caravane des pèlerins portant les présents du sultan de Constantinople.

Le point de départ, à Damas, existe encore : c'est la *Tekkiyé* ou Hôtellerie du XVI^e siècle, construite par les sultans Sélim et Soliman, afin d'abriter les pieux voyageurs dans toutes les cellules qui ouvrent sur des portiques ombreux. Malgré l'abandon, quelle erreur de l'appeler la dervicherie ! Deux minarets effilés, à la turque, se dressaient au bord du Barada : l'un d'eux s'est écroulé lors des derniers tremblements de terre d'Asie Mineure. La mosquée, et une autre plus petite qui s'y

accole, avec sa pièce d'eau, ses arbres, son silence, reste un endroit béni; une partie est devenue annexe de la Faculté de médecine; on ne saurait trouver plus propice asile pour abriter le labeur intellectuel des jeunes étudiants syriens. Quelques fidèles y viennent encore prier vers midi; accroupis sur des nattes, ils commentent sans doute la *Sourate du Soleil*, où Mahomet a précédé le cantique de saint François d'Assise :

Oua schamsin oua dohaïha,
Oua l'camarin eza falaîîha...
Par le soleil et ses feux éclatants,
Par la lune, quand elle le suit,
Par le jour quand il le laisse voir!
Par la terre et Celui qui l'a étendue...

La Caravane sortait de Damas, à l'extrémité du faubourg agricole de Méidane, par *Bâb Allah* (la Porte de Dieu).

Nous la franchissons pour prendre notre course, par la route, vers le Haourâne, une des régions les plus curieuses des Pays du Levant et qui en forme l'extrémité sud, comme la Djezireh en constitue l'extrémité nord. Au temps de Rome, sur ces confins, se terminait la province de Syrie et commençait la province d'Arabie. Cette région connut à cette époque une prospérité sans bornes; des ruines magnifiques en témoignent; cet essor s'accentua aux premiers siècles du christianisme. L'Evangile même cite cette florissante *Décapole* (confédération des dix villes), l'ancien fécond pays de Basan ou Bachan.

Le Haourâne se subdivise en plusieurs parties distinctes : à l'ouest le Djolâne; au nord-est le Ledja; le Djeïdoûn au nord-ouest; au centre la Nouqra; au sud le Haourâne proprement dit et sa montagne le Djebel Haourâne. Celui-ci changea de nom quand, à la suite des événements de 1860-1861, une grande partie des Druzes s'enfuit du Liban devant de justes représailles et vint s'y réfugier; il devint alors le Djebel ed Droûz, ce Djebel Druze dont le nom est revenu et revient si souvent dans l'histoire contemporaine.

Tandis que la voie ferrée traverse Nouqra et Harouâne, plaines dont la fertilité tient de la légende, et qui sont encore les véritables greniers à blé de la Syrie, malgré le déclin du système d'irrigation antique, la route traverse le Ledja, un des plus impressionnants, nous dirions presque un des plus sinistres pays du monde. Cette région d'origine volcanique, d'une altitude moyenne de 900 mètres, s'élevant dans la montagne jusqu'à 1.700 mètres, présente çà et là des cônes d'anciens

211

DANSES DRUZES À SOUEIDA.

volcans éteints qui expliquent sa configuration. Le Ledja — *ledja* signifie repaire — semble voué à la malédiction et au refuge des « maudits ». C'est un véritable chaos de lave, de rocs, de crevasses, de surfaces bosselées son aspect est celui d'une mer noire tumultueuse, aux flots de lave refroidie, tempête basaltique, ouragan pierreux, où passait pourtant — avec, de loin en loin, des postes de surveillance de ces parages peu sûrs — la voie romaine, et que traverse la route moderne du Mandat français.

A quelle époque et à quels cataclysmes de la préhistoire remonte ce décor effrayant ? On l'ignore et sans doute ne le saura-t-on jamais.

Tout est de lave dans cet enfer désaffecté, même les maisons des rares bourgades, même les portes de ces maisons. Le pays — le véritable Djebel Druze — se radoucit, à mesure qu'on approche de sa capitale, Soueida, et devient une terre encore accidentée, mais avec vignobles, champs, bois, sources.

Par le train, il n'est plus nécessaire de descendre à Ezraa et de continuer en voiture; un embranchement conduit jusqu'à la curieuse petite ville, dont la résurrection récente et rapide montre les bienfaits

de la civilisation perdue et retrouvée. Soueida, « la petite noire », comme son nom l'indique, emploie comme matériaux la pierre locale, mais l'égaye de peintures aux couleurs acides : orange, carmin, bleu, dont les dessins révèlent une charmante fantaisie imaginative; cette bigarrure de tons et cet enchevêtrement d'espèces d'hiéroglyphes se retrouvent dans les intérieurs, dans les meubles, — la plupart sont des coffres, — dans les bibelots et dans le costume. Les hommes portent un pantalon bouffant, blanc ou noir tout brodé de bariolages de soie verte et rouge, ainsi qu'une veste courte, un gilet plutôt, pareillement décoré sur les coutures, qui rappelle les modes populaires magyares et roumaines. Les femmes ont des jupes courtes, généralement bleu noir; elles aussi ont un corsage ouvert sur un gilet ou même sur la poitrine montrée à nu. Quand un étranger approche, croyez-vous qu'elles la couvrent ? Pas du tout, c'est leur visage qu'elles se hâtent de dissimuler ! La pudeur varie avec les pays. Elles fabriquent de délicieuses petites poupées vêtues du costume national; charmants souvenirs de voyage.

Sur la vaste esplanade qui forme l'entrée de Soueida, la grande *birket* (réservoir) recueille les eaux pluviales; il y en a plusieurs autres creusées comme d'énormes entonnoirs de pierre, où les théories de femmes montaient et descendaient tout le jour, mais une adduction d'eau a

SOUEIDA. LA BIRKET.

213

SOUEIDA. FEMMES ASSISTANT À UN ENTERREMENT.

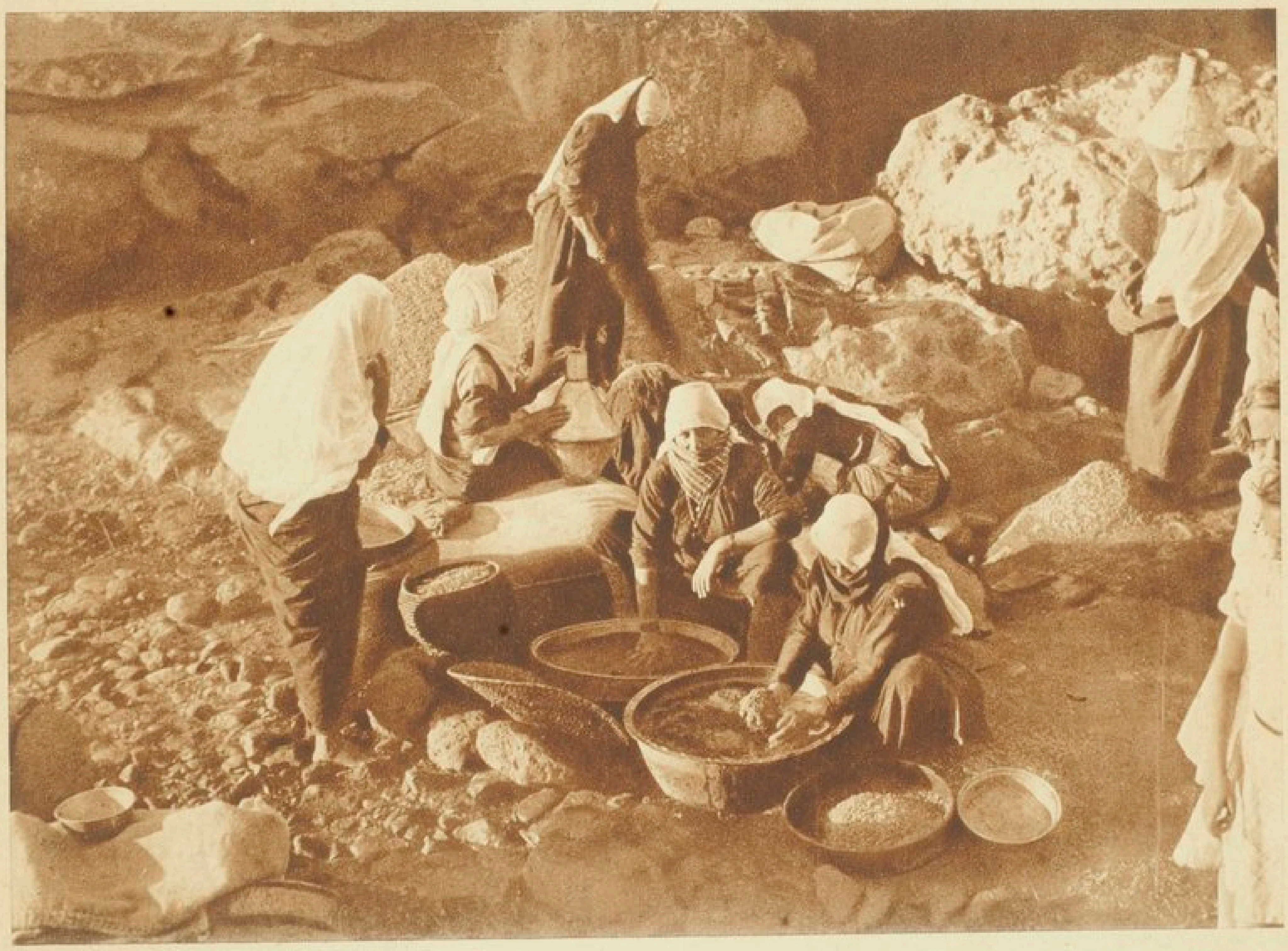
modifié ce spectacle qui attirait la jeunesse masculine. Est-ce pour s'en consoler que ces jeunes cavaliers caracolent, galopent, font cabrer leurs montures, avec des vivats, des cris, du tumulte, de la poussière et des coups de fusil ? Aucune *fantasia* arabe n'égale la virtuosité équestre des Druzes; ils excellent à la « voltige », à rendre jaloux les Cosaques, les dompteurs du Far-West... ou le « Cadre » de Saumur.

Les hôtes sont reçus à la *médafé,* le centre d'accueil, demeure d'aspect sauvage, tatouée de bleu, comme les Bédouines chrétiennes qui nous contemplent du haut de leurs dromadaires. Le sol de terre battue

COSTUMES DES FEMMES DRUZES.

est couvert de tapis et de coussins aux dessins étranges. Le long des murailles, où, sur la chaux nue, on a suspendu ces grands disques de paille tressée multicolore, les *tabaks*, pareils à des rosaces de cathédrales, la foule est entassée. On sert du café, des sucreries. Au son des *rébabas*, petites guitares en peau de mouton, à une ou deux cordes, des jeunes gens chantent. Mais il faut s'approcher du seuil pour voir, au dehors, ces danses si curieuses, tradition et orgueil des jeunes gens des villages druzes, qui ont été si bien décrites par le capitaine Carbillet, alors qu'il était gouverneur du Djebel.

Se tenant par les épaules, en file, d'abord ils se balancent lentement, frappant le sol de leurs pieds nus, poussant des cris rauques. « Ils sont vêtus de longues robes sur lesquelles sont passées des vestes courtes



LE LAVAGE DU BOURGOUL (BLÉ CUIT).

de couleurs variées. Cinq ou six nattes de cheveux tressés avec soin encadrent leur figure, dont les yeux sont faits au *khôl*... Peu à peu la cadence s'accélère et la danse s'exaspère. Les éphèbes font voler leur *keffiyé*, les yeux brillent de plus en plus, les longues nattes se dénouent,

SOUEIDA. LA VIEILLE FONTAINE.

et ce sont de vraies toisons de cheveux finement ondulés qui encadrent maintenant ces visages enfiévrés; soudain les râles cessent, une lente mélopée leur succède, la danse se fait plus lente, et les jeunes gens se reprennent par les épaules, oscillent lentement... Les célèbres danseurs chleuhs du Maroc ne sont pas une attraction plus saisissante. »

Dans la foule des notables, se remarquent ceux qui portent des turbans blancs : les « saints », c'est-à-dire les « initiés » à la très secrète religion que pratique cette population et qui n'est pas la religion musulmane, bien que, par exemple, ils n'usent pas de vin et emploient tous leurs raisins, qui surabondent, comme raisins secs. Sylvestre de Sacy, dans son très savant ouvrage, n'a pas réussi à en percer le mystère; il y aurait danger d'ailleurs, pour les profanes, à se montrer trop curieux. Au Djebel Druze, le poignard et le fusil sont prompts; on ne badine pas avec la religion, ni avec l'amour : la femme adultère surprise est coupée en morceaux! non par le mari, mais par ses parents ou ses frères, responsables de l'honneur de la famille. Il ne faut pas sourire de ces faits parfaitement authentiques. Les insurrections ont prouvé

que cette race passe vite des pensées et des sentiments aux actes et aux violences. De grandes familles, aux châteaux solides, y maintiennent les us et mœurs de la féodalité.

Et pourtant Soueida s'est modernisée, — aqueduc, routes, pistes, écoles, dispensaires et même musée accueillent aujourd'hui le visiteur; à toutes ces réalisations dues à nos officiers resteront attachés, après celui de Carbillet, le nom du colonel, aujourd'hui général, Clément-Grandcourt.

Beaucoup de sculptures antiques traînent un peu partout, notamment de délicieux débris de statuettes en lave, et des aigles qui ne sont pas l'emblème impérial romain, mais, tel le phénix, le symbole de la résurrection; on en retrouve dans toute la province, beaucoup furent employés dans la construction des maisons de Soueida. A part les restes d'un temple transformé en habitation, pas de vestiges des monuments de l'antique *Dionysias* dont elle occupe l'emplacement. Les anciens voyageurs signalaient son théâtre; les spectacles scéniques passionnaient toutes ces cités d'Orient à l'époque gréco-romaine; partout on retrouve les traces des édifices qui les abritaient. Soueida forme un centre d'excursions parfait pour la visite de toutes ces ruines. Commençons par la région nord.

BOSRA. RUINES DU THÉÂTRE ROMAIN.

Les ruines de Qanaouat, qui s'appelait autrefois *Kanatha*, occupent un charmant vallon, ombragé, arrosé d'eau vive. On a retrouvé le théâtre dégradé, mais dont la scène est bien conservée, un temple aux gracieuses colonnes, d'un style très pur; des citernes aux voûtes puissantes, et surtout une église construite sur le modèle des basiliques romaines et précédée d'un atrium; ici se sont superposés les édifices de plusieurs époques comme il arrive sans cesse en Orient.

On peut gagner directement, ou en repassant par Soueida, Chahba, l'ancienne *Philippopolis* fondée par l'empereur Philippe l'Arabe, ou plutôt le Haouranien, dont le père était chef de brigands dans la région. Bon fils, il le divinisa en lui élevant un temple ! Les édifices traditionnels, théâtre et thermes, ces deux pôles de la vie romaine : culture du corps et culture de l'esprit, s'y retrouvent dans des ensembles harmonieux. La *birket* ressemble à une naumachie. On visite une « maison aux mosaïques » merveilleusement conservées, représentant des scènes mythologiques et un festin accompagné de véritables « natures mortes » : fruits, gibier, poissons.

A ce propos, veut-on savoir quel pouvait être un menu de cérémonie, préparé par un Vatel syrien pour les Brillat-Savarin du IIe ou IIIe siècle ? Le Dr Fisher, de l'Université de Princeton, a retrouvé, sur une mosaïque syrienne, les détails d'un repas pour un jour de grande fête en l'honneur d'Apollon. Sur la table en marbre noir, sept plats servis dans la vaisselle d'argent : pour commencer, d'énormes artichauts à la sauce blanche; ensuite des pieds de cochon grillés; puis des œufs à la coque dans des coquetiers d'émail bleu, qu'on mangeait avec de petites cuillers à long manche; après quoi venait un superbe poisson de la Méditerranée cuit en entier « au bleu »; un jambon — ce plat n'a donc pas été inventé par les Gaulois, comme on l'a prétendu, — et pour finir, un canard rôti et une grosse volaille semblable à un dindon; mais à cette époque, le dindon n'était pas connu hors d'Amérique. N'oubliez pas l'entremets : un gâteau de couches de biscuits et de confitures, rappelant notre « pudding diplomate ». Des fruits, naturellement et, pour accompagner tout cela, l'exquis vin du pays, et les pains ronds qui existent encore.

Aujourd'hui, comme si Harpagon ou Monsieur Poirier y avaient mis bon ordre, les menus syriens et druzes reposent sur des bases plus simples, traditionnellement maintenues, aussi bien dans les grandes villes que dans les campagnes : le *lébèn* ou lait caillé (appelé ailleurs *yaourt* ou *yogourt*) et le *bourgoul* ou blé simplement lavé et cuit à la poignée. Rien de plus hygiénique d'ailleurs que ces nourritures terrestres.

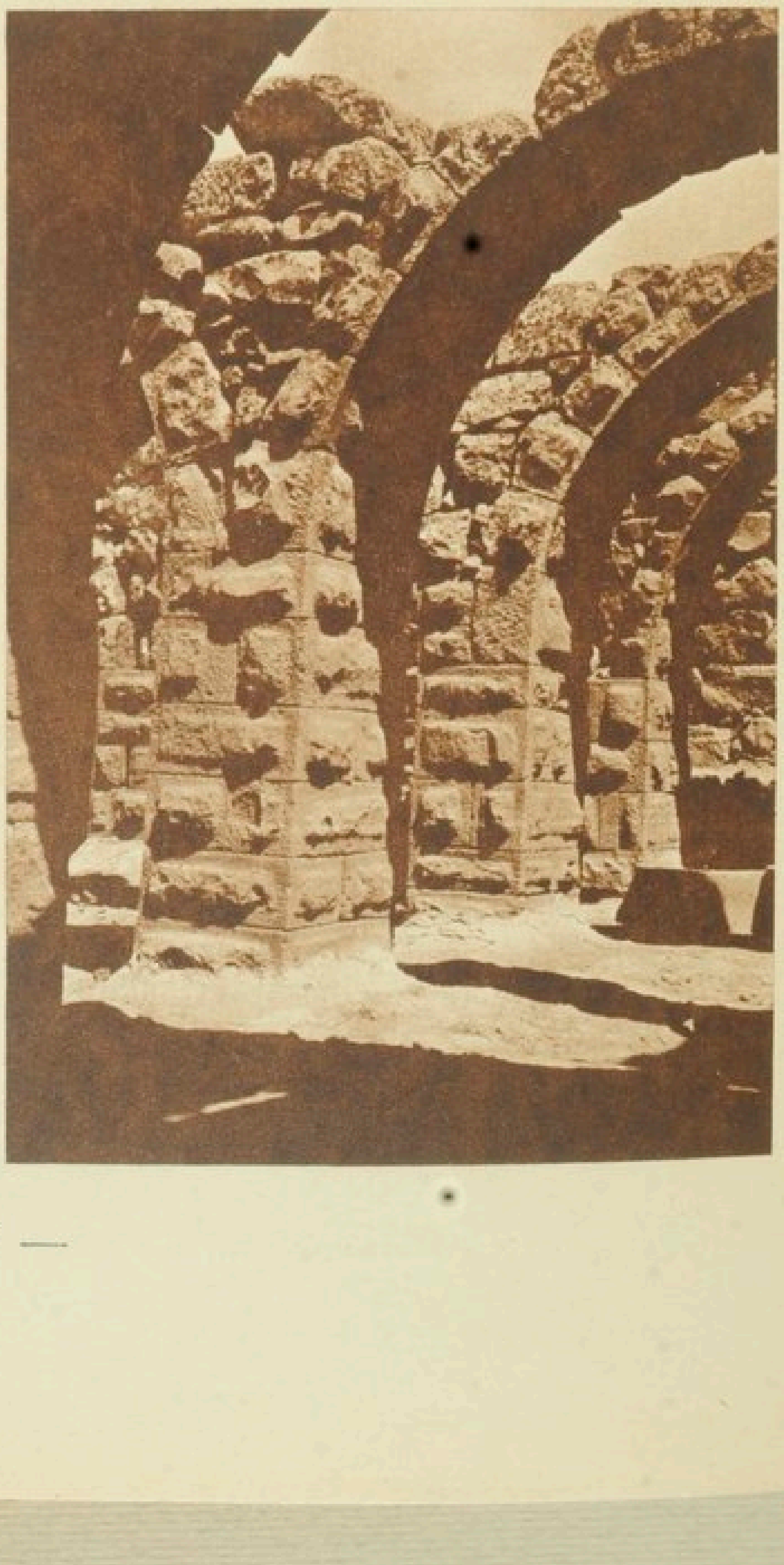
La région du sud de Soueida n'offre pas moins d'intérêt. Bosra

BOSRA. RUINES ROMAINES DANS LA RUE PRINCIPALE.

RUINES D'UN TEMPLE ROMAIN
À QANAOUAT.

Eski Châm, « la vieille Damas », au centre de la Nouqra, fut de tout temps et demeure un nœud de routes rayonnant vers la Syrie, la Méditerranée, le golfe Persique, la Mer Rouge. D'où l'importance de ce centre à la fois commercial et agricole dès l'antiquité. Les Antonins avaient fait de *Bostra* la capitale de la province d'Arabie; les Sévère comblèrent la cité de faveurs; le christianisme y prospéra ; au Bas Empire, devenue siège d'un archevêché, elle rayonnait spirituellement sur les cités avoisinantes.

La masse de sa citadelle et les minarets de ses mosquées, — celui de la mosquée dite d'Omar, contemporaine de ce calife, a vingt-cinq mètres de haut — signalent Bosra de loin. Mais elle n'est plus qu'une bourgade, et des portes de la ville une seule subsiste : la « porte du vent », *Bâb el Haoua :* symbole de l'éternelle vanité des choses et des puissances d'ici-bas ! Quant à la citadelle, du XIII^e^ siècle, ouvrage presque intact, elle est unique en son genre ; n'est-elle pas édifiée sur le théâtre antique, qui offrait une



PILIERS D'UNE CITERNE ROMAINE.
À QANAOUAT.

base imposante ? Elle revêt donc une apparence des plus bizarres, épousant la forme semi-circulaire de cet édifice. Celui-ci, immense hémicycle, d'un diamètre de quatre-vingts mètres, avec ses étages de gradins que surmontait une colonnade, en partie conservée; sa scène énorme (cinquante-quatre mètres sur dix de profondeur), son vaste *vomitorium,* galerie d'écoulement des spectateurs, est hors de pair et se classe parmi les plus belles salles de spectacle antiques qui soient venues jusqu'à nous.

QANAOUAT. PORTE DE LA BASILIQUE CHRÉTIENNE ORNÉE DE SCULPTURES ANTIQUES RÉEMPLOYÉES.

Les thermes n'offrent plus qu'un amas de décombres difficilement accessible; quant à la cathédrale, il n'en subsiste plus que des arasements. En ruine aussi, la maison — ou le couvent — du moine nestorien Bahira, il y recevait les visites d'un jeune chamelier du Hedjaz au service de la veuve Khadidja,

lors de ses passages de caravanier en Syrie : ces entretiens, dit-on déterminèrent la vocation de l'adolescent et lui inspirèrent, plus tard, une partie du Koran, car ce jeune homme, du nom de Mohamed, c'était... le futur Mahomet.

Un autre point aussi important de cette frontière est Salkhad, qui forme le coin extrême du Djebel Druze en quelque sorte enfoncé dans le royaume voisin de Transjordanie. Rien de plus impressionnant que ce haut *tell* (ancien cratère), qui surveille la campagne jusqu'à l'horizon et se reflète dans le miroir d'eau d'une *birket.* On est à 1.220 mètres d'altitude; si, en été, le soleil brûle, en hiver parfois, la neige s'étend sur le bled. La citadelle, malheureusement très délabrée, fut construite par les Arabes et destinée à contenir les Croisés qui, par deux fois, s'avancèrent jusqu'à Bosra.

Ces derniers s'étaient fortement établis plus au nord sur les sommets du Liban méridional pour surveiller les débouchés de Damas vers le rivage.

A Baniyas, l'ancienne Césarée de Philippe des Evangiles, qu'il faut distinguer de Baniyas près de Tripoli, leur forteresse, le *Qalaat es Soubeibé* ou *Qalaat Nemroud,* élève sur les contreforts de l'Hermon son admirable enceinte et ses tours tantôt carrées, tantôt rondes, malheu-

PÂTRE DRUZE À TAYIBÉ.

HASBAYA. CHÂTEAU DE L'ÉMIR CHEHAB.

reusement bien ruinées. Au nord-ouest, les Francs édifièrent, sur une crête rocheuse dominant un précipice de 300 mètres où bondit le Litani, le château de Beaufort, théâtre des exploits du valeureux Renaud prince de Sayette; enfin, au sud-ouest, au-dessus de Tibnîn, le « Toron » (qu'il ne faut pas confondre avec celui des environs de Jaffa), recouvrant une colline arrondie de ses murailles et de ses tours.

* * *

La voie ferrée, partie de la gare du Hedjaz à Damas et que nous avons empruntée pour gagner Soueida, achève de contourner le massif montagneux et aboutit à Deraa, qui est peut-être l'ancienne *Edreï*, résidence d'Og roi de Basan. Là, elle se scinde en deux embranchements : l'un qui continue vers Ammân, capitale de la Transjordanie, l'autre qui se dirige vers le lac de Tibériade, le port de Haïfa, Jérusalem et le canal de Suez, par la vallée du Yarmouk.

Ce torrent écumeux, qui dégringole vers le Jourdain et sa dépression au-dessous du niveau de la mer, a un débit au moins égal à celui de ce fleuve; il recueille les eaux qui irriguent le Haourâne, entre autres celles du lac d'El Mezeirib qui, pour se joindre à lui, se précipitent en belles

223

cascades et servent à actionner plusieurs moulins rustiques fort pittoresques.

Le Yarmouk, dont le lit est encombré de blocs de rochers, coule par endroits à travers d'épais fourrés propres aux embuscades; il traverse de longs défilés qui sont comme les Portes de fer de la Syrie. Par là se ruèrent les invasions innombrables, par ici s'entrechoquèrent les armées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, et sur ces bords sauvages s'écroula la domination de Byzance en Orient, le 20 août 636, dans une gigantesque bataille où les Arabes écrasèrent les Chrétiens.

Pour un coup d'œil suprême, qui sera un adieu, montons au sommet de l'Hermon. L'ascension se fait de Baniyas, de Djezzine ou mieux encore de Hasbaya, grosse bourgade de trois mille habitants environ, bâtie en amphithéâtre dans un cirque montagneux et où nous pourrons visiter le palais des émirs Chebab qui servit autrefois de citadelle et dont l'aspect massif ne s'égaye qu'au troisième étage d'une gracieuse loggia.

On recommande d'attendre le mois de juin, que la fonte des neiges soit finie, pour monter à l'Hermon; l'excursion dure trois jours, aller et retour, avec halte indispensable au village de Chiba.

SALKHAD L'HIVER. ARRIVÉE D'UN CONVOI À LA CITADELLE;
À DROITE ET SUR LES PENTES, LE VILLAGE; À GAUCHE, LA BIRKET ROMAINE.

CHÂTEAU DE BANIYAS SUR LES CONTREFORTS DE L'HERMON.

La montagne a trois sommets, qui offrent chacun un panorama splendide. Le point culminant atteint 2.760 mètres, mais si l'on tient compte de la dépression du Ghôr au-dessous du niveau de la mer, cette altitude monte à 3.200 mètres, presque autant que le Qornet es Saouda, dans le Liban. Sa forme de pyramide gigantesque, visible et reconnaissable de tous les points de la Syrie, explique bien ce surnom d'*Ech Cheikh*, que lui ont donné les arabes : c'est bien le chef vénérable et blanchi d'un grand ancêtre presque fabuleux !

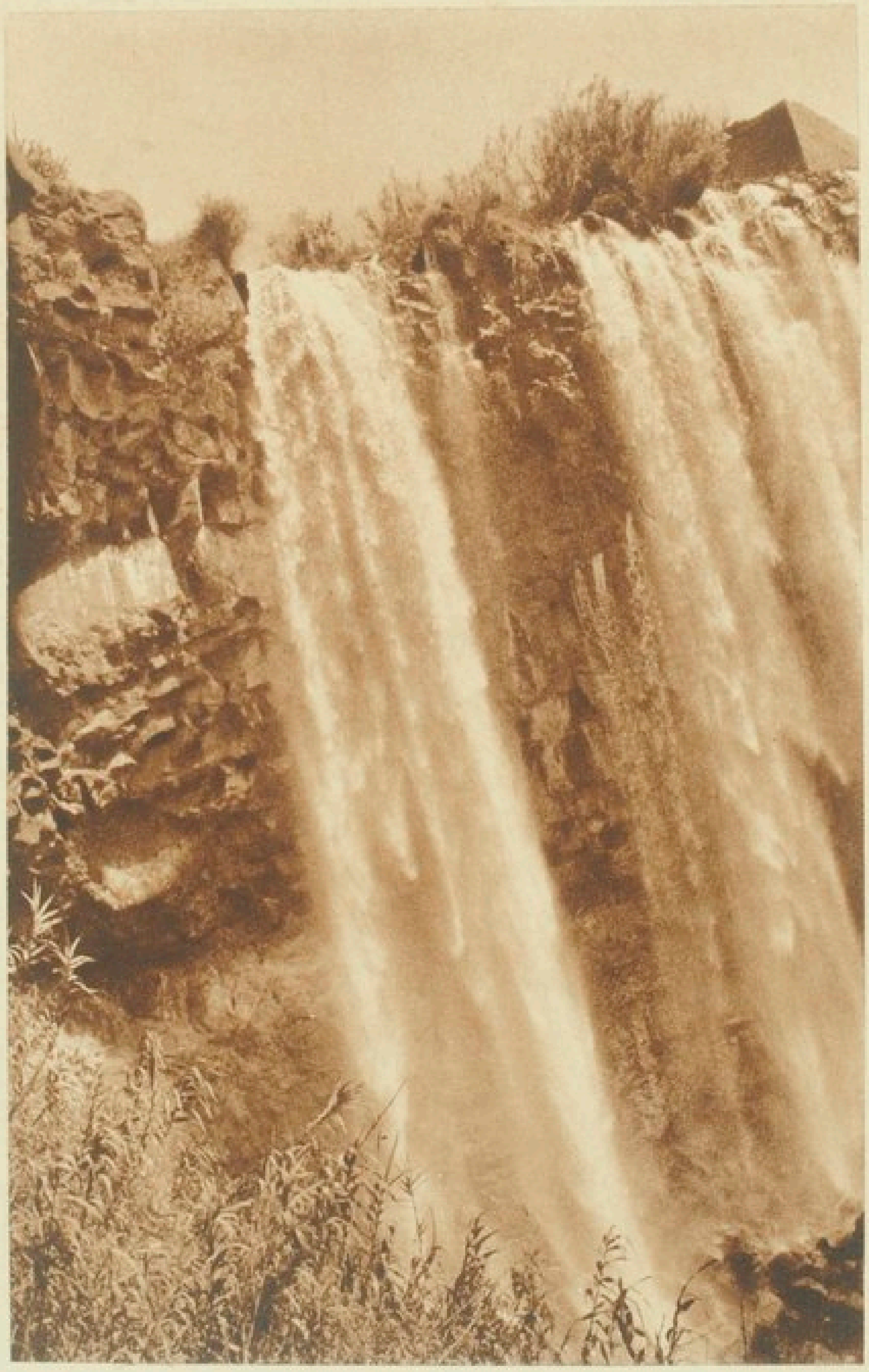
Des vestiges de cultes païens subsistent sur les pentes de la montagne, considérée de tout temps comme un « haut lieu » sacré, qui attirait des foules de fidèles et voyait célébrer des rites religieux dont Lucien de Samosate nous a conservé le détail et auxquels l'Ancien Testament fait allusion. Au temps de saint Jérôme, au IVe siècle de notre ère, on montait encore à l'Hermon pour y offrir des sacrifices.

Rien ne dépasse le tour d'horizon qui s'offre à la vue : la Beqaa, les chaînes du Liban et de l'Anti-Liban; à l'est, les montagnes du Haourâne et des Druzes et le grand désert de Syrie; au midi, la vallée du Jourdain, le lac de Tibériade et, à perte de vue, la Galilée, la Samarie; plus à l'ouest, le Mont Carmel et la Méditerranée, jusqu'au promontoire

225

de Tyr, où, chaque soir, le dieu soleil, ayant fécondé la terre, meurt dans une apothéose pour ressusciter le lendemain...

Les Ages, les Empires, les Peuples qui ont fondé et conduit la civilisation pendant cinquante siècles, les cités disparues ou toujours vivantes sont là, étalés sous nos yeux. N'est-ce pas sur cette cime que le Tentateur transporta Jésus pour lui faire admirer « *les plus beaux royaumes du monde* » ?



CASCADE D'EL MEZEIRIB.

HAMA. LES JARDINS ET LES NORIAS.

TABLE DES CHAPITRES

INTRODUCTION. — « Partant pour la Syrie! » 9

CHAPITRE PREMIER. — Beyrouth, centre moderne des Pays du Levant 31

CHAPITRE II. — La « Côte Divine ». — Les cèdres du Liban 47

CHAPITRE III. — Tripoli. — Les Châteaux Francs. — Les Villes de l'Oronte 69

CHAPITRE IV. — Alep, le Désert et les cités mortes. Sur les bords de l'Euphrate 101
CHAPITRE V. — Dans les ruines de Palmyre et de Baalbek 143
CHAPITRE VI. — Damas ou l'enchantement oriental . . 165
CHAPITRE VII. — Le Djebel Druze et les routes des lieux saints 197

CHANTEUR DE DAMAS,
DESSIN DE J.-CH. DUVAL.

DAMAS. FONTAINE AUX ABLUTIONS DANS LA COUR DE LA MOSQUÉE DES OMAÏYADES.

ONT COLLABORÉ A L'ILLUSTRATION DE CET OUVRAGE MM. :

Henri ASCHAUER, Constantine
Photographies de la page 54 haut et bas.

Pierre BAZY, Paris
Photographies des pages 127, 139 haut, 166, 170, 177, 180, 187, 188, 189, 191, 196, 198, 219.

R. COSTA DE BEAUREGARD, Châteauvieux (Ain)
Photographies des pages 75, 77.

Mme de BELFORTES, Lisle-sur-Tarn
Photographie de la page 225.

Jean BENOIT, Marseille
Ph. des p. 9 haut et bas, 22, 139 bas, 140.

Ch. BOBENRIETH, Lyon
Photographies des pages 157, 171.

Abbé BRETOCQ, Rosay (Eure)
Photographie de la page 109.

De BREUVERY, Toulon
Photographies des pages 12, 67.

Roger CALIMER, Nice
Ph. des p 122, 125 h., 130 b., 132, 134 b.

Capitaine de CERTERU
Photographie de la page 183.

Lucien CHAPPE,
Pernes-les-Fontaines (Vaucluse)
Photographies des pages 76, 78.

Pierre CHAUVET, Marseille
Photographies des pages 26, 133, 135 haut, 137

Lieutenant CLOT
Photographies des pages 94, 194.

Raphaël COQUET, Tournus (S.-et-L.)
Photographies des pages 205, 210 haut.

Intendant Général CUENANT, Vichy
Ph.des p. 87, 88, 165 h., 204 h., 212, 215, 218.

Lieutenant DARIDAN
Photographie de la page 211.

Capitaine DEANGELI
Photographies des pages 38, 112 haut, 113, 116, 121 haut et bas, 124, 125 bas, 126, 134 haut, 135 bas, 136 bas, 141 bas, 142.

229

Jean Denizet, Thiers (Puy-de-Dôme)
Photograhies des pages 31, 50-51, 52.

Derounian, Alep
Photographie de la page 136 haut.

Jean-Charles Duval, Paris
Photogr. des pages 24, 95, 102, 199, 203, 224.

Mlle Elisabeth Fine, Marseille
Photographies des pages 64, 65.

Capitaine de Finfe
Ph. des p. 141 haut, 210 bas, 213, 216 h.

Capitaine X. Garros
Ph. des p. 32, 62, 105, 119, 128, 138, 143b. 155.

André Geiger, Toulon
Photographies des p. 197 bas, 200, 201, 208.

André Guérin, Boulogne-sur-Seine
Photographies des pages 104 bas, 164.

Guiragossian, Beyrouth
Photographies des pages 40, 56.

René Jourdant, Marseille
Photographies des pages 8, 10, 18, 37, 93, 96, 100, 101 bas, 103, 104 haut, 107, 108, 112 bas, 114, 131, 154, 174.

Maurice Knafou, Oran
Photographie de la page 71.

Capitaine de Frégate Le Vacher, Toulon
Photographies des pages 68, 98, 99, 110.

Colonel de la Ménardière, Montfavet
Photographies des pages 47 haut, 79.

P. Moissenet, Tunis
Photographie de la page 217.

Capitaine Monguilan, Nîmes
Photographie de la page 89.

François Moro, Saint-Etienne
Photographies des pages 17, 80, 81, 86, 101 haut, 106, 111, 118, 120, 123, 129.

Lucien Neveu, Alger
Photographie de la page 160.

J. Picot, Toulon
Photographies des pages 30, 42, 43.

Armand Pradier, Toulouse
Ph. des p. 27, 206, 209, 216 bas, 220, 222.

39e Régiment d'Aviation (Reproduction autorisée par le Ministère de l'Air)
Photographies des pages 66, 145.

G. Riondel, Toulon
Photographie de la page 163.

Abbé Robin, Nantes
Photographies des pages 13, 168.

A. Rougier, Six-Fours (Var)
Photographie de la page 70.

Capitaine E. Rulland, Lyon
Photographies des pages 117, 226.

Jacques Sabatier, Rouïba (Alger)
Photographies des pages 11, 55, 72.

Léon Sire de Vilar, Ile-sur-Têt (Pyr.-O).
Photographies des pages 15, 20, 34, 35, 39, 45, 46, 47 bas, 49, 58, 59, 61, 63 haut et bas, 69 haut et bas, 73, 74, 82-83, 84, 85, 91, 92, 97, 130 haut, 143 haut, 144, 146-147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 156, 158 haut, et bas, 159, 161, 162, 165 bas, 167, 173 haut et bas, 178, 179, 184, 185, 186, 192, 193, 197 haut, 202, 204 bas, 223.

H. Tresch, Aix-en-Provence (B.-du-R.)
Ph. des p. 19, 29, 90, 115 h. et b., 190, 221.

DANS LE LIBAN. BERGER ET SON TROUPEAU.

LES BEAUX PAYS

Volumes parus dans cette collection :

Format 16×21 cm.

Henri FERRAND

LA ROUTE DES ALPES FRANÇAISES
GRENOBLE, CAPITALE DES ALPES

Gabriel FAURE

AUX LACS ITALIENS
AU PAYS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
LA ROUTE DES DOLOMITES
ROME
LES BORDS DU RHONE
EN SICILE

Pierre DEVOLUY et Pierre BOREL

AU GAI ROYAUME DE L'AZUR

Clive HOLLAND et Jean de METZ

LA BELGIQUE (Flandres et Hainaut)

Roger TISSOT

AU MONT-BLANC

Paul GUITON

AU CŒUR DE LA SAVOIE
LA SUISSE ROMANDE
LA SUISSE ALÉMANIQUE
DANS LES HAUTES-ALPES
(De la Meije au Viso)

Raoul BLANCHARD

LA CORSE

Henry DEBRAYE

EN TOURAINE
ET SUR LES BORDS DE LA LOIRE
LA BELGIQUE (Ardennes et Pays Wallon)
EN YOUGOSLAVIE

Pompéo MOLMENTI

VENISE ET SES LAGUNES

Camille MAUCLAIR

LA NORMANDIE

PIERRE-GAUTHIEZ

FLORENCE
PARIS

Armand PRAVIEL

LA COTE D'ARGENT, LA COTE ET LE PAYS BASQUE, LE BÉARN
LE LANGUEDOC ROUGE

Charles BAUSSAN

LOURDES ET LES PÈLERINAGES
DE LA VIERGE
DE MONTMARTRE
AUX SAINTES-MARIES-DE-LA-MER

Pierre DUMAS

LE MAROC
L'ALGÉRIE

Raoul BLANCHARD
et le Capitaine Fleury SEIVE

LES ALPES FRANÇAISES A VOL D'OISEAU

Edmond PILON

L'ILE-DE-FRANCE

HANSI

L'ALSACE

Francis GOURVIL

EN BRETAGNE

Pierre HUGUENIN

LA BOURGOGNE ET LE MORVAN

Emile RIPERT

LA COTE VERMEILLE
ET LE LANGUEDOC MÉDITERRANÉEN

Henry BORDEAUX

LE VISAGE DE JÉRUSALEM

H. LAPAIRE et J. CHOPIN

PRAGUE ET LA TCHÉCOSLOVAQUIE

André GEIGER

SYRIE ET LIBAN

Manuel SIUROT,
trad. de Philine BURNET

AU CŒUR DE L'ESPAGNE
L'ESPAGNE DU SUD

Henri POURRAT

EN AUVERGNE. LES LIMAGNES

(Voir la suite au verso)

LES BEAUX PAYS

Volumes parus dans cette collection (suite)

GROSDIDIER DE MATONS
EN LORRAINE (De l'Argonne aux Vosges)
AU CŒUR DE LA LORRAINE
(Nancy-Toul-Metz)

JEAN GIROU
LES CAUSSES ET LES CÉVENNES

E. O. HOPPE,
TRAD. D'ODETTE PRUNIER
LONDRES

RAYMOND ESCHOLIER
MES PYRÉNÉES
DE GAVARNIE A LA MÉDITERRANÉE

H. FERRAND ET P. GUITON
LA ROUTE DES ALPES FRANÇAISES
LA ROUTE NAPOLÉON

GABRIELLE REVAL
LA COTE D'AZUR

P. FRANCASTEL
LA POLOGNE

L. PAPY ET M.-TH. GADALA
LE PORTUGAL

RENÉ PUAUX
LE DANEMARK

Format 17 × 23 cm.

CAMILLE MAUCLAIR
LA PROVENCE
LA HOLLANDE

HENRI POURRAT
AU FORT DE L'AUVERGNE
(Combraille, Monts Dore, Artense et Cézalier)
L'AUVERGNE (Les Limagnes)

JACQUES DES GACHONS
LE BERRY

C.-F. RAMUZ
LA SUISSE ROMANDE

M.-TH. GADALA
AU MAROC. FÉERIE MAROCAINE

H. CHÉRAMY P.S.S.
ROME

ANDRÉ BILLY
LA GRÈCE

PAUL GUITON
SAVOIE
ROUTES DES PYRÉNÉES

PIERRE DUMAS
LA TUNISIE

ANDRÉ GEORGE
PARIS

RENÉ HERVAL
EN NORMANDIE
(De la Dives au Mont Saint-Michel)
LA HAUTE-NORMANDIE

LOUIS PAPY
AUNIS ET SAINTONGE

MABILLE DE PONCHEVILLE
FLANDRE ET ARTOIS

JACQUES LEVRON
LA HAUTE-BRETAGNE

ALBERT DAUZAT
L'AUTRICHE

J.-J. CHEVALLIER
GRENOBLE ET SES MONTAGNES

GABRIEL FAURE
VENISE

GABRIELLE REVAL
LA COTE D'AZUR

EDMOND PILON
VERSAILLES
L'ILE-DE-FRANCE

PIERRE MOREL
LA CORSE

H. FERRAND ET P. GUITON
LA ROUTE DES ALPES FRANÇAISES
(De la Méditerranée au Léman)

MAURICE PIERRE-BOYE
LA FRANCHE-COMTÉ

AUGUSTE DUPOUY
LA BASSE-BRETAGNE (2 vol.)

CHARLES BAUSSAN
L'ANJOU

RAOUL BLANCHARD,
PHOTOS DU LT-COL. SEIVE
LES ALPES FRANÇAISES A VOL D'OISEAU

FRANÇOIS DUHOURCAU
BÉARN, PAYS BASQUE
ET COTE D'ARGENT

JACQUELINE JACOUPY
LE POITOU

GRAVURE ET IMPRESSION
SADAG
32.00.11 - G 2
BELLEGARDE (AIN)
MCMXLII

DATE D'ECHEANCE موعـــد الاعـــادة

B. ARTHAUD — GRENOBLE ET PARIS

COLLECTIONS PRINCIPALES :

« LES BEAUX PAYS »

Ouvrages abondamment illustrés en héliogravure, d'après des photos originales, et ornés d'une couverture en couleurs. Deux séries : l'une de format 16 × 21 cm., l'autre de format 17 × 23 cm.

Plus de 80 volumes parus sur les provinces françaises, les colonies et les pays étrangers.

« ART ET PAYSAGES »

Ouvrages de présentation similaire, sur des sujets se rapportant à l'histoire de l'art. Couvertures et hors-texte en couleurs. (Format 17 × 23,5 cm.)

« SITES ET MONUMENTS »

Ouvrages de présentation analogue se rapportant aux « Villes d'Art » et aux régions très visitées de la France. (Format 15 × 20 cm.)

« GUIDES ILLUSTRÉS ARTHAUD »

Ouvrages d'un genre tout à fait nouveau, alliant à un texte descriptif précis la beauté d'un livre d'art grâce à de magnifiques héliogravures en pleine page. (Format 14 × 19,5 cm.)

Etc.

Le catalogue général est envoyé franco, sur simple demande.

Héliogravure SADAG, Bellegarde